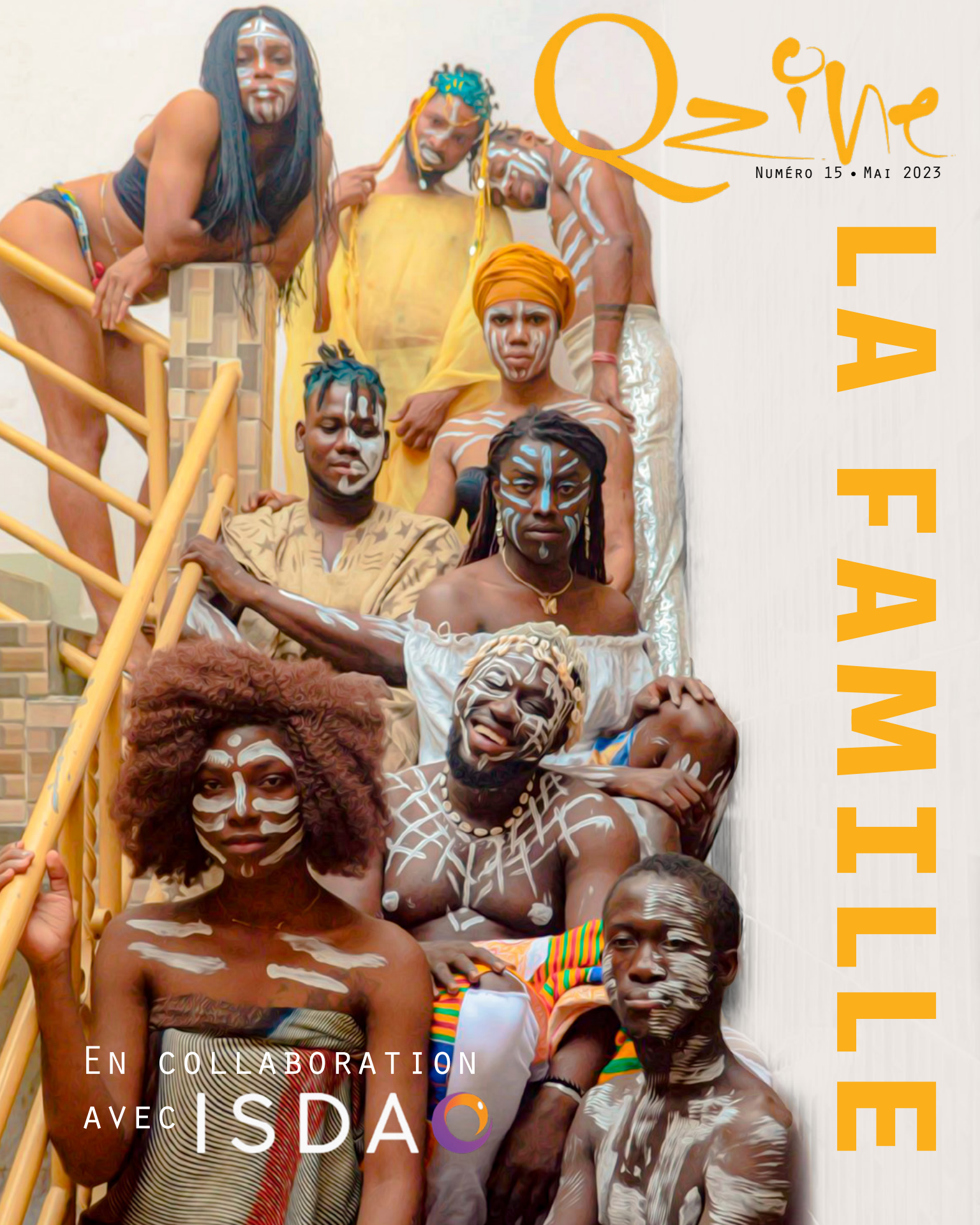
Qwine

Numéro 15 • Mai 2023

LA FAMILLE



En collaboration avec ISDA

Photo d'Ian Gichobi

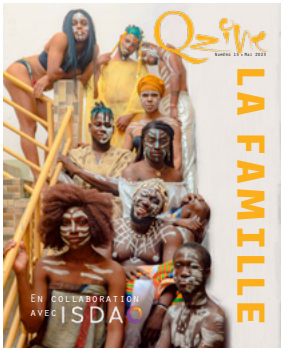


Image de couverture par Noé

ABOUT Q-ZINE
Un projet de Queer African Youth Network (QAYN)
Website: q-zine.org
Digital magazine: issuu.com/q-zine
Facebook: Q-zine
Instagram: qzine_mag
Twitter: @q_zine
Email: editor@q-zine.org

INITIATIVE SANKOFA D'AFRIQUE DE L'OUEST (ISDAO)
L'ISDAO est un fonds dirigé par les activistes consacré à l'édification d'un mouvement ouest-africain qui défend la diversité sexuelle et les droits sexuels à travers une approche flexible d'octroi de subventions.
Website: www.isdao.org
Facebook: InitiativeSankofa
Instagram: Initiative_sankofa
Twitter: ISDAOSankofa
Email: info@isdao.org

ÉQUIPE ÉDITORIALE
Coordinatrice Éditoriale
Claire Ba

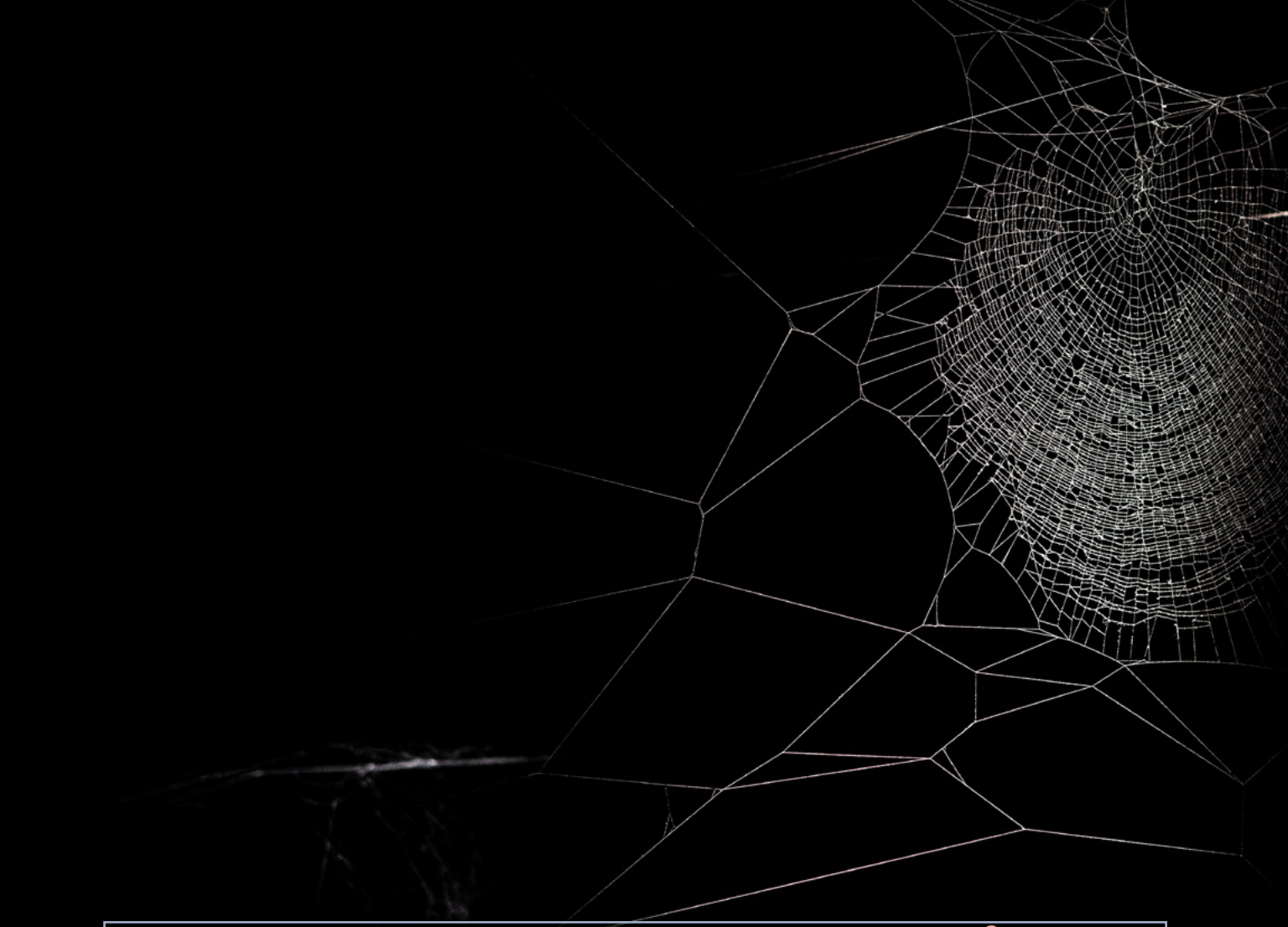
Éditrice en Chef
Rufaro Gwarada

Rédactrices-teurs InvitéEs
Caroline Kouassiaman
Phidelia Imiegha
Stéphane Simporé

Éditrices
Rosie Olang
Ruth Lu

TRADUCTRICES
Ady Namaran Coulibaly
Simone Bado

GRAPHISTE
GTECH Designs



Dans Ce Numéro

Numéro 15 - La Famille
En collaboration avec l'Initiative Sankofa d'Afrique de l'Ouest (ISDAO)

Photos de GTECH Designs

En Conversation

36 Connaître nos histoires pour redéfinir la famille
Ruth Lu

60 Faire famille, c'est faire le choix de comprendre
Claire Ba

94 Se tourner les unEs vers les autres
Rosie Olang

126 Dévoiler l'expérience humaine à travers la photographie de portrait
Claire Ba

144 Famille Inconditionnelle
Ruth Lu

Fiction

20 Le Thé de Papa
Amber Butts

70 Petits doigts noirs
Majini Ya Mombasa

102 Happy Family
Jude Muojekepe

Poésie

26 A Propos du Bonheur
Singano Uachave

52 Soyons prêt.es
Ruth Lu

78 Ma famille choisie
Pacifique Sognonvi

108 Mutations
Affoua Noelly Aka

132 Les ÉluEs
Lee Modupeh

150 Un Cri d'Amour
Malix Campbell

Essai

32 Beteseb
Anania T.

54 Homoparentalité: La Révolution par l'Amour
Regis Samba-Kounzi

86 Représentations des Familles Queer au sein du Carnaval de Trinité-et-Tobago
Amanda T. McIntyre

120 Spoiler Alert: Vous Pouvez Choisir votre Famille
Kólá

Non-Fiction

28 Âmes jumelles
Lynn Aurélie Attemene

40 Vœux de Mariage
Théo & Claudia

46 La Famille et les Turbulences du Coming Out
Uchenna Walter Ude

80 Ma Famille de Cœur
Gayture

112 Ohana, Ma Famille
Kevynn Honfo

116 La Famille Et Ce Qu'elle Représente Pour Moi
Ehikioya Ataman

134 Amour Bâillonné
Roli

140 Envers et Contre Tout
Abakar Mansa

Photographie

16 Ode à Ma Famille
Inza & Noé

Art Visuel

84 Ezi Na Ulom
Chika Anyanwu

Contributrices/teurs

Photos de GTECH Designs

ABAKAR MANSA

est née et a grandi à Accra, au Ghana. Elle a obtenu son diplôme d'études secondaires en 2015 et a eu la chance de participer à une formation gratuite sur Microsoft Office organisée par le British Council Ghana en 2016. Plus tard, elle a suivi une formation en production médiatique et en écriture de scénarios dans une maison de presse populaire au Ghana.

Lesbienne et activiste passionnée des droits humains, elle travaille actuellement avec l'Interfaith Diversity Network Of West Africa (Réseau interconfessionnel de la diversité en Afrique de l'Ouest) en tant que responsable des programmes d'égalité des genres. Elle aime les conversations et le travail qui tournent autour de la diversité et de l'égalité des genres, en particulier lorsqu'il s'agit de groupes marginalisés. En tant que chrétienne qui croit en Dieu et en la spiritualité, elle chérit la loyauté et l'humanité.

AFFOUA NOELLY AKA

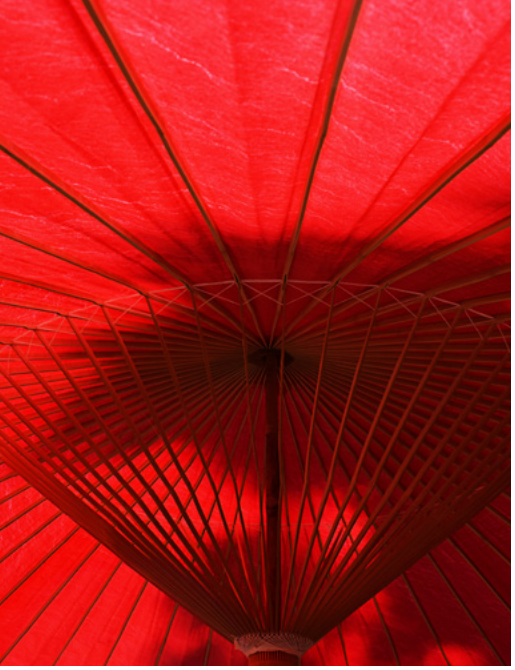
est une jeune femme diplômée en Master Recherche Droit Privé option Professions Judiciaires. Issue d'une famille modeste avec une éducation stricte, sa passion pour la lecture et l'écriture s'est révélée au lycée. Durant son cursus scolaire, elle a participé à plusieurs concours littéraires à savoir la Dictée au Salon du Livre de Cocody en Mars 2022 (3e Prix); le Concours Mon genre Mon talent 2021 avec son poème de sensibilisation sur le VIH/SIDA (3e Prix); le Concours Miss Orthographe 2015, avec pour parrain l'ancien Président de l'assemblée nationale M. Soro Guillaume (Finaliste). Elle est également co-autrice du recueil de nouvelles Thérapie Sans Conversion, dans le cadre du projet Un Café-Un Livre.

Jeune ambitieuse, dynamique, respectueuse et humble, elle espère laisser une trace indélébile dans le monde à travers ses écrits.

AMANDA T. MCINTYRE

est une écrivaine, artiste et militante trinidadienne. Elle est actuellement directrice artistique de Pride Trinidad and Tobago. Elle était auparavant administratrice artistique au New Local Space

Photos de GTECH Designs



Photos de GTECH Designs

(NLS), à Kingston. En 2020, McIntyre a fait partie du corps enseignant de la Résidence de groupe La Pràctica et a été conseillère du programme de bourse NLS, Curatorial, and Art Writing. En 2018, elle a fondé She Right Collective (SRC), un réseau de plaidoyer féministe caribéen qui héberge des plateformes pour la littérature contemporaine, les arts visuels et la performance.

Sa pratique artistique se traduit principalement par la performance, la photographie et le cinéma. Elle est la créatrice des mascarades Dolly Ma et Dolly Ma Brigitta Baby Doll. En 2017, elle reçoit le titre de « Ole Mas Champion », décerné par le festival littéraire de Bocas et la commission nationale du carnaval de Trinité-et-Tobago.

AMBER BUTTS

est une conteuse et une érudite de l'enchantement dont les pratiques sont ancrées dans la construction de relations réparatrices, joyeuses et interdépendantes entre la Terre vivante et tous ses êtres. Elle vit à Oakland et travaille actuellement sur un roman de fiction spéculative intergénérationnel.

ANANIA T.

est unE activiste et artiste LGBTI+ originaire d'Addis-Abeba, en Éthiopie. Iel travaille dans le mouvement queer éthiopien depuis près de dix ans, avec un intérêt particulier pour les médias, la narration et le plaidoyer international. Iel s'intéresse à la culture, en particulier la culture underground queer éthiopienne, et à la construction de mouvements dans des environnements oppressifs. Iel est actuellement rédacteur-trice en chef d'un magazine numérique et d'une initiative médiatique appelés Negn, une plateforme permettant aux ÉthiopienNEs LGBTI+ de partager leurs réalités de manière authentique, sans censure, sans jugement et sans contrainte.

Photos de GTECH Designs

CAROLINE KOUASSIAMAN

est une féministe africaine queer, bilingue (anglais/français), d'origine ivoirienne et afro-américaine. Elle est citoyenne d'Afrique de l'Ouest mais vit actuellement en Côte d'Ivoire et au Ghana. Caroline travaille avec l'Initiative Sankofa d'Afrique de l'Ouest et a une dizaine d'années d'expérience dans le domaine des droits humains et de la philanthropie féministe. Elle se considère comme une bâtisseuse, une connecteuse et une perpétuelle poseuse de questions. Elle est passionnée par le café, la construction de la famille, l'amour queer, la lecture de plusieurs livres à la fois, les émissions télévisées de compétition culinaire et les mangues.

CHIKA ANYANWU

est un homme trans basé au Nigeria. Il est étudiant, artiste visuel et fondateur de Chika Anyanwu Art, une entreprise d'art et d'artisanat au Nigeria. Il enseigne et encadre également des enfants et des adultes intéressés par l'art.

Chika comprend la difficulté d'être LGBTQI+ dans un pays comme le Nigéria, mais il s'évertue de toujours trouver de la valeur dans les expériences de la vie avec chaque œuvre d'art qu'il crée. Il entend ne jamais cesser d'exprimer ses pensées et son imagination.

CLAIRE BA

est la coordinatrice éditoriale de Q-zine. Queer et féministe, elle

Photos de GTECH Designs

trouve sa joie dans la musique, le calme et la construction d'objets avec ses mains. C'est face à l'océan ou en regardant le ciel qu'elle est le plus en paix.

CLAUDIA & THÉO

se rencontrent un jour de Novembre 2011 lors de l'anniversaire de Théo organisé par sa compagne de l'époque. Ça a été le coup de foudre! Il suffit d'une danse pour que les deux se rendent compte qu'iels étaient des âmes jumelles. Depuis, la vie n'est plus pareille.

Après un an d'intense passion, Claudia et Théo se sont séparéEs, pour se retrouver en 2018 par le plus inattendu des hasards. Et l'histoire, qui ne s'était d'ailleurs jamais arrêtée, reprit de plus belle. En 2019 iels aménagent ensemble, puis en 2021, le couple mûrit le désir de consolider leur famille avec un enfant via une double insémination qui n'a malheureusement pas fonctionné.

En avril 2022, le couple s'envole pour l'Afrique du Sud afin d'officialiser leur amour aux yeux du monde. C'est ainsi qu'avec l'appui technique et financier de IRANTI, Claudia et Théo échangent leurs vœux de mariage le 22 avril 2022.

Depuis le coming-out de Théo en tant que personne trans, Claudia l'accompagne dans son processus de transition. Le désir d'enfant étant de plus en plus fort, le couple prévoit recommencer une autre procédure de FIV très bientôt.

EHIKIOYA ATAMAN

est un administrateur dévoué qui s'intéresse à l'égalité, à l'inclusion et à la diversité. Diplômé en économie et en statistiques, il a plus de quatre ans d'expérience dans le secteur du développement, se concentrant sur la défense des filles, l'éducation de qualité pour les enfants non scolarisés, ainsi que les droits humains des minorités sexuelles et de genre. Ehikioya est actuellement chargé de

Photos de GTECH Designs

Photos de GTECH Designs

programme pour l'engagement communautaire dans le cadre de l'initiative Triangle de l'Égalité. À ce titre, il a dirigé et soutenu divers projets, notamment des ateliers sur la sûreté et la sécurité pour les minorités sexuelles et de genre, une consultation régionale et l'élaboration d'un plan stratégique, ainsi que le projet 4Gates soutenu par le Centre américain de contrôle des maladies.

GAYTURE (ELLE/SA)

est une femme Burkinabè, fervente défenseuse des droits humains, activiste indépendante de la diaspora. Dans son activisme, elle a beaucoup travaillé avec les femmes LBTQ. Toutefois, elle a souvent participé et collaboré avec des associations dirigées par des hommes GBT. Elle est passionnée de musique et de sport :)

INZA & NOÉ

sont sœurs de cœur. La vie les a fait se trouver, mais rien ne les prédestinait à se rencontrer. C'est dans la différence qu'elles se sont rapprochées. Deux femmes: l'une transgenre, l'autre cisgenre; l'une africaine, l'autre occidentale; l'une activiste, l'autre alliée de la communauté LGBTQIA+. Elles ont appris de leurs différences dans le dialogue, l'écoute, la bienveillance, et ensemble, ont grandi, évolué jusqu'à remplacer leurs différences par des points communs.

Inza est co-fondatrice de l'ONG Fondygender qui défend les intérêts de la communauté transgenre en Côte d'Ivoire. Noé est une créative guidée par les questions de redéfinition des genres et de leurs places dans les sociétés.

JUDE MUOJEKEPE

est un militant nigérian des droits humains, un praticien du développement et un champion de la masculinité positive qui a prêté sa voix pour défendre les minorités sexuelles, les jeunes, les femmes et les filles sur différentes plateformes.

Photos de GTECH Designs

Photos de GTECH Designs

En tant que défenseur de l'égalité des sexes, Jude croit en l'utilisation de la communication non violente et en fait la promotion afin d'inciter les jeunes à s'intéresser aux questions de genre, de santé sexuelle et reproductive, de leadership, de migration et de gestion des conflits au sein de leurs communautés. Il croit en un monde où chaque personne est respectée indépendamment de son âge, de son statut, de son sexe, de sa religion et de son identité sexuelle.

Il aime lire, voyager, écrire de la fiction et engager les jeunes dans des conversations qui facilitent la prise de conscience de soi, le respect de touTEs et les inspirent à vivre une vie pleine de sens et d'objectifs.

KÉVYNN HONFO

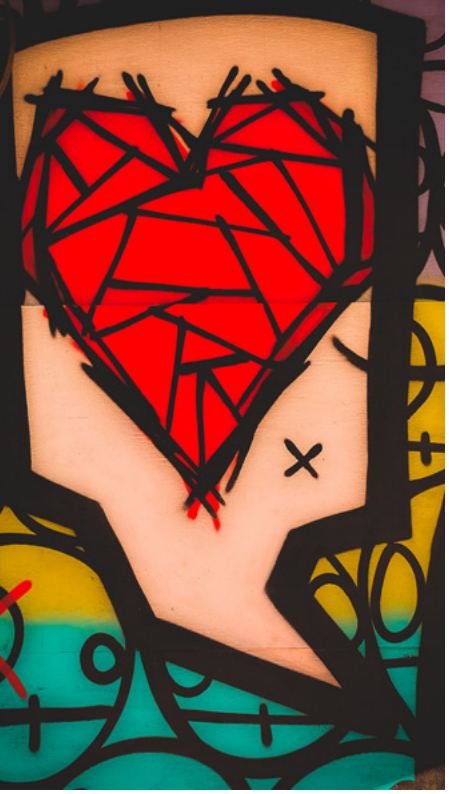
est unE jeune activiste non binaire, néE à Cotonou le 30 Août 1996. Après ses trois années de formation professionnelle en Anglais à l'Ecole Normale Supérieure de Porto-Novo, Kévynn s'implique aujourd'hui bénévolement au sein de plusieurs associations communautaires identitaires à Cotonou, des espaces où iel peut enfin être iel-même. Iel participe à la sensibilisation et au coaching de ses pairs sur le VIH/Sida, puis œuvre à la réduction de la propagation du virus.

Rédacteur-trice de contenu web SEO, Kévynn est aussi passionnéE d'écriture. Iel arrive ainsi à s'exprimer et donner son avis sur différents enjeux de la société, ce qui lui a valu une publication dans le magazine Q-zine en 2022.

Photos de GTECH Designs

Artiste chantre et interprète, Kévynn compte à ce jour quatre chansons très mélodieuses qui soulignent son activisme. Elles sont toutes disponibles sur YouTube, la plus écoutée étant AKPE (2020). Iel a également fait ses preuves dans plusieurs espaces artistiques d'animation Karaokés et Live-Acoustique du Bénin.

Iel est gagnantE des concours Mon Genre - Mon Talent, 2ème édition (Mai 2020) un concours d'expression artistique, organisé par la Maison de la Culture des Diversités Humaines



Photos de GTECH Designs

(Côte d'Ivoire) pour les membres de la communauté ; Isolé Mais Connectés (Juillet 2020), une campagne virtuelle mondiale, organisée par EGIDES pour sensibiliser les communautés LGBTIQ+ sur l'impact de la COVID-19.

KÓLÀ

neurodivergent, Nigérian d'expérience trans (pronoms il/lui), est un défenseur des droits et de la libération des personnes trans, co-facilitateur du conseil consultatif des jeunes et mentor des jeunes trans, travaillant dans le domaine de la Diversité, l'Équité et l'Inclusion à l'Université de Davenport.

Il est un créateur de médias sociaux et se concentre sur les expériences des personnes trans, en particulier dans son pays d'origine, le Nigéria. Il s'intéresse particulièrement à la compréhension du langage, au pouvoir que nous avons de le changer et à toutes les façons dont il nous aide à interagir avec nos identités personnelles et nos communautés.

Le travail en ligne de Kólà découle de ce qu'il appelle l'invisible visibilité™. Son travail est souvent basé sur des expériences vécues et se concentre sur la perspective transmasculine en raison de la couche supplémentaire d'invisibilité à laquelle ces derniers sont confrontés au sein de la communauté queer et trans.

Kólà anime également de nombreux groupes en ligne pour les NigérianEs queers et trans. Son travail est centré sur la communauté, la collaboration, l'éducation, l'autodétermination et l'amplification des expériences qui sont souvent sous-représentées. La seule chose qui passionne Kólà au-delà de son travail, c'est la gym et le sport.

LEE MODUPEH ANANSI FREEMAN (THEY/IT)

AKA Daddypuss Rex, est unE artiste multidisciplinaire, écrivainE, performeur-se, producteur-trice d'événements créatifs et organisateur-trice de communautés

Photos de GTECH Designs

trans sierra-léonaisE Yorúbà baséE à Berlin. Briseur-se de chaînes, conteur-se, guérisseur-se somatique et éducateur-trice, iel est souvent une bonne sorcière et parfois unE bad bxtch.

Photos de GTECH Designs

LYNN AURÉLIE ATTEMENE

est une jeune activiste féministe LBTQ, cisgenre lesbienne ivoirienne de nationalité, résidente au Burkina Faso. Engagée dans la lutte du droit à la liberté des personnes LBTQ.

Coordinatrice et Responsable de podcast et de web radio du media numérique LBTQ féministe et panafricaniste Emma.LInfos, titulaire d'un diplôme en Gestion Commerciale, Lynn Aurélie est passionnée de communication, de lecture et d'écriture. Son amour pour la spiritualité lui permet d'avoir une grande ouverture d'esprit et une approche bienveillante envers les autres.

Engagée et déterminée, son discours est toujours en faveur de l'inclusion,

Photos de GTECH Designs

de la liberté et de l'acceptation des personnes LGBTQI+ en général.

Lynn éprouve une grande admiration pour sa communauté et c'est cela qui la motive à donner vie aux histoires de femmes lesbiennes afin de laisser des traces de leur vécu aussi triste que beau.

MAJINI YA MOMBASA

est une myriade de corps. Une avocate qui aimerait être chimiste légiste. Une écrivaine qui écrit pour rester saine d'esprit. Une penseuse excessive qui entretient une relation amour-haine avec son sommeil. Une féministe radicale. Une amoureuse des mots et du vin blanc, une noctambule et une procrastinatrice, et la plus grande fan de Nina Simone. Son travail a été présenté dans James Currey Non-fiction Anthology 2022, Jalada Africa, Brittle Paper, Ukoo Critique, Writers Space Africa parmi d'autres. Elle a également été sélectionnée pour le prix d'écriture Toyin Falola 2020. Lorsqu'elle s'ennuie, elle cherche des hiboux sur Google.

MALIX CAMPBELL

est une jeune burkinabè de 30 ans, femme transgenre, poétesse, activiste féministe afro-trans qui défend les droits des personnes transgenres au Burkina Faso.

En tant que référence de projet psychosocial, Malix promeut des projets de santé communautaire au sein de la communauté LGBTQIA à Bobo-Dioulasso, sa ville de naissance. Elle est également présidente d'une organisation identitaire basée au Burkina.

Dans ses textes, Malix aborde des sujets comme la spiritualité, les discriminations, mais surtout les violences basées sur le genre.

PACIFIQUE SOGNONVI

est une jeune activiste féministe qui milite pour les droits des femmes en général et ceux des femmes LBQ_ en particulier. Elle a fait des études de langue chinoise et est poétesse-slameuse. Avec sa plume, elle est engagée à impacter la communauté LGBTQI et rester dans l'histoire. Elle nous présente dans ce numéro sa conception de la famille sous forme de poésie.

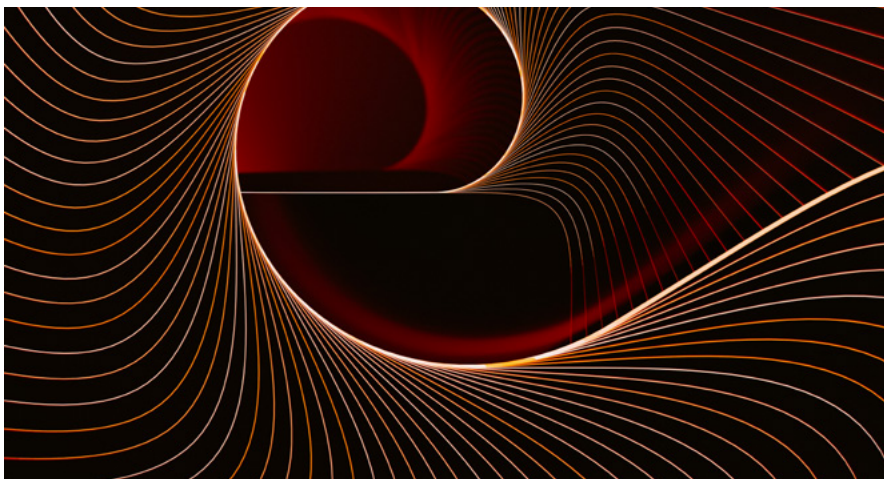
PHIDELIA IMIEGHA

est une écrivaine et une stratégiste en communication passionnée par l'utilisation de la narration et des médias pour défendre les droits humains des femmes et des personnes LGBTQI. Le travail de Phidelia est motivé par le désir de vivre dans un monde où tout le monde vit dans une égale dignité et avec les mêmes droits, accès et opportunités, quels que soient leurs statuts, orientations ou identités. Elle aime passer du temps avec ses proches, voyager et créer.

REGIS SAMBA-KOUNZI

est un artiste visuel et photographe né à Brazzaville et travaillant entre Paris et Kinshasa. Sa pratique pluridisciplinaire, incluant collage, son, vidéo, texte et installation, porte sur les groupes sociaux subalternes, relégués aux marges de l'histoire coloniale et post-coloniale. Il puise dans son expérience un point de départ pour développer une archive visuelle intitulée Projet Minorités qui interroge les notions de colonialité et d'identité à partir du prisme du sida. Ancien d'Act Up-Paris, il y a milité durant de nombreuses années. Ses œuvres ont été récemment exposées au Pitt Rivers Museum à Oxford de juin 2021 à juin 2022 et au MUCEM à Marseille dans le cadre de l'exposition collective inédite VIH/sida : L'épidémie n'est pas finie!

Photos de GTECH Designs



ROLI

est une jeune femme ivoirienne de père et de mère et queer de 29 ans. Elle a passé toute sa vie en Côte d'Ivoire, avec quelques voyages dans la sous-région ouest-africaine. Elle réside actuellement au Maroc. Totalement assumée depuis plus de cinq ans maintenant, elle milite à sa manière pour aider les personnes homosexuelles en Afrique, notamment avec un groupe de femmes lesbiennes et une page d'écoute pour les LGBTQ sur Facebook. A travers des collectes de fonds et des conseils, elle essaie d'aider les personnes vivant en Afrique dans des situations difficiles. Elle a également mis sur pied une collaboration pour organiser des cérémonies LGBT telles que des fiançailles, des mariages fictifs, selon les désirs des intéresséEs.

Elle est curieuse de nature, aime toucher à tout et est passionnée d'écriture et de lecture. Après avoir remporté la troisième place d'un concours d'écriture queer en 2021, elle continue de se perfectionner et de s'exercer au fil du temps même si elle a un roman déjà prêt qu'elle hésite à soumettre. Elle songe également à la création d'une association pour aider l'insertion sociale et professionnelle des personnes homosexuelles en Afrique.

ROSIE OLANG' ODHIAMBO

est une écrivaine, artiste et commissaire d'exposition indépendante basée à Nairobi, au Kenya. Ses intérêts artistiques et curatoriaux actuels explorent les zines, les livres d'artistes et d'autres structures de livres non conventionnelles en tant que formats permettant de jouer avec diverses disciplines (principalement les arts visuels, la littérature et la poésie) en s'engageant dans les traditions décoloniales, queer, féministes et radicales noires. Rosie a travaillé dans les domaines de la recherche, de la communication, de la rédaction et de la gestion de projets avec des organisations artistiques et culturelles en Afrique de l'Est et aux États-Unis. Elle est cofondatrice de MagicDoor, une maison d'édition expérimentale à Nairobi, et a précédemment occupé le poste de responsable des programmes à l'Institut d'art contemporain de Nairobi.

RUFARO GWARADA

s'engage pour un monde animé par unhu (ubuntu) – la compréhension que le bien-être collectif et individuel sont une seule et même chose. Elle est écrivaine, animatrice et organisatrice, travaille pour la justice de genre, les droits des migrantEs, les solutions africaines pour les AfricainEs, et utilise l'art et l'expression culturelle comme vecteurs de guérison, de libération et de joie. Rufaro se sent chez elle au Zimbabwe, en Californie du Nord, avec Sangha, sur une piste de danse, et parmi les créatif-ve-s et celleux qui luttent pour la libération de tous les peuples.

Photos de GTECH Designs

RUTH LU

26 ans et résidente en France est une femme noire, congolaise (RDC) qui s'aventure parfois où on ne l'y attend pas. Fraîchement diplômée en genre et Développement à Paris 1 Panthéon-Sorbonne, son énergie se déploie à travers ses engagements et différents projets photo, écriture, militants et entrepreneuriat.

Engagée, afroféministe et militante sur des thèmes liés à l'éducation, la santé, les droits des femmes et des jeunes filles, et bien d'autres sujets. D'une curiosité débordante, elle écrit parfois des textes engagés pour/sur les droits des femmes et des minorités sexuelles. Elle a récemment réalisé un documentaire qui recueille des témoignages des femmes sur la période Mobutu en République Démocratique du Congo.

SINGANO UACHAVE

est unE écrivainE baséE à Nairobi. À travers ses écrits, iel souhaite explorer les aspects et les manifestations de la solitude et de l'intimité tels qu'ils sont vécus dans différents contextes et groupes d'âge, en abordant la manière dont nous réagissons au manque et l'impact global de nos décisions sur la vie d'autrui.

Son travail a déjà été publié dans Down River Road, Jalada Africa et Iskanchi Magazine. Son travail a également été sélectionné pour le prix inaugural Tiran Burrell Chapbook.

STÉPHANE SIMPORÉ

aime les expressions artistiques sous toutes ses formes notamment l'écriture, la photographie, la danse, le cinéma qui abordent les questions portées sur la politique, le féministe, la culture, la musique, la littérature, le genre, la décolonisation, la culture queer africaine.

Depuis la création de Q-zine, il est intervenu sur quelques numéros en tant que contributeur.

UCHENNA WALTER UDE

écrit des histoires depuis son enfance et a publié des textes en ligne, notamment dans l'anthologie So We Do Not Forget (2012), dédiée aux victimes de l'accident aérien de Dana. Il a également figuré sur la liste longue des nouvelles de Writivism en 2015 avec son histoire, To Have And To Hide, qui a été publiée dans l'anthologie Roses for Betty And Other Stories (Roses pour Betty et autres histoires). Il a participé à la promotion 2013 de l'atelier d'écriture créative Farafina, après quoi il a participé à la création d'une anthologie, A Handful of Dust. Il a publié son premier roman, The Event, en 2014, et a coécrit une novella, Love Eventually, en 2016.

Photos de GTECH Designs

MERCI À TOUTES DE LA PART DE

Q-zine & ISDAO

Note *Éditoriale*

“Nous apprenons à notre fils à être libre, à développer son sens critique, à se faire respecter. Sa conception même était un cri de liberté.”

-Régis Samba-Kounzi

Construire une famille en tant qu'AfricainE non-binaire, intersexe, trans ou queer est un acte révolutionnaire. Samba-Kounzi en fait état dans son article Homoparentalité : La Révolution par l'Amour, qui vient compléter d'autres articles dans cette édition de Q-zine dédiée à La Famille. Ces réflexions remettent collectivement en question la conception conventionnelle de la notion de famille, et évoquent la manière dont nous, en tant qu'AfricainEs LGBTQI, enrichissons et explorons les représentations et les réalités de la famille.

Ce numéro de Q-zine est le fruit d'une « convergence de réflexions » entre Q-zine et l'ISDAO. Au cours de cette dernière année, nous discutons à l'ISDAO de la question de la famille et de son rôle dans la vie quotidienne des personnes LGBTQI d'Afrique de l'Ouest. Nous nous inspirons également de ce que nous observons en matière d'activisme dans la région, y compris dans nos propres vies en tant que membres de la communauté. Nous sommes raviEs de collaborer avec Q-zine pour façonner un espace de réflexion sur ce sujet. *Qu'est-ce qui définit une famille ? Comment interagissons-nous et naviguons-nous nos familles biologiques ? Comment construisons-nous nos propres familles ? Comment les personnes LGBTQI contribuent-elles à enrichir et à étendre les représentations et les réalités de la famille qu'ont les autres ?* Les articles de cette édition abordent ces questions et bien d'autres encore.

La famille n'est pas quelque chose de figé. La famille est dynamique. La famille évolue. Dans son article, Régis Samba-Kounzi nous met au défi de redéfinir la famille pour y inclure les relations, les connexions et les liens au-delà de ceux du sang ou biologiques. Arafa Hamadi, dans son entretien avec Claire Ba intitulé Faire famille, c'est faire le choix de comprendre, parle des « liens du cœur » – les moyens par lesquels nous construisons ou prenons soin de nos familles grâce aux liens qui nous unissent. À différents moments de nos vies, ces liens ont une importance et un poids variables. Cette idée revient dans plusieurs autres articles de cette publication.

La famille est une question de liens. Comme nous le rappellent les contributions de Pacifique Slam, Gayture, Ehikioya Ataman et Kólá, la famille naît des liens que nous tissons, souvent avec les personnes qui nous comprennent – mais parfois aussi avec celles qui ne nous comprennent pas, mais qui nous aiment. La famille est parfois difficile à définir ou à expliquer. Comme Gayture l'a magnifiquement décrit dans son article intitulé Ma Famille de Cœur en parlant du petit frère de sa meilleure amie : « Je n'arrive pas à trouver les mots justes pour le décrire. Il est ma famille, et si un autre mot plus fort que le mot famille existait pour décrire ce que je ressens, je l'aurais utilisé. »

La famille est une question de choix. Pour beaucoup d'entre nous, nos familles choisies sont celles dont nous sommes les plus proches. Plusieurs contributrices-teurs soulignent que le concept de famille choisie n'est pas nouveau ou inconnu de nos contextes. Il est profondément ancré dans de nombreuses communautés africaines. Anania T. dans Beteseb nous rappelle que des expressions comme « ubuntu » et « il faut tout un village pour élever un enfant » ne sont pas que des slogans qui sonnent bien mais qu'elles sont issues de nos contextes, soulignant l'importance de la communauté dans nos relations et le rôle de la communauté dans le partage des responsabilités.

La famille, c'est aimer, exister – et résister. Abakar Mansa et Théo & Claudia témoignent de leurs choix d'aimer et d'exister, avec intention, en tant que familles queer en Afrique, contre vents et marées. S'affirmer en tant que famille signifie souvent le faire en privé, comme le partage Roli dans Amour Bâillonné où elle raconte son parcours et son expérience quant à la parentalité.

Toutes ces voix s'élèvent à un moment critique – le moment de changer et de contester les discours. Les communautés LGBTQI sont la cible d'attaques répétées de la part d'acteur-rices « anti-genre » qui prétendent que l'existence et la défense des personnes LGBTQI constituent l'une des plus grandes menaces pour la société africaine et pour les structures familiales traditionnelles. Pour certainEs d'entre nous, nos familles de naissance ont été la source de rejets, de conflits et de traumatismes. Tout en étant conscientEs de ces réalités, nous cherchons également à raconter des histoires diverses – des histoires portant sur les expériences familiales des AfricainEs LGBTQI dont on ne parle pas souvent. Ce numéro de Q-zine célèbre et valide la manière dont nous incarnons souvent l'esprit même de la famille, mais aussi la façon dont les AfricainEs LGBTQI défient et redéfinissent courageusement ce qu'est la famille.

Bonne lecture !

B. Caroline Kouassiaman

ODE à ma FAMILLE

Par Inza & Noé
Photos par Noé

Toutes les photos ont été prises le 25 septembre 2022 à l'hébergement d'urgence d'Abidjan (Côte d'Ivoire).

Faire famille

L'expérience de la famille n'est pas toujours un long fleuve tranquille. Ce sont des disputes, des désaccords, des jalousies, des engueulades, des pleurs, mais également des rires et de l'amour. Notre famille est comme les autres, on y retrouve autant d'individualités que de membres qui la composent. Notre famille n'est pas liée par le sang mais par un choix commun: celui d'avoir le courage d'assumer qui nous sommes, des femmes transgenres et un homme queer, dans un pays qui ne nous reconnait pas. C'est dans le rejet de notre société et dans la précarité que nous nous sommes trouvéEs. Et aujourd'hui, nous formons une famille, loin de nos familles.

Causeries au salon de coiffure

Dans un monde sans discrimination, nous serions styliste, pâtissière et commerçante de produits vivriers. Nous laisserions exprimer toute notre féminité sans jamais avoir à nous cacher dans cette prison masculine. En attendant des temps plus heureux, loin de la violence du quotidien, nous nous retrouvons ensemble pour échanger et se faire belles dans notre salon de coiffure.

Ode à ma fille

Ma fille, quand je te regarde, je vois une très belle femme à qui j'aurai aimé ressembler; une femme dont j'envie la silhouette, les traits féminins, la beauté. Pendant que tu te fais maquiller, je t'imagine dans les magazines de mode ou sur les podiums des grands couturiers. Mais dans tes yeux, je vois la tristesse, la violence, la douleur, la perte de confiance, la peur, le doute. Le monde est cruel avec nous, mais ton courage et ta force me rendent si fière.

Maman Téné et ses enfants

Je souris de vous avoir auprès de moi. Je suis votre mère, celle qui vous soutient, celle sur laquelle vous pouvez compter, celle qui ne vous juge pas. Vous êtes ma famille, celle que j'ai choisie. Grâce à vous, je me sens aimée et soutenue. Avec vous, je suis moi-même, je me reconnais et me sens valorisée. Nous avons été rejetéEs, humiliéEs, violentéEs. Nous avons été accuséEs de copier « les trucs de blancs » mais aujourd'hui, ensemble, nous assumons notre africanité autant que notre identité. Nous affirmons nos personnalités autant que nos liens à cette belle famille.

Sourires volés

Notre vie n'est pas facile mais nous existons et continuerons d'exister. Nous affirmerons qui nous sommes. Nous nous battrons pour que notre société reconnaisse notre diversité et notre normalité. Nous formons une sororité, liée par la confiance et la camaraderie dans les bons et les mauvais moments. Et, ensemble, nous garderons le sourire quelles que soient les épreuves de la vie.

Le Thé de Papa

Par Amber Butts

Illustration par Creative Powerr

Lorsque votre père est tombé malade et que le blanc de ses yeux était devenu jaune et que vos cauchemars étaient envahis d'yeux jaunes qui vous avalaient toute entière, il n'y avait personne à qui le raconter. Vous vous réveilliez avec des sueurs froides, terrifiée. Sidérée. La bouche sèche. La peau brûlante. Votre père fixant l'autel orné d'une photo de votre grand-père. Sa peau flasque, affaissée ici et là: sur le lit, sur le fauteuil en osier, sur le canapé, sur la vieille patate douce qui a moisi, sur votre cœur.

Votre père ne se souvient plus de vous. Ses respirations lentes, fortes et dévastatrices appellent sa mère et jamais vous.

Vos doigts s'enroulent autour d'une tasse que vous lui avez confectionnée avant qu'on lui diagnostique un cancer. « Pas celle-là » répond-t-il.

Il lève le nez dans un éternuement pendant que vous remplissez une nouvelle tasse avec du thé à la cannelle et un peu de rhum.

Vous vous mettez à imaginer que tous ses souvenirs reviennent. Ou au moins, le souvenir que vous êtes son enfant. Ou qu'il vous connaît quelque peu.

Vous vous donnez une étreinte rapidement puis vous vous laissez aller, tel le givre chaud de quelque chose à la fois perdu, présent et brûlant.

Vous prenez ses paroles comme un signe. Vous laissez la vapeur peindre une version de ce que vous voulez que cette relation soit; une relation dans laquelle vous vous souvenez touTEs les deux l'unE de l'autre sans la douleur, sans les longues nuits, sans les respirations sifflantes, sans le silence. Et sans les médicaments qui le font hurler de terreur tard dans la nuit.

Votre mère n'est pas là. La sienne est morte.

Vous imaginez un miroir de verre avec une voix proche de l'inquiétude, vous berçant. Vous demandant de vous détendre avant que le chemin creux ne s'empare de vous et vous secoue. Dans ces moments, vous voulez simplement être ici. Mais il n'y a pas d'ici. Le corps de votre père est ébréché. Un océan de tristesse. Un bouton implacable, rendu doux et horrible.

Quand vous étiez plus jeune, vos parents chantaient dans un groupe. Iels aimaient mélanger les langues et danser sur les tables, la bouche pleine de nourriture. Et quand cette nourriture tombait, vous étiez là pour la ramasser et la placer entre vos dents ou dans un vieux mouchoir pour nourrir les écrevisses plus tard.

Votre grand-mère vous a appris à faire un cataplasme et votre père le réclame, même quand sa peau n'est pas enflée. Un jour, vous amenez Mama Evette auprès de lui et elle vous dit : « Prépare-toi. Il ne tiendra plus longtemps. » Elle vous donne trois thés, censés durer le temps qu'il ne parte, mais vous ne les lui donnez pas parce que vous en avez assez que tout le monde parte.

Éventuellement, vous finissez par le faire car ses yeux s'affaissent comme les pothos lorsqu'ils ne reçoivent pas assez d'eau ou de soleil. Mais pas avant qu'il ne développe la jaunisse et la goutte.

Parce que vous avez attendu si longtemps pour administrer les thés, ils changent de couleur et ont un goût amer. Vous savez que vous devriez aller en chercher d'autres, mais pour l'instant, vous voulez juste qu'il se souvienne de vous. Vous voulez que votre nom touche sa langue et se glisse dans sa mémoire. Vous voulez qu'il prenne racine. Mais tel n'est pas le cas. Même quand il est confus.

Alors vous sortez et vous évitez la fille qui essaie de croiser votre regard. La fille qui vous demande tous les jours si vous allez bien.

Le thé d'avoine est le premier sur la liste de Mama Evette. Elle dit que votre père en aura besoin pour combattre la dépression et la fatigue. Vous étiez habituée à cette céréale dans le pain, le porridge et parfois la viande. Mais son thé a une saveur sèche qui vous fait craquer la gorge. Ce n'est pas pour vous de toute façon, mais vous avez pris l'habitude de tout essayer avant de le porter aux lèvres de votre père. Vous vous sentez plus proches l'unE de l'autre comme ça, d'une certaine manière. Il n'était pas un très bon père. Il vous prêtait à peine attention.

Comme les tiges ont tourné, vous en faites une pommade que vous mettez autour de votre cou, là où l'eczéma est plus intense. Lorsque vous recouvrez votre main, elle est couverte d'une couche de votre peau, brillante et écaillée.

Comme vous avez déjà coupé les feuilles et les avez mises dans un pot à fleurs, vous cherchez un couvercle dans la maison. Une fois que vous l'avez trouvé, vous mettez les pieds sur un clou incurvé qui fait trembler votre corps comme la fois où Tia vous avait demandé de lever le bras et de montrer le fil téléphonique de la rue Pino. Elle avait attrapé le bout de votre main et l'avait tiré vers le bas comme un éclair. Vous gémissez, mais intérieurement parce que votre père est juste dans la pièce d'à côté et il ne sait toujours pas qui vous êtes.

Après avoir lancé un juron, vous prenez le reste de votre tequila, en versez un peu sur le bouchon de la bouteille et l'utilisez comme dispositif d'aspiration. Pendant que vous attendez que ça fasse son effet, vous prenez trois gorgées. Puis vous remplissez le bocal de feuilles et versez de la tequila jusqu'à ce que celles-ci soient complètement submergées. Vous refermez le bouchon, mais comme vous ne savez pas combien de temps votre père pourra s'en passer et que vous ne pouvez pas attendre deux semaines que la concoction prenne, vous l'enterrez sous la planche branlante du salon, en prenant soin de l'agiter une fois par jour.

Vous quittez la maison pour l'après-midi. Quand vous rentrez, vous avez les feuilles d'avoine les plus fraîches que vous ayez jamais récoltées. Vous les enroulez avec une ficelle et les inversez. Vous les laissez pendre au-dessus de l'évier de la cuisine, près des armoires cassées et des caramboles. Les moucherons se balancent à côté de vous mais ne tentent pas d'approcher l'avoine.

En attendant que les feuilles sèchent, vous concoctez une petite teinture qui endort votre père. Au bout de 48 heures, vous devez doubler la dose. Il n'arrive pas à s'endormir, mais il arrête de demander après sa mère. Oui, votre visage est tout de même le sien, alors vous vous amusez à penser qu'en quelque sorte, il se souvient de vous. Mais éventuellement, il cesse aussi de la réclamer, même lorsque vous vous approchez de son visage pour essuyer la salive sur son menton, les crachats dansant en groupes.

Les chasseurs de bois trouvent la morelle à feuilles d'oranger le plus facilement parce qu'il y en a toujours. Alors vous demandez à la fille d'en cueillir pour vous. Elle dit que vous ne lui avez jamais demandé son nom. Vous ne le demandez pas maintenant. Vous ne manquez pas non plus la façon dont son corps saute pendant une fraction

de seconde avant qu'elle ne se retourne comme un loup. Ses yeux s'allument et se balancent. Vous lui demandez ce que c'était mais elle hausse simplement les épaules. Vous n'avez pas le temps de réfléchir.

Maman Evette a commencé à vous dire à quoi servait la morelle mais vous le saviez déjà. Elle aide à empêcher les cellules cancéreuses de se régénérer. Et oui, vous savez déjà que les maux de votre père vont au-delà de la régénération des cellules, mais il n'arrive pas à garder la nourriture et vous vous dites que cela pourrait le soulager.

Si elles sont cueillies correctement, les baies peuvent même servir à faire une tarte. Lorsqu'elles sont cuites, la virulence du poison diminue considérablement et se transforme en un sirop aigre-doux. L'odeur de base est encore vénéneuse, il est donc recommandé à toute personne qui cuit les baies de le faire à l'extérieur. L'année dernière, vous en avez cuit à l'intérieur, avez mordu dans la tarte à la morelle encore chaude et vous avez failli mourir.

Vous décidez de faire du thé de morelle au lieu d'une tarte, juste pour être sûr. Vous mettez des gants pour retirer les tiges car elles sont également toxiques. Plus tard, vous vous faites piquer par une tige que vous avez manquée. Vous vous asseyez donc sur le sol épineux, attendant votre mort à nouveau.

Vous ne mourrez pas.

Les baies sont toujours dans le bol et l'eau est maintenant froide. Vous allumez à nouveau un feu et vous recommencez le processus. Lorsque vous apportez le thé à votre père, il est tard et vous avez oublié de faire tremper les feuilles dans l'huile. Si vous l'aviez fait, elles auraient aidé à purifier le peu de sang qui lui reste et à prévenir les crises.

On peut trouver du chèvrefeuille partout. Le cancer du pancréas de votre père s'est propagé à son estomac et maintenant à son sang. Vous placez donc le chèvrefeuille sur du papier dans le four et vous faites sécher les feuilles pendant cinq minutes. Sa voix revient pendant un moment et il chante une chanson que vous ne connaissez pas. Elle vous rend tout de même triste. Elle vous fait vous languir de votre mère et de touTEs les autres.

Quand il chante, il garde les yeux grands ouverts et vous avalez la boule qui grossit dans votre gorge.

La tumeur à l'extérieur de son ventre baigne dans un baume de chèvrefeuille. Et il vous reproche d'avoir essayé de le sauver alors que tout ce qu'il veut, c'est qu'on le laisse mourir. Vous le savez. Il vous appelle par un nom que vous ne reconnaissez pas et vous demande d'arrêter de lui faire du thé.

Il jette sa tasse dans votre direction et le thé chaud vous éclabousse du nombril aux pieds. Ses yeux sont écarquillés comme lorsqu'il chante et vous reculez en titubant, soudainement étourdie. Vous finissez par lui donner trois fois la dose de thé d'avoine et il s'endort, la bouche aussi large qu'un gouffre. L'idée de lui couvrir la bouche pour le reste de la nuit vous traverse.

Il vous reste toujours des baies de chèvrefeuille. Leur poison vous chatouille la base de la gorge, de la même manière que les moucherons galopent vers la grande graine. Vous mangez une des baies et faites descendre le goût vif et charnu avec du thé

en espérant ne pas vous réveiller.

Lorsque vous vous réveillez le lendemain, votre porte est entrouverte et votre père, qui n'est pas en mesure d'aller aux toilettes sans vous depuis cinq ans maintenant, fixe vos pieds. Il ne porte pas les vêtements que vous lui avez mis il y a trois jours et sa bouche est en désordre. Vous vous dites que l'un des toniques a probablement stimulé ses muscles, lui permettant de se lever. Vous vous levez en traînant les pieds, convaincu qu'il va bientôt tomber.

Alors que vous levez votre corps, un gros amas se forme devant vos yeux et vous commencez à vomir. Il y en a partout et pendant quelques instants, vous vous étouffez. Vous vous étouffez et le sang vous monte à la tête et vous voulez arriver à prendre un souffle même s'il doit être votre dernier. Et pour une raison que vous ignorez, la fille est là. Un sourire lent s'étend sur son visage et un coup de poing vous tombe dans le dos comme une tempête.

Vous vous réveillez comme ça. Une tempête, un seau, un drap et un écho. Votre père est toujours endormi après que vous ayez tout nettoyé. Votre gorge est à vif et vous savez que vous devriez boire du thé ou de l'eau mais vous ne le faites pas. Tout ce que vous voulez, c'est vous plonger dans la rivière de ses cheveux et tresser une jointure dans sa peau.

Lorsque vous sortez de votre bain et appliquez de la crème sur le dos, vous découvrez l'ombre meurtrie d'un poing près de la feuille de thé tatouée dans votre peau. Le miroir tremble contre le sol et vous êtes prête à ce qu'il tombe, prête à ce que tout se brise enfin.

Vous avez fait faire le tatouage il y a 5 ans. C'était avant que votre père ne soit malade-malade. À l'époque, vous aviez encore des amis et il était prévu que vous le fassiez nettoyé la même année en même temps qu'elleux. Mais vos désirs se sont tus telle une palourde il y a bien longtemps. Et personne n'a envie d'être autour d'une palourde.

Lorsque vous aviez de l'asthme, votre mère changeait sa recette de thé au chèvrefeuille:

1 cuillère de fleurs de chèvrefeuilles fraîches
2 cuillères à soupe de molène
2 tasses de miel
4 mûres de Boysen

Vous avez encore un demi-pot du dernier qu'elle a confectionné. Les fois où vous ne pouvez plus supporter qu'elle vous manque, quand votre peau vous fait agoniser et que vous commencez à convulser, vous prenez une cuillerée et vous imitez la façon dont elle la mettait dans votre bouche. Au début, vous êtes gênée de faire cela. Vous vous demandez ce que les gens penseraient s'ils vous voyaient comme ça. Et puis vous ne vous en souciez plus, parce qu'elle était votre mère et que personne ne vous regarde maintenant, à part les bluejays à la fenêtre. Plus personne ne se préoccupe de vous.

Votre père est enfin réveillé et la salive sur son peignoir a presque séché. Vous décidez de lui faire du pain sans levure parce que c'est l'une des seules façons qu'il accepte de prendre ses pilules maintenant. Il sait qu'elles sont dans sa nourriture, mais il les veut toujours de cette façon. Vous imaginez les pilules fondre comme sa mémoire.

Vous imaginez les points lumineux qui s'effacent de son cerveau. Vous vous demandez, comme vous l'avez fait ces dernières années, qui mourra en premier. Et comment.

Vous lui donnez un peu plus de thé au rhum pendant que vous attendez. Une fois le pain terminé, vous le roulez en neuf boules (une pilule au centre de chaque boule) et placez un peu de soupe miso devant lui. Il y trempe les boules et sourit bêtement pendant que vous sortez pour prendre une bouffée de tabac.

La brise rafraîchit immédiatement la sensation de chaleur qui avait commencé à vous envahir. Vous vous asseyez sur la chaise de tissage à moitié pourrie, en pensant à la forme du panier dans la cuisine et au sourire de la fille. Ce mélange vous donne le vertige et une bouffée trop rapide vous fait rire bêtement. Vous n'avez pas mélangé ce tabac vous-même et d'une certaine manière, cela le rend meilleur. Vous rentrez à l'intérieur pour trouver votre père en train de ronfler à table, toute sa nourriture ayant disparu. Vous l'emmenez dans sa chambre, le couchez sur le côté, griffonnez un petit mot: « *Je reviens dans deux heures* ». Vous l'embrassez sur le front. Comme s'il souviendrait de quelque chose. Comme s'il savait lire.

Au moment où vous arrivez au dernier endroit où vous avez vu la fille, vous ne ressentez plus de douleur dans le corps et vous avez envie de courir. Alors vous le faites. Le tabac vous fait vous sentir vivante et légère comme la fumée d'un feu chaud que l'on essaie d'étouffer. Vous arrêtez d'y penser. Vous laissez vos jambes bouger de haut en bas, vous les laissez brûler et remplir votre ventre, votre souffle chaud et étincelant.

Et puis la fille est là. Et puis vous êtes dans son lit. Elle tient un couteau sous son oreiller, dans sa main gauche, et lorsque vous vous tortillez pour vous tourner de l'autre côté, vous êtes complètement réveillée et vous souvenez de votre père. Elle n'ouvre même pas les yeux quand elle vous dit que vous pouvez partir. Elle dit simplement qu'elle comprend.

Vous ne partez pas encore. Vous retournez son corps sous la langue et vous attendez qu'elle se déverse tout entière. Quand cela se produit, elle a un goût de feuille d'ortie et d'orme glissant. Vous vous souvenez de leurs bienfaits :
Apaise les maux de gorge
Réduit l'inflammation
Réduit la pression sanguine
Guérit les brûlures
Aide en cas de diarrhée

Puis vous vous rappelez la première fois que vous en avez eu. Votre mère dehors, au-dessus d'une marmite avec dans la main ce qui ressemble à des morceaux d'écorce. Son visage submergé. Sa peau couverte de cloques, sa voix faible, son sourire effacé. Les arbres autour d'elle ne bougent pas. Votre corps est en pierre.

Et vous vous enfuyez de la maison de la fille pour vous réfugier dans la vôtre. Votre père tousse, vous l'entendez avant même d'entrer. Le four n'est pas allumé mais vous voyez quand même des étoiles. Il vous regarde. Des yeux sauvages et vifs.

Puis il commence à chanter.

À Propos du Bonheur

PAR *SINGANO UACHAVE*

Si vous m'interrogez sur le bonheur
Je vous dirai que j'ai vécu au bord de la mer
Et ai péri trois fois
Avant de donner un corps à son parfum
Connaissais-je alors le sens de l'abondance
Pouvoir plonger dans l'eau pour éclabousser mes proches
Et me réjouir que ceci ne s'arrête jamais
Et entendre ma famille m'avertir que si vaste, si avide qu'elle soit
La mer finirait par m'emporter si je ne faisais pas attention
J'avoue ne jamais y avoir cru
J'ai connu la cupidité parce que je suis déjà mortE trois fois
A l'aube, au clair de lune et à midi
Le seul péché des eaux a été de trop se donner
Si vous m'interrogez sur le bonheur, je vous parlerais de ce péché

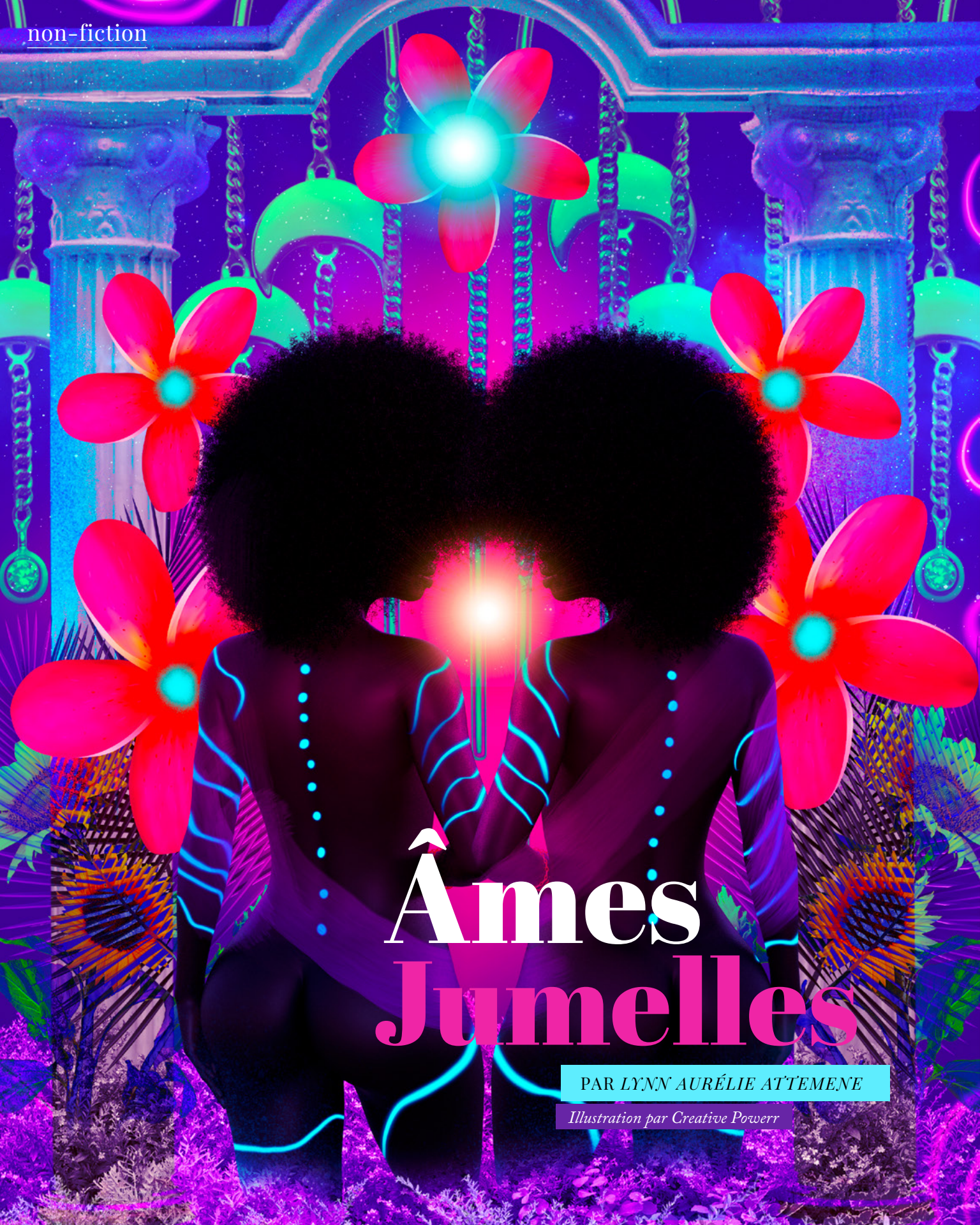
Photo d'Ian Gichohi

Et je vous parlerai
De cette mère qui chante une berceuse
Sans radio ni village pour partager
Les sons, les mots, la tendresse
Choses qu'elle oublie lentement
Alors elle fredonne
Me promettant à moi et à elle-même
Un bonheur à venir

Et des chansons je me souviendrai
Le lent troupeau d'éléphants qui transportaient les camarades d'école
Et moi poursuivant leur rythme miséricordieux
Et un transfert Bluetooth se transforme en trois
Et de ces 200 mégaoctets de mémoire
Trois chansons partagées par moi
Mais ce n'est pas tout
Le troupeau avait ralenti
Même avec l'abondance des lendemains à l'époque
Il avait suffisamment ralenti pour faire ses adieux

Et de la mer aussi je vous dirai
Que je n'ai jamais rêvé d'un bonheur tel que
Celui que je ressens aujourd'hui
Et ceci avait débuté avec unE camarade qui m'avait parlé
De comment nos corps supportent la douleur
Comment les tripes, les sourcils, le cœur, se déforment
Mais alors
L'amour aussi est conservé dans nos os lorsque l'on en prend soin
Ô quel bonheur de ne faire qu'unE avec une créature si belle
Qui vibre d'impatience d'aller à la place qui lui revient
Un baiser, une étreinte, les bras de sa créatrice
Alors je vous dirai
Que le foyer n'est pas un lieu mais un moment
Et les eaux que je revendique
N'existent que demain lorsque je les verrai à nouveau

Et si vous m'interrogez sur le bonheur?
Comme mes poèmes préférés, je vous dirai
Mes enfants ont une famille qui s'étend dans le monde entier
Je suis riche en berceuses et je me souviens de leurs paroles
Nous chantons ensemble
Je connais la cupidité et pourtant j'ai rencontré une abondance sans limite.
J'ai beaucoup à donner
Et nous partageons nos péchés
Tant d'espace m'a été offert que je ne le compte plus en chansons
Et entre les baisers, les câlins, et mes bras
Je vous parlerai de bonheur
Non pas en tant que promesse, mais en tant que femme qui le prodigue.



Âmes Jumelles

PAR *LYNN AURÉLIE ATTEMENE*

Illustration par Creative Powerr

"Plus je l'entendais et lui parlais, plus je me sentais proche d'elle, connectée à elle."

Je l'avais rencontré plusieurs fois. Nos échanges étaient brefs et sans intérêt. Elle était une personne comme toute autre, que j'aurais pu rencontrer n'importe où et à laquelle je n'aurais sûrement jamais prêter attention.

Un "bonjour" avait toujours suffit.

Un beau matin de pluie et de doux vent, je me sentais d'humeur à m'ouvrir au monde, lire des articles, regarder des tutos, et rire de vidéos drôles. Le temps était parfait pour paresser et rêver. Je venais de planter mon décor: une tasse de thé en main, je m'installais sur une chaise. De mon balcon, je riais et essayais d'immortaliser les scènes sociales qui se dressaient devant moi.

Facebook, YouTube, Twitter, Instagram, Tiktok. Et c'est là que je tombais sur les jumelles. J'étais captivée par leur ressemblance et leur synchronicité. À cet instant, sans vraiment savoir pourquoi, je fis le vœu d'avoir une jumelle, une sœur, ou en tout cas une grande sœur avec qui j'aurai les mêmes délires. C'était un vœu silencieux, un vœu qui sortait de nulle part. J'avais déjà une famille et j'adorais mes frères et mes sœurs. Je les aimais et ceci était incontestable. Mais à ce moment précis, je me demandais si nous étions connectéEs les unEs aux autres; si ce sang que nous partagions suffisait à créer une synchronicité aussi parfaite que celle de la vidéo que je venais de visionner.

Que faut-il alors pour arriver à une telle connexion?

J'en avais besoin. Pouvoir m'identifier à quelqu'unE, me voir en cette personne, retrouver des traces de mon histoire, de mes expériences, partager les mêmes croyances. Je voulais bien plus qu'une jumelle. J'avais besoin d'une âme pareille à la mienne.

Ceci me fit réfléchir et je me rendis compte que je n'arrivais pas à m'identifier à ces personnes que j'appelais ma famille depuis ma naissance. Bien que nous partagions le même sang, le même père, la même mère, nous étions si différentEs. Rien ne me reliait à ces personnes. Ce constat fit place à de nombreuses interrogations. Sortir du même ventre n'était pas suffisant. Je restais convaincue que notre première mission une fois sur terre était de trouver notre vraie famille, celle qui partagerait nos valeurs, nos principes et nos aspirations.

****

À mon réveil quelques heures plus tard, il pleuvait toujours. Eh oui, ces questionnements m'avaient plongé dans un sommeil profond. Je savais bien que cette pluie n'avait pas l'intention de prendre congé de nous, habitantEs vulnérables de la terre. Nous ne pouvions d'ailleurs rien contre sa force, mis à part patienter et profiter du son qu'elle émettait en tombant sur nos toits et en pénétrant nos terres.

Soudainement, comme si l'on lisait dans mes pensées, je reçus un message. Elle m'avait contacté sur Messenger. Elle voulait m'associer à un projet.

- "Eh mais je te connais ! Je te vois souvent." avais-je répondu
- "On se suit aussi sur les réseaux. Tu laisses souvent des likes sur mes écrits. Tu ne dis jamais rien."
- "Rien à dire."
- "C'est dommage ! Alors le projet ?"
- "Le projet quoi ? Il s'agit de quelle affaire ?"
- "Je souhaite mettre en place un club de lecture de femmes lesbiennes et j'ai pensé qu'on pourrait travailler ensemble"
- "Je suis flattée, mais non merci."

Elle m'avait appelé immédiatement après ce dernier message et sans savoir pourquoi, j'avais décroché. Ce fut la conversation la plus belle et la plus sincère de ma vie. À aucun moment, je n'eus peur de l'inconnu. L'univers m'avait guidé vers cette inconnue. Et dès lors, il n'y eut plus de simples « Bonjour ». Nos conversations étaient longues et intéressantes. Nous nous intéressions l'une à l'autre.

****

"Plus on discute, plus je me sens connectée à toi."

Ce projet est devenu notre projet. Tu m'as ouvert ton monde et j'y ai trouvé des personnes comme nous, comme toi et moi. Des personnes toutes aussi vulnérables que nous. L'univers nous avait choisi pour être des âmes jumelles. Nous étions des âmes jumelles.

J'ai cherché une sœur à qui m'ouvrir, à qui parler de moi; ce moi que ma "famille", celle qui m'a vu naître, ignore.

J'ai cherché une sœur avec qui je pourrais pleurer et mettre un nom sur ces larmes; ces larmes que ma "famille", celle qui m'a vu naître, ne verra jamais.

J'ai cherché une sœur avec qui je pourrais partager mes expériences; ces expériences que ma "famille", celle qui m'a vu naître, ne connaîtra jamais.

J'ai cherché une sœur avec qui mener les mêmes combats; ces combats que ma "famille", celle qui m'a vu naître, ne soutiendra jamais.

Aujourd'hui, je crie, je ris et je pleure avec toi.

Aujourd'hui, avec toi, je réalise des rêves, nos rêves.

J'arrive à voir et à ressentir tes peurs et toi les miennes. Et de cette peur partagée, nous trouvons réconfort.

Savoir que les choses qui me répugnent, te répugnent aussi m'apaise.

Avec toi je suis joyeusement lesbienne et imparfaite. Nos histoires sont similaires et cela nous sécurise.

C'est ensemble que nous partageons nos moments de faiblesses. Puis les lendemains, nous nous réveillons plus fortes et plus motivées.

Gesus, un ami camerounais, m'a dit un jour: "La famille n'est pas que de sang mais aussi de liens, d'expériences, de ressemblances, de connaissances, de patience, de tolérance et de beaucoup d'amour."

J'ai trouvé une famille en toi et tu m'as conduit à la découverte d'autres personnes qui, aujourd'hui, sont devenues ma famille. D'une famille qui s'écoute et se comprend, nous en avons toutes et tous besoin.

J'ai fait un vœu inconsciemment et il est devenu réalité. J'avais un besoin, et cette pluie qui avait duré toute une journée, y avait répondu. Cette averse était arrivée pleine de magie et de positivité. Et je l'avais senti. Je m'étais connectée à elle et à son tour, elle nous avait connecté l'unE à l'autre.

"Voudrais-tu que je sois ta grande sœur"

"Je suis ta petite sœur, celle qui t'aime, qui t'aimera et qui appréciera chacunE de tes défauts et de tes imperfections. Notre famille est peut-être sortie de l'inconnu mais elle deviendra la plus belle et la plus vraie des familles. Bien plus que le sang, la résilience nous liera."

Beteseb

PAR ANANIA T.
ILLUSTRATION PAR ROSIE OLANG

L'équivalent du mot « famille » en amharique, la langue officielle de l'Éthiopie, est beteseb. Il s'agit d'une combinaison de deux mots : au sens littéral, « bet » signifie maison, et « seb » (selon la façon dont il est utilisé) se traduit approximativement par « famille ». Ainsi, « beteseb » est utilisé pour désigner les membres d'une famille de sang ou par alliance, qui partagent le même toit.

Une traduction arrive rarement à saisir la pleine portée d'une expression, mais l'essence est toujours là.

Enfant, j'ai souvent entendu l'expression « le sang est plus épais que l'eau », une manière de faire comprendre que les liens du sang étaient plus importants que tout, que la famille était la relation la plus importante dans la vie et l'élément fondamental de toute société. Cette idée est également renforcée par la religion et les médias qui, par ailleurs, ne donnent qu'une seule image de ce à quoi une famille devrait ressembler : un homme et une femme partageant des rôles genrés traditionnels, et des enfants qui leur ressemblent. Tout ce qui s'écarte de ce tableau est considéré comme non conventionnel ou carrément inacceptable.

Mais les relations que l'on choisit sont toutes aussi importantes que celles auxquelles l'on est lié par le sang. Par exemple, le terme « Beteseb » revêt une dimension supplémentaire lorsqu'il est utilisé par les communautés LGBTI+ éthiopiennes. Nous n'avons pas beaucoup de mots pour décrire les identités queer ou les relations entre personnes de même sexe dans nos langues locales, et ceux qui existent ont tendance à être péjoratifs. L'absence de langage nous oblige à nous auto-définir, à ajouter un sens supplémentaire aux mots, ou même à nous les réapproprier. **Lorsque nous, en tant qu'éthiopienNEs queer, parlons de la famille, nous faisons souvent allusion aux relations salvatrices et affirmatives que nous avons forgées par nous-mêmes. Lorsque nous disons "beteseb nachu?", ce que nous demandons réellement, c'est "Es-tu l'unE des nôtres? Fais-tu partie de notre famille queer?"** C'est une forme d'acceptation, un accueil.

Un code.

En tant qu'AfricainEs LGBTI+, nos identités sont souvent en conflit avec nos normes culturelles,

nos traditions et nos attitudes sociétales. Pour survivre, nous cachons tout ou certaines parties de nous-mêmes. Nous recevons rarement le soutien que nous souhaitons de la part de nos familles et sommes obligéEs de créer les nôtres. Parfois, ces familles reflètent les modèles hétérosexuels qui nous ont rejeté et d'autres fois, elles vont au-delà de la binarité, redéfinissant la notion même de relations, et ce à quoi celles-ci devraient ressembler.

Il est intéressant de noter que **le concept de la famille choisie n'est pas nouveau, surtout en Afrique, où nos interactions sont imprégnées de relations communautaires.** Des expressions comme « Ubuntu » et « il faut tout un village pour élever un enfant » rendent plus évidente la place qu'occupe la communauté dans nos relations sociales et culturelles qui encouragent le partage des responsabilités. J'ai des oncles et des tantes à qui je ne suis pas liée par le sang mais avec lesquelLEs j'ai des liens familiaux plus étroits que ceux de ma famille élargie – touTEs sont des amiEs de mes parents et ont joué un rôle important dans mon éducation.

On arrive donc à se demander si le sang est réellement plus épais que l'eau.

Une recherche rapide sur Google révèle que ce proverbe est l'un des dictons les plus fréquemment mal cités. En réalité, la signification de l'adage original est tout le contraire de ce qu'on lui attribue de nos jours. L'expression correcte est « Le sang de l'alliance est plus puissant que l'eau de l'utérus » et implique que les liens que l'on choisis de former sont aussi importants (si ce n'est plus) que ceux auxquels l'on est liéE par le sang.

En tant que personnes queer, nous avons tendance à mettre l'accent sur nos similitudes plutôt que sur nos différences. Nous nous acceptons les unEs les autres en raison de nos identités communes, de nos expériences similaires et de notre compréhension des défis que représente le fait de naviguer dans un monde hétéronormatif dans un corps queer. Les liens que nous tissons sont particulièrement précieux en raison de notre ouverture aux infinies façons dont la famille et l'amitié peuvent se manifester.

Il y a en ceci beaucoup de tendresse et d'intimité.

On pense souvent aux relations sexuelles lorsque l'on parle d'intimité, mais les moments les plus extraordinaires et les plus intimes que j'ai vécus dans ma vie étaient platoniques. Ma meilleure amie et moi avons un accord tacite selon lequel dès que nous en avons l'occasion, nous nous huilons les cheveux. Il y a beaucoup d'attention dans ce geste : avoir quelqu'unE entre vos genoux, sa tête pressant délicatement contre votre ventre pendant que le bout de vos doigts passe habilement dans ses racines, traçant des formes et des motifs sur

son cuir chevelu. Vos mains expriment à quel point vous vous investissez dans son confort et dans le soin de sa chevelure.

C'est une forme de guérison.

Cette intimité est également présente dans les textos décontractés mais ô combien puissants comme « Ça va ? », « Coucou salope ! », « Yo! » que vous recevez après des jours de ghosting. Elle est dans les *memes* qui vivent gratuitement dans vos messages, chacun semblant s'adapter parfaitement à votre situation actuelle; dans le silence qui comble le trajet en voiture après une longue journée passée ensemble.

L'une de mes séries télévisées préférées est *Pose*. Cette série a été révolutionnaire parce qu'elle a non seulement montré la vie authentique de personnes queer racisées à New York entre les années 80 et 90, au plus fort de la crise du sida, mais aussi parce qu'elle a montré l'homosexualité dans toute sa gloire et toutes ses failles. La famille choisie, dans toutes ses parfaites imperfections, est au cœur même de la prémisse de Pose.

Selon les mots de Blanca – le cœur et l'âme de la série – « Un foyer est une famille que vous pouvez choisir […] J'apporte du soutien pour mes enfants et un logement s'iels en ont besoin » **Moi aussi, j'ai un jour été une jeune queer à la recherche de communauté, et rencontrer ma tribu queer a changé ma vie.** Cette rencontre fortuite a fini par définir ma vie, me permettant de m'épanouir de la manière la plus authentique, sans restriction ni jugement.

Un jour, j'ai reçu un SMS d'une de mes sœurs queer me disant qu'elle me considérait comme la grande sœur qu'elle n'avait jamais eu et la petite sœur qu'elle protégera toujours. Nous avons le même âge, mais nous jouons des rôles différents dans la vie de l'une et de l'autre : nous sommes à la fois parents, confidentes, protectrices, co-conspiratrices et, parfois même, la voix de la raison, un retour à la réalité lorsque nécessaire.

Le mot « famille » pourrait se traduire par « beteseb » en amharique. Et beteseb pourrait littéralement signifier « maison de famille », mais ma beteseb à moi, ma famille choisie, est si expansive que même les mots ne parviennent pas à en saisir la portée. Ma famille choisie va bien au-delà de quatre murs.

Connaître Nos Histoires Pour Redéfinir La Famille

Une Conversation avec JULIA MAKWALA

PHOTOS ET PROPOS RECUEILLIS PAR
RUTH LU

Militer pour les droits des personnes LBTQ, en Afrique particulièrement, est un défi de taille. Cependant, ce militantisme peut également ouvrir la porte à une grande communauté qui peut devenir source d'acceptation, de sécurité, de réconfort et de soutien. Q-zine est allé à la rencontre de Julia Makuala, militante engagée pour la communauté LBTQ en République Démocratique du Congo, qui nous a fait part de son parcours militant et de ses réflexions sur la famille.

Est-ce que tu pourrais te présenter à nos lectrices-teurs ?

Je suis Julia Makuala, militante afro féministe et actuelle secrétaire exécutive nationale de l'association Oasis RD Congo, une association LBTQ féministe, présente à Kinshasa et qui a également des antennes dans d'autres provinces du pays.

Comment as-tu débuté à Oasis ?

Tout est parti d'un questionnement sur la situation des femmes LBTQ. Plus spécifiquement, je voulais comprendre pourquoi notre situation n'était pas prise en compte dans notre pays, pourquoi nous n'arrivions pas à bénéficier de certains services de santé, surtout en termes de santé sexuelle et reproductive, y compris le VIH/SIDA. Dans notre pays, la question de l'homosexualité a comme porte d'entrée la thématique du VIH. Dans les politiques contre le VIH, il est généralement demandé à ce que personne ne soit mis de côté, mais on se rend compte que dans les faits, les femmes sexuellement minoritaires sont mises à l'écart. Il existe des programmes de santé sexuelle et reproductive dans lesquels les lesbiennes par exemple ne sont pas spécifiquement prises en compte. Par exemple, pour bénéficier de certains services de lutte contre le VIH, les femmes sexuellement minoritaires sont obligées de se présenter en tant que professionnelles du sexe parce que les travailleuses du sexe sont reconnues en tant que populations

clés, au même titre que les hommes qui ont des relations sexuelles avec des hommes, les usagèrEs de drogues, et plus récemment, après plusieurs années de plaidoyer et de lobbying, les femmes transgenres.

Mais du côté des femmes lesbiennes, bisexuelles, les hommes trans, on continue de noter une certaine négligence. Initialement, cette non-prise en compte s'expliquait par la fausse perception selon laquelle les pratiques sexuelles entre femmes ne constituaient pas un canal de transmission des maladies sexuellement transmissibles. On ne prenait tout simplement pas notre orientation sexuelle au sérieux, et on négligeait les risques. Bien entendu, **on sait que le patriarcat joue un rôle très important dans cette invisibilisation des femmes LBQ, même dans le milieu queer puisqu'il cherche à reléguer les femmes LBQ au second rang.** Ici chez nous, quand on parle de l'homosexualité, on pense plus aux hommes qui ont des rapports avec des hommes qu'aux femmes. C'est donc tous ces questionnements qui m'ont amené, avec des amiEs, à mettre en place une association pour les femmes sexuellement minoritaires, mais également les personnes féministes. C'est comme ça qu'est née Oasis RD Congo, une association LBTQ féministe.

Comment décrirais-tu ton travail et qu'as-tu appris sur toi-même à travers ton engagement au sein d'Oasis ou dans la communauté en général?

Je décrirais mon travail comme étant un travail pour l'émergence d'espaces récréatifs, d'espaces de parole libres, de socialisation, libérés des interdits religieux et culturels. J'œuvre également pour déconstruire les préjugés et combattre l'exclusion, la discrimination et la stigmatisation de toutes les femmes en général, et des femmes sexuellement minoritaires en particulier. **À travers mon militantisme, j'ai appris que malgré les diversités d'opinion, les divergences et la singularité qui caractérisent les femmes, nous avons toutes une même vision: celle de défendre et de promouvoir les droits qui nous sont les plus légitimes afin que nous puissions vivre dans la dignité.**

Comme tu le sais, ce numéro porte sur la famille alors les lectrices-teurs de Q-zine et moi-même aimerions savoir ce que ce thème évoque pour toi. Que pourrais-tu nous dire à ce sujet ?

Pour moi, une famille, c'est un espace sécurisé où l'acceptation de l'autre avec sa différence est garantie. Et non seulement garantie, mais constitue le socle de la cohésion sociale parce que c'est à la base que tout commence. À priori, ma famille pour moi renvoie à mon père, ma mère, mes frères et sœurs, les gens avec qui je suis née. Mais par extension, et du fait de mon engagement communautaire et de mon

ouverture d'esprit, **j'étendrais cette notion de famille à toute communauté d'individus qui s'aiment et s'entraident.** Pour moi, les principes qui font une famille sont fondés sur la bienveillance, la serviabilité, la solidarité, et le réconfort mutuel. Selon moi, c'est ça qui constitue une famille car on peut naître au milieu d'individus sans que ces personnes ne répondent aux principes qui fondent une famille, donc je pense qu'il est important de définir ces principes.

C'est intéressant que tu aies commencé à parler de ta famille en parlant des personnes avec qui tu es née. Tu y as fait un peu allusion, mais outre ton cercle biologique, qui considères-tu comme faisant partie de ta famille ?

Les personnes que je considère comme ma famille sont des personnes qui partagent les mêmes valeurs que moi, les personnes qui travaillent pour le vivre ensemble pacifique, dans l'ouverture aux différences et aux diversités. C'est vrai que les représentations de la famille ont varié au fil du temps, mais pour moi, la famille, c'est une présence qui est à la fois rassurante, sécurisante et socialisante, et qui apporte du soutien. Alors faire famille pour moi, ce sont d'abord des valeurs, des liens, des principes pour lesquels on se bat et surtout, l'union.

On a longtemps limité, et à tort, l'image de la famille au portrait du père, de la mère et des enfants, etc. Comment penses-tu que nous puissions changer cette perception de la famille, surtout pour nous qui évoluons dans des sociétés qui ne montrent pas d'exemples de familles qui ne sont pas dans la « norme »?

Ah! Quand on n'est pas dans la norme, il faut construire une famille qui n'est pas dans la norme (rires). On donne que ce qu'on a, n'est-ce pas ? Les choses sont en train de changer, heureusement. Nous ne sommes plus à l'âge de la pierre taillée (rires). Moi je dis souvent, il faut vulgariser les textes légaux, et même les savoirs historiques et sociaux. Un pays comme la RDC a ratifié plusieurs accords juridico-légaux et pourtant, les dispositions

de ces accords ne sont pas toujours connues des populations. Pendant longtemps, la norme c'était un papa, une maman, etc. c'est vrai, mais les choses sont en train de changer, les gens sont en train de développer d'autres manières de voir les choses. Avant, on disait « *c'est notre culture* ». Mais moi, je me demande souvent ce que c'est que notre culture. Quand on demande aux gens d'expliquer la culture en tant que telle, ils en sont incapables. Et quand on explore cette même culture en profondeur, on se rend compte que tout ceci existait [en référence aux pratiques homosexuelles, ndlr]. Si vous faites des recherches, vous verrez qu'il y avait les *Bitesha*, chez nous, dans la Kasaï. Il y a également une autre tribu ici chez nous, dans la province du Kongo Central, les *Woyo* : quand une fille atteignait l'âge de la puberté, elle était internée avec les dames de la tribu pour apprendre à vivre dans un ménage avec un homme, et ce, sur tous les plans, même sur le plan sexuel. Ce sont les femmes qui se chargeaient de faire cette éducation aux jeunes filles, qui leur montraient comment faire. Ces femmes avaient donc des relations sexuelles entre elles pour leur montrer. Bien sûr, rapports sexuels n'équivaut pas à orientation sexuelle. Mais quand elles pratiquent, c'est quoi ? C'est un rapport homosexuel ? Peut-être ? Je ne sais pas. Tout ça pour dire que c'est souvent l'ignorance qui fait que les gens disent certaines choses. Je suis convaincue que pour faire changer les mentalités, il est important de faire ces recherches, de produire nous-mêmes des savoirs sur nos vécus, parce que si nous ne le faisons pas, personne ne le fera à notre place.

Un dernier mot pour nos lectrices-teurs ?

J'aimerai profiter de l'opportunité que Q-zine m'offre pour rendre un hommage vibrant à Nancy Bitsoki qui était une militante afroféministe LBTQ et ma partenaire. Elle est décédée récemment mais je la considérerai toujours comme un membre de ma famille.

Et aux lectrices-teurs, je rappellerai tout simplement qu'une famille est un espace sécurisé où l'acceptation de l'autre, avec sa différence, est garantie et constitue le socle de la cohésion sociale.

VŒUX DE MARIAGE

PAR THÉO & CLAUDIA

Vœux de Théo à Claudia

Je savais au plus profond de moi que nous étions créés
avec une moitié de nous pour nous compléter,
J'avais la certitude que quelque part sur la terre, au ciel, parmi les étoiles,
Dans cette vie ou une autre, ma moitié m'attendait.
J'ai erré d'une âme à une autre sans jamais me retrouver,
Et je n'y croyais plus, jusqu'à ce que ce 22 octobre 2011
Je pose les yeux sur toi.
J'ai compris à cet instant que je ne serai plus jamais seul.
Parce que je t'ai trouvé, je ne me perdrais plus jamais,
Parce que je t'aime, j'ai accompli ma destinée,
Parce que tu me dis oui, aucun non ne me fera plus de peine,
Parce que tu m'aimes, aucune arme ne m'atteindra plus.
Jamais je n'ai vu le monde tel que je le vois dans tes yeux.
La vie ne m'a jamais paru si éclatante que dans tes bras.
Je prends l'engagement solennel de maintenir l'étoile de nous deux allumée,
Que l'éclat de notre amour transperce le ciel au-delà de nos deux vies désormais unies,
Et qu'a jamais, à travers l'univers, nos cœurs unis ne battent plus qu'à l'unisson.
Je t'aimerai jusqu'à ce que mes forces me quittent et c'est à ce moment que je t'aimerai encore plus fort.
Mon amour, mon destin, mon éternité.

Vœux de Claudia à Théo

Je ne suis pas à l'aise en improvisant donc j'ai écrit.
Je voulais te dire Théo, depuis qu'on s'est rencontré, et surtout depuis qu'on a émis le vœu de faire chemin ensemble, notre parcours n'a pas été de tout repos. En plus de notre statut de minorité sexuel et de genre qui inspirait le rejet de notre amour par la communauté,
Il y avait aussi nos caractères divergents (surtout le mien qui, je l'avoue, n'est pas du tout facile), mais aussi beaucoup d'épreuves qui n'ont pourtant pas cessé de nous rapprocher.
Toutes ces difficultés bravées m'ont certifié que l'on était fait l'unE pour l'autre, et m'ont fait réaliser que c'était de toi et de toi seul dont j'avais besoin auprès de moi.
C'est vrai que l'on s'était promis de ne rien se cacher, mais il y a quelque chose que je ne t'ai jamais dit auparavant.
Lorsque j'étais plus jeune, pendant les cours de catéchèse, le moniteur nous avait demandé de faire confiance au seigneur, de le mettre au défi en rédigeant un vœu et il nous donnerait selon les désirs de notre cœur.
Moi, j'avais fait le vœu de rencontrer mon homme idéal. Voici comment je l'avais décrit: beaucoup plus court que moi en taille [rires], assez robuste pour m'épauler et me protéger, que sa beauté me charme.
Il sera généreux, social, gentil, drôle, sincère et fidèle. J'avais écrit alcoolique, j'ai barré, mais le seigneur n'avait pas vu que j'avais barré [rires]. Il sera tendre, charmeur et m'aimera par-dessus tout.
Aujourd'hui, le 21 avril 2022, c'est avec beaucoup d'émotions que je dis merci au seigneur, merci pour ce beau cadeau de vie,

merci parce que cette lettre d'adolescente devient aujourd'hui réalité. Merci parce qu'il a mis à mes côtés la personne qui frôle le plus la perfection.
Qu'il soit béni et qu'il continue de nous bénir mon chéri.
Je t'aime au-delà de l'imaginable, je t'aime encore plus que ce que je te montre, et je m'attellerai davantage tous les jours de ma vie à faire de toi l'homme le plus heureux.
Je finirai mon discours en te disant qu'aucun moment passé avec toi ne sera jamais assez long alors commençons par l'éternité.

La Famille et Les *Turbulences* du Coming Out

PAR UCHENNA WALTER UDE
ILLUSTRATIONS PAR AISHA SHILLINGFORD

Faire son coming out peut être une expérience incroyablement libératrice. LibéréE de toutes ces attentes placées sur notre personne par notre famille et nos amiEs; des mensonges que nous racontons pour déjouer les soupçons; des silences que nous opposons aux situations qui diabolisent notre identité; des relations préjudiciables que nous endurons parce que c'est l'un des prix à payer lorsque l'on est encore dans le « placard »; des peurs avec lesquelles nous vivons à l'idée d'être un jour découvertE; du fait de devoir vivre en secret.

Et pour de nombreuses personnes queer, cette liberté est magnifique. Elle fait de nous de meilleures personnes, car nous ne pouvons donner le meilleur de nous même que lorsque nous n'avons plus besoin de cacher qui nous sommes. Elle nous permet de nouer des relations plus honnêtes et de créer autour de nous un environnement dans lequel nous pouvons être des boussoles orientées vers l'humanité des unEs et des autres et loin des préjugés. Pourtant, pour certaines personnes, le coming out est une expérience douce-amère; une combinaison de certaines de ces belles expériences avec d'autres plus éprouvantes. Et pour d'autres encore, le coming out n'est que le début de nouvelles difficultés. Mon coming out a été l'une de ces expériences douce-amères.

J'ai fait mon coming out à ma mère – et, ce faisant, à ma famille – en septembre 2018. En tant que personne qui ne s'est jamais souciée que de l'impact de mes actions sur ma famille immédiate, faire mon coming out m'était très important. ***Et quand ceci fut chose faite, j'ai refusé d'être retenu par quoi que ce soit d'autre. Je me suis rendu aussi libre que possible, compte tenu des circonstances de la société dans laquelle je vis, en m'exprimant, en utilisant ma vie pour essayer de normaliser ma réalité en tant qu'homme gay.***

Et je me retrouve constamment en conflit avec une mère qui a refusé d'accepter la personne que je suis.

J'avais l'habitude de dire à mes amiEs que j'avais toujours pensé que si je faisais mon coming-out, ma mère serait la seule à me soutenir

et à m'épauler tellement nous étions proches. Par contre, j'étais convaincu que mon père, qui nous avait élevés à la chicotte, me renierait probablement.

Lorsque je fis mon coming out, l'inverse se produit.

Je me rendis compte que plus mon père vieillissait, plus il devenait flexible. Ainsi, lorsqu'il apprit ma sexualité, sa réaction, après la vague initiale de déception, fut de faire de son mieux pour m'accepter tout en souhaitant et en priant pour un fils qui cesserait d'être gay. Des fois, je l'entendais prier Dieu de me « guérir ». D'autres fois, il me posait des questions sur mon bien-être, mes difficultés, mon passé. Le jour où je lui ai raconté à quel point je me suis senti seul en tant qu'enfant qui commençait à se rendre compte de sa différence, il avait fondu en larmes et m'avait répondu avec angoisse : « Comment ai-je pu ne pas savoir, en tant que ton père ? »

Mon père me parlait parfois du mariage en me disant des choses comme : « Es-tu sûr d'être gay ? Et si tu étais bisexuel ? Là au moins tu pourrais tout de même avoir une femme...»

Mais il lui arrivait également de me poser des questions comme : « Es-tu heureux ? Est-ce que cela te rend heureux ? Y a-t-il d'autres personnes dans ta vie qui savent, qui te soutiennent ? »

Il lui arrivait d'exprimer sa souffrance quant à la réponse qu'il devrait donner lorsque des membres de la famille lui demanderaient pourquoi je tardais à me marier, et sa crainte que mon homosexualité ne soit un jour connue publiquement par d'autres membres de la famille.

Mais il m'écoutait chaque fois que je parlais des droits des homosexuelLEs au Nigeria et du plaidoyer que je menais, répondant toujours avec des encouragements par-ci et des prières par-là.

Mon père ne connaissait rien de mieux, mais la réalité d'un fils homosexuel lui donnait envie de savoir, de comprendre, d'accepter.

Avec ma mère, par contre, c'était une autre histoire.

Elle avait redoublé d'homophobie, tellement enfermée dans sa religiosité qu'elle était convaincue qu'il n'y avait aucune chance que je puisse avoir une bonne vie tant que je prétendrais être gay. Et c'est ce qui rend notre éloignement l'unE de l'autre si triste : le fait que je vois bien qu'elle m'aime, mais elle m'aime si mal.

Au cours des années qui ont suivi mon coming out, nous avons alterné les disputes et les silences. Les rares fois où nous parvenons à nous parler au téléphone sans exploser de colère, nos échanges sont généralement mornes et sans joie, ou tendus et maladroits. Je continue d'attendre qu'elle veuille savoir, qu'elle me demande de lui parler de moi, de comment j'en suis arrivé là – et tout ce que je reçois, c'est une mère qui reste sur la défensive à cause de ce qu'elle croit être mon mépris délibéré de la volonté de Dieu dans ma vie.

Lors d'un retour à la maison en 2019, mes parents firent appel à un pasteur pour qu'il prie pour la famille. L'homme de Dieu était censé prier pour la maison dans laquelle nous venions d'emménager, prier pour les efforts de tous les membres de la famille – et prier pour moi.

« Tu vois, frère Emeka », avait dit ma mère alors que nous étions touTEs assisES dans le salon avec l'expression sombre de celleux qui s'apprêtent à se lancer dans l'entreprise sérieuse de la prière, « il y a quelque chose que je demande à Dieu pour mon fils. Cela fait des mois que je demande à Dieu de délivrer mon fils de cette volonté de Satan. J'ai besoin que vous m'aidiez à demander à Dieu de le libérer de cette entrave de l'ennemi. »

Pendant un moment, le pasteur regarda ma mère, s'attendant sans doute à ce qu'elle élabore, qu'elle lui explique de quelle entrave satanique il était censé me délivrer. Il l'avait regardé et elle l'avait regardé en retour, sans rien dire.

Intérieurement, je m'étais mis à rire, me demandant si je devais céder à la tentation soudaine de dire au pasteur : « Oh monsieur, ce que ma mère veut dire, c'est qu'elle veut que vous priiez pour que je cesse d'être homosexuel. »

Mais je n'avais rien dit.

Et le pasteur avait prié.

Puis, nous avions repris le cours de nos vies, tandis que cet incident devint un nœud de plus dans les tensions croissantes entre un fils qui ne demandait qu'à exister et une mère qui ne l'acceptait pas.

Ces dernières années ont été pour moi un voyage de libertés et de frustrations. Je suis toujours reconnaissant pour les circonstances de vie qui ont fait qu'il m'a été relativement facile d'être fièrement et authentiquement qui je suis. Cela m'a permis d'entretenir des relations proches et aimantes avec des personnes à qui j'ai fait mon coming out et qui m'acceptent tel que je suis. Cela explique également comment la première fois que j'ai publié quelque chose de très ouvertement gay sur Facebook, je n'ai pas perdu connaissance malgré les forts battements de mon cœur qui ont suivi après avoir cliqué sur *Publier*. J'avais réalisé à cet instant que j'avais désormais le droit d'être moi-même sur les réseaux sociaux. Je suis maintenant plus enclin à relationner avec les membres de ma communauté, sans avoir à me soucier des batailles internes sur mon identité. Je peux désormais librement construire des relations avec ces personnes basées sur nos traumatismes partagés et nos parcours individuels vers l'acceptation de soi.

J'ai fait mon coming out et, soudain, tout ce qui m'effrayait, me faisait douter et me dégoûtait de qui j'étais, prit fin.

Mon coming out est devenu un nouveau départ, une occasion de me réaffirmer et de dire à des gens comme ma mère : « Oui, je suis gay et il n'y a rien de mal à cela ». Lorsque j'ai des doutes sur la trajectoire de ma vie, en grande partie dûs aux paroles négatives de ma mère, je m'arrête et je me dis : « Non, cet échec n'a pas été causé par le fait que tu es gay. Ta mère le croit peut-être, mais tu sais que ce n'est pas vrai ». Ou encore : « Tu n'es pas maudit parce que tu es homosexuel, quoi qu'en dise ta mère ».

Il y a de la beauté dans le coming out, et je dois parfois me rappeler de me prémunir constamment contre les moments qui me font me perdre. En ceci, je suis capable de choisir à nouveau ma famille, à la fois celle à laquelle je suis liée et celle à laquelle je désire être liée.

Cela peut être épuisant, mais quelle est alors l'alternative ?

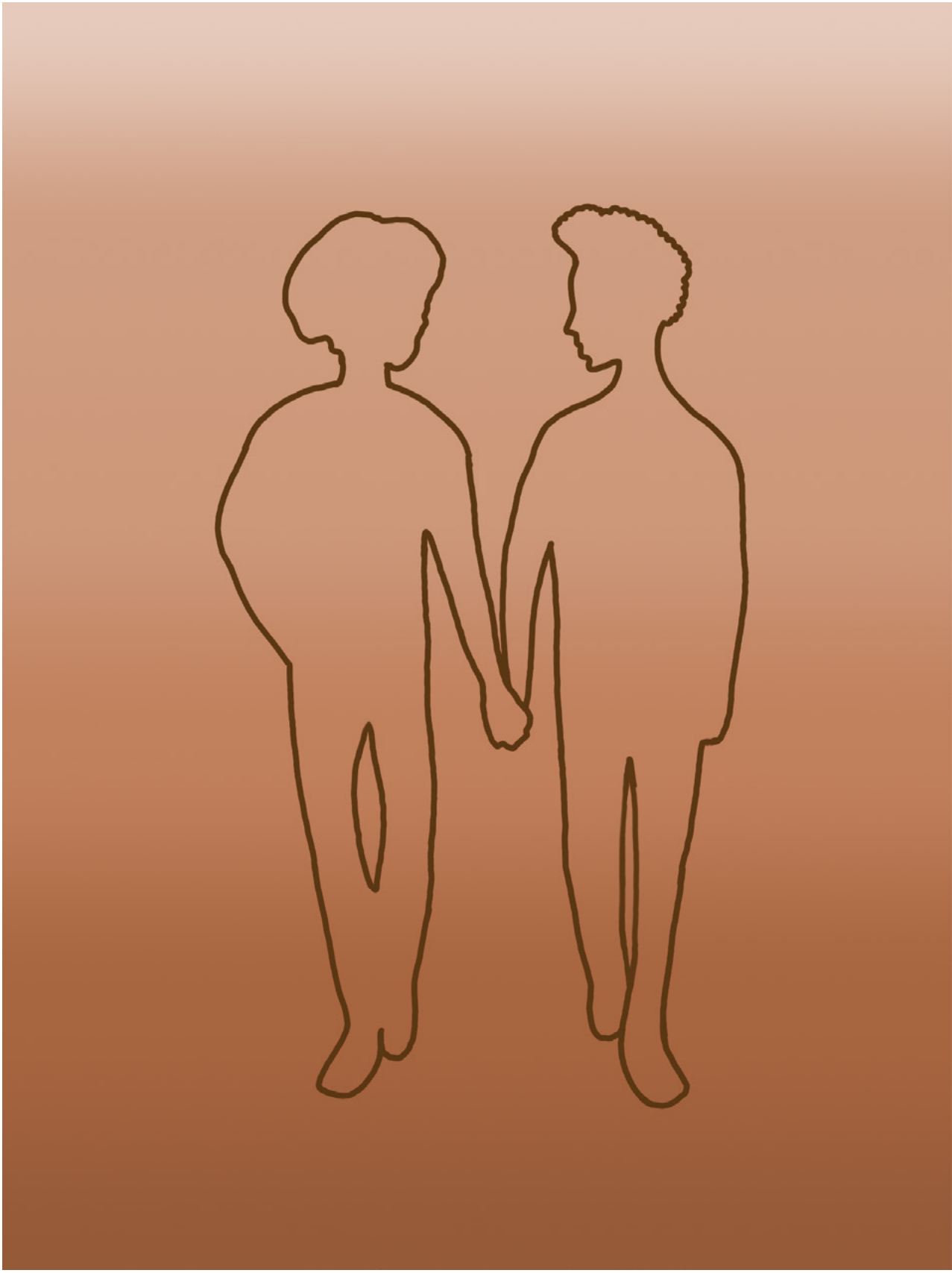


Illustration par Cédric Eboumbou

Soyons prêtEs

PAR RUTH LU

Pour parler de famille, pose ton regard autour,
La famille idéale, elle s'inscrit dans la norme,
A leurs yeux, ton souhait est non conforme.
Un désir décrié, te plaçant hors des clous,

A quel Dieu se fier face à la solitude,
Or, le patriarcat brûle, il brûle par mille feux,
Soyons prêtEs chèrEs alliéEs, appelons de nos voeux,
A la disparition des normes obscures, pour les mêmes droits !

Face à la velléité de nos Etats absents,
Que nos luttes de sang soient joyeuses,
A la hargne de nos droits, l'utopie du bonheur!

Au bonheur de faire famille, nous sommes crédibles,
Aux éclats de rire apaisés, tout est permis,
Souviens-toi, chèrE camarade, du possible.. de ta famille !

Homoparentalité:

La Révolution par l'Amour

TEXTE ET PHOTOS DE RÉGIS SAMBA-KOUNZI

“Un peuple qui ne connaît pas son passé, ses origines et sa culture ressemble à un arbre sans racine.” - Marcus Garvey

La modernité dans les sociétés africaines et occidentales reste marquée par la traite esclavagiste et la colonisation, en dépit des abolitions. En analysant l’expérience des hommes et femmes noirEs sous l’esclavage et la colonisation afin de mettre à jour les formes de violence particulières auxquelles iels faisaient face, on peut noter que les personnes esclavagées étaient historiquement la figure de l’anti-parentalité, l’anti-parent par excellence. **Aujourd’hui, refuser officiellement la reconnaissance de la parentalité homosexuelle relève de cet héritage de la déshumanisation**, à condition de ne pas adopter de définition restrictive du phénomène. De même, un des plus vieux héritages des dites « traditions africaines » sur le continent se matérialise également sous le sceau du silence, l’invisibilisation et l’effacement, ces notions qui parfois conduisent à favoriser et masquer des réalités sociales et les inégalités de vie. C’est sous cet angle mort de l’histoire de l’esclavage et de la colonisation que je voulais associer et faire des analogies avec nos expériences familiales minoritaires et contemporaines.

La violence des rapports sociaux de domination en raison de la race, de la couleur de peau, de la classe, du genre, du handicap, de l'orientation sexuelle ou de la religion que subissent les hommes et les femmes minoritaires est universelle et ce, quel que soit l'espace géographique où ils et elles vivent. L'une des fonctions de l'exercice du pouvoir est de contraindre les citoyenNEs à suivre des normes. L'une de ses dérives est l'application d'injonctions et de règles déshumanisantes sous couvert d'intérêt général. C'est ce qui conduit des États ou des sociétés hétéropatriarcales à imposer aux minorités sexuelles et de genre l'interdiction d'exister, et à fortiori de faire famille. Usant de tous les moyens d'instrumentalisation pour nous stigmatiser, nous pathologiser, nous discriminer, nous inculquer un sentiment de honte de nous-mêmes par l'intériorisation d'une pseudo-indignité et infériorité. Nous, AfricainNEs subsaharienNEs, n'avons pas attendu l'esclavage et la colonisation des européens pour expérimenter la violence. Et bien que l'esclavage coutumier ne soit pas comparable à l'esclavage colonial – massif, systémique et racialisé – il demeure un acte de déshumanisation.

J'ai compris à travers ma propre enfance ce qu'était l'expérience de la domination telle que les adultes peuvent l'exercer, et notamment lorsqu'on est différent de la norme qu'iels vous ont choisie. Il m'a donc fallu faire preuve de résilience tôt, apprendre à transgresser quand c'était possible, et à mon tour bâtir ma propre famille homoparentale ; avec le désir de faire différemment. Et tout cela avec la nécessité de lutter publiquement, afin de donner à d'autres personnes dans la même situation, un sentiment de dignité, et de témoigner de l'importance de la famille et de l'enfance dans le parcours d'un individu. Les racines familiales sont extrêmement importantes. Et je garde à l'esprit que je suis privilégié, même si le chemin reste long et ardu.

Avec le recul, et du plus loin que je me souvienne (au moins les années 80), que ce soit en France, au Zaïre ou au Congo-Brazza, il y a toujours eu, dans mon environnement, des personnes que je pouvais relier à des minorités sexuelles. Toutes ne s'identifiaient pas de cette façon, mais certainEs ont franchi le pas. Et, la majorité de ces personnes sont, aujourd'hui, parents. Ce que je veux dire, c'est que **l'homoparentalité, en Europe comme en Afrique, n'est pas une nouveauté. Ce qui est nouveau, c'est la visibilité.** C'est le fait que cela soit devenu un sujet politique et visible comme tel dans l'espace publique, notamment dans l'hémisphère nord, en Afrique du Sud et en Amérique du Sud.

Je suis devenu homoparent à la fin des années 80, j'avais 19 ans. Ma fille, Lolita, est née d'une relation sexuelle classique, avec une jeune femme hétérosexuelle. Il n'y avait pas de « projet » de parentalité. C'était, comme on dit, un « accident ». Mais c'est ma honte d'être homosexuel qui m'a poussé à avoir cette aventure. Je voulais prouver à mon entourage que j'étais hétérosexuel. Je suis tombé dans le piège du déni. J'ai aussi pris brutalement conscience des dangers auxquels je m'étais exposé, uniquement poussé par la pression familiale, sociale et le besoin humain d'être accepté des autres. Et, les premières questions s'inquiétaient de savoir si en plus d'une future naissance, j'avais pu contracter ou transmettre le VIH. Des tas d'interrogations vont, après coup, m'obséder. À l'époque, il n'y avait aucun traitement.

Le sida était une sentence de mort. Ce qui est encore le cas aujourd'hui dans certaines régions, notamment en Afrique, pour les millions de personnes qui n'ont pas accès aux médicaments par manque de financements, mais surtout faute de volonté politique. Des membres de ma famille étaient séropositifs et sidéens. CertainEs salariéEs de ma mère étaient également malades. J'ai alors décidé de m'engager, mais sans imaginer que cela deviendrait le combat de ma vie, que cela me conduirait à Act Up-Paris, une association de lutte contre le sida issue de la communauté homosexuelle. Jeune adulte, ce qui m'intéressait c'était l'agriculture et les questions de souveraineté alimentaire en Afrique, comme mes héros d'alors, Paul Panda Farnana, agronome et nationaliste congolais, et Amilcar Cabral, révolutionnaire bissau-guinéen et cap-verdien. Ce que j'ai surtout compris, c'est l'importance de porter mes propres rêves et de faire respecter mes choix.

J'arrive à Act Up en 2000, et c'est au sein de cette structure que j'ai finalement créé ma famille choisie. En 2003, Claire, Julien et moi, alors militantEs et salariéEs de l'association, évoquions pour la première fois le désir d'avoir un enfant. Notre projet parental a pris le temps de mûrir. Et deux ans plus tard naissait notre fils Tiago, conçu par insémination artisanale. **Concevoir notre enfant dans ces conditions était illégal et passible de deux ans de prison et 30 000 euros d'amende.** Le système déshumanisant dans lequel nous vivions n'a pas pu nous empêcher de nous en extraire comme d'autres avant nous. Notre famille homoparentale montre tout simplement que des trajectoires d'individus ont toujours fait fi des injonctions de la société, et que rien n'abolit la volonté, le désir de maternité et de paternité, y compris pour les homosexuelLEs ou les personnes trans. Le système ne peut pas abolir ce qu'on appelle aujourd'hui l'agentivité, c'est-à-dire notre faculté d'être des actrices et des acteurs de nos propres vies.

Et, contrairement à ce qu'on pourrait penser à priori, le désir de fonder une famille homoparentale ne signifie en rien vouloir adhérer par mimétisme à l'hétéronormalité. Il s'agit simplement de vouloir élever des enfants, et de leur transmettre des valeurs révolutionnaires qui visent à briser la logique totalement construite d'une famille unique et classique que l'humanité tout entière devrait prendre pour modèle. **Nous apprenons à notre fils à être libre, à développer son sens critique, à se faire respecter. Sa conception même était un cri de liberté.** Il est issu d'une famille composée de personnes profondément libres, qui ont usé de ce droit d'être soi, en faisant preuve de désobéissance civil, en défiant une loi injuste, en refusant les préjugés et les *qu'en-dira-t-on* qui empêchent de dire la vérité, et en ayant un discours public sur le sujet, sans honte, et sans se soucier d'une respectabilité dont on se contrefout royalement. Que nos familles soient visibles ou invisibles, lorsqu'elles prennent en compte dans l'éducation des enfants, l'ouverture d'esprit vers des imaginaires réparateurs, à travers les principes d'équité, d'égalité des droits et de diversité des familles, d'acceptation des différences, bref, d'autres manières d'habiter le monde, elles font et participent à transmettre nos expériences personnelles et intimes, et en font un monde de dignité humaine.

À partir de cette expérience, j'ai voulu faire de la photographie de création une lutte contre l'effacement de nos vécus, à travers la production des savoirs situés et la transmission générationnelle de la mémoire des outils d'empouvoirement et d'agentivité. La série « Bolingo », débutée en 2010, est née de ce désir de rompre le silence et se battre contre l'invisibilité. Se réapproprier l'art comme je me suis réapproprié ma sexualité, ma famille et la politique. Donner à voir des moments simples mais chargés en émotions, avec nos proches, nos familles, de sang et surtout de cœur. Il était nécessaire pour moi de dénoncer le mensonge, preuve que **la légalité est affaire de pouvoir, non de justice.** C'est parce que nous avons un ordre dominant homophobe, transphobe, et hypocrite que nous nous retrouvons avec un article de loi liberticide visant les familles homoparentales dans la constitution du Congo-Kinshasa. S'il y avait une vraie justice et si on était dans un pays démocratique, jamais cet article existerait. Si les arts et la culture ont éveillé ma conscience sociale et politique, qu'ils ont changé mon regard sur notre société et sur ses inégalités, alors ils le peuvent sur tout le monde. Le rôle de l'artiste et de la/du militantE, de l'artiviste est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde dans lequel nous vivons et que personne ne puisse prétexter l'ignorance. L'art et la photographie permettent d'exposer, de briser le silence, de donner un visage à des personnes exclues, dont on n'est pas censé parler, dont on ne veut absolument pas parler, que l'on veut invisibiliser. Le simple fait de se raconter, de décrire nos blessures, quelles qu'elles soient, rend hommage à nos parcours cabossés et souligne que de multiples possibles sont à notre disposition. Il est fondamental de s'en emparer. Me réapproprier la narration m'a aidé à commencer le chemin vers la compréhension de ma propre histoire, au-delà des séries photos produites.

Bibliographie

Aurélia Michel, *Un monde en nègre et blanc. Enquête historique sur l'ordre racial, Paris, Seuil,* « Points », 2020.

Faire Famille, C'est Faire Le Choix de Comprendre

Une conversation avec Arafa Hamadi

Propos recueillis par **Claire Ba**

Les liens du sang ne sont pas toujours plus forts et pour beaucoup d'entre nous, l'expérience familiale est complexe et dynamique. Au cours d'une conversation candide avec l'artiste multidisciplinaire TanzanienNE Arafa Hamadi, nous avons exploré les subtilités de la famille. Pour Arafa, la famille est un choix plutôt qu'un état de fait et s'étend bien au-delà des liens du sang. Dans cette conversation, l'artiste s'est également ouvertE sur la façon dont iel utilise sa personne, ses talents, ses ressources et ses privilèges pour construire une communauté sûre avec et pour les personnes queer de Dar es Salam.

Que doivent savoir nos lectrices-teurs sur Arafa Hamadi?

Je m'appelle Arafa, je suis non-binaire (pronoms *iel*) et je suis unE artiste multidisciplinaire. Mon travail ne se limite pas à un support spécifique et aborde généralement les thèmes des identités queer et la façon dont nous occupons nos corps et l'espace. C'est une tentative de montrer l'expérience d'être différentE dans une société qui veut surtout être violente à notre égard. Depuis un moment, j'explore comment nous pouvons choisir la joie et comment nous pouvons intentionnellement créer des espaces de joie à travers l'architecture, les ambiances, les décors et diverses autres manières. J'ai une formation en architecture, donc je fais aussi des structures et des installations, mais l'amour de ma vie, c'est la scénographie. J'adore la conception de festivals et, en ce moment, je me plonge davantage dans la conception d'œuvres d'art numériques et en 3D.

Comment es-tu passéE de l'architecture au monde de l'art, même si cela ne semble pas être un changement en soi puisque tu continues à créer et à construire ?

J'ai étudié l'architecture parce que ma mère le voulait. En tant qu'« enfant AfricainE », il me fallait obtenir un diplôme sérieux et l'art n'entrait pas dans ce cadre. L'accord était que si j'étudiais un domaine viable, je pourrais faire ce que je voulais par la suite. Je suis donc alléE à l'université au Royaume-Uni, à l'université d'Édimbourg. J'y ai vécu une expérience formidable, mais l'architecture est un domaine extrêmement compétitif et, pour être honnête, je n'étais pas faitE pour la critique, ni pour le succès dans ce secteur d'ailleurs. Je n'aimais pas non plus la façon dont les choses

Photo credits: Thea Gordon, 2020

étaient structurées. Je voulais construire, mais je voulais construire pour le plaisir. Au cours de mes troisième et quatrième années, j'ai donc commencé à explorer les petits espaces de festivals en Écosse. ***C'était une grande aventure pour moi d'aller dans ces espaces où les artistes transformaient les paysages en rêves*** ; ces espaces où l'on entrait un jour et d'où l'on ressortait trois jours plus tard, n'ayant eu aucune pensée pour le monde extérieur. Et c'est ce que je voulais faire pour le reste de ma vie.

Lorsque j'ai obtenu mon diplôme, je suis revenuE à Dar es Salaam et ai essayé de passer des entretiens pour trouver un emploi dans l'architecture. J'ai passé environ trois entretiens, mais je n'aimais pas la façon dont tout le monde essayait de mesurer mon intelligence, mais bon je suppose que c'est un peu ce qui est censé se produire durant un entretien (rires). Ce n'était tout simplement pas pour moi. Lorsque ma mère a réalisé à quel point je n'étais pas investiE dans le processus, elle m'a fait faire du bénévolat dans un centre d'art comme je l'avais toujours désiré. À partir de là, j'ai rencontré une personne qui travaillait sur un festival, le *Ongala Music Festival* à Dar es Salam, et elle m'a donné l'opportunité de faire la conception de la scène principale. Depuis lors, je n'ai cessé de courir après les festivals et les espaces récréatifs. J'ai également commencé à faire des résidences où je crée mes propres idées conceptuelles, designs et installations. Aujourd'hui, je peux créer tout ce que je veux et j'adore ça.

Photo credits: Arafa C. Hamadi

Que dirais-tu avoir appris sur toi-même grâce à ton art ?

En pratiquant et m'appropriant mon art, je me suis renduE compte que je ne suis pas faitE pour un emploi traditionnel et que mes heures de travail peuvent survenir à tout moment de la journée (rires). J'aime ne pas être limitéE par le temps et j'aime travailler dans les festivals parce que l'on vous donne environ un mois pour produire quelque chose. Et même si, techniquement, ces espaces ne sont ouverts qu'à certaines heures, je peux décider quand je veux créer.

J'ai également appris que la peinture est une forme de méditation pour moi. Je suis peintre et, bien que je ne considère pas la peinture comme l'un de mes meilleurs médiums, j'ai beaucoup d'appréciation pour l'aspect méditatif du fait de peindre la même chose encore et encore. Quand vous regardez certaines de mes grandes œuvres, elles ressemblent généralement à des motifs répétitifs, et c'est précisément pour cette raison que j'aime peindre de grandes œuvres.

Photo credits: Arafa C. Hamadi

Plus précisément, dans le cadre de mon travail sur les identités queer et la sécurité – quelle que soit la définition qu'on donne à ce mot – et même sur le mot « sécurité » en lui-même, j'ai appris que je ne me sentais pas à l'aise pour aborder un sujet aussi important sous un seul angle. Vous verrez qu'au cours des cinq années que j'ai consacrées à mon travail artistique, j'ai abordé le même sujet sous plusieurs angles différents afin de lui donner tout le respect qu'il mérite. Je suis conscientE que ma perspective en tant que citadinE privilégiéE est différente de celle d'autres personnes en Tanzanie. Alors, même si je pense que mon art peut exprimer quelque chose sur la communauté queer, je ne pense pas en être le/la meilleurE représentantE et je fais de mon mieux pour donner à l'art et aux sujets le respect qu'iels méritent.

Tu soulèves un point intéressant concernant la sécurité et tu abordes d'ailleurs ce concept d'espace safe dans certaines de tes œuvres. Que peux-tu nous dire sur ce qui a inspiré cet intérêt pour la création d'espaces sûrs et sur la direction que tu souhaites prendre à l'avenir?

Je pense que j'ai découvert le concept d'espaces safe lorsque celui-ci est devenu populaire sur Internet, et c'était d'ailleurs la première fois que j'en entendais parler. À l'époque, j'étais au Royaume-Uni et je terminais mes études. Je faisais partie du club LGBTQ du campus et c'est là-bas que j'ai vraiment pris tout le sens de ce terme. J'y ai appris comment mettre les gens à l'aise et comment permettre aux jeunes LGBTQ de s'épanouir tout en leur transmettant les rudiments de la vie d'adultes à l'université. J'ai également appris à être un soutien pour les autres, à être quelqu'unE vers qui les gens peuvent se tourner en cas de besoin. On nous a enseigné des techniques pour parler aux gens, répondre à leurs questions et leur fournir des informations sur la sexualité. ***D'une certaine manière, cette période de ma vie a consisté à apprendre à devenir un espace sûr pour les autres, et c'est quelque chose que j'ai trouvé vraiment fascinant.***

À mon retour, je n'ai trouvé aucun espace sûr à Dar es Salaam, mais c'est peut-être parce que je n'ai pas assez cherché. Lorsque j'ai rejoint Twitter en 2018, j'ai trouvé cette sécurité ; j'ai trouvé des personnes queer qui ne pouvaient pas se montrer en public, mais qui intéragissaient les unes avec les autres et vivaient cette vie en ligne que je n'arrivais pas à trouver dans le monde « réel ». Cette expérience m'a fait découvrir une autre dimension de la sécurité et m'a fait réfléchir au fait que les espaces sûrs n'étaient pas seulement physiques. Ils pouvaient aussi transcender le numérique, la personne. Cela m'a fait réfléchir à la façon dont la sécurité peut s'étendre à tout espace où l'on peut être soi-même, sans la menace de la violence.

J'ai également fait l'expérience d'espaces sûrs lors de festivals au Kenya. Le Kenya a les mêmes lois

coloniales [contre l'homosexualité - *ndlr*] que nous. Pourtant, là-bas, les personnes queer, qu'il s'agisse d'avocatEs, de défenseurEs des droits humains, de jeunes DJ ou de créatrices-teurs d'espaces, semblent avoir réussi à s'organiser, à se réunir et créer ces espaces féminins et non binaires. Je me suis demandéE pourquoi cela ne se produisait pas en Tanzanie.

D'une certaine manière, ma conception des espaces sûrs a été essentiellement informée par ces petites poches de sécurité que j'ai connues et je réfléchis maintenant aux moyens de contribuer à la création d'un espace sûr qui serait façonné par la communauté dont je fais partie ici, sans lui imposer des points de vue occidentaux, sans qu'il prenne nécessairement la forme de festivals, ou de quoi que ce soit qui existe déjà.

Le concept de la personne comme espace sûr est intéressant. Où en es-tu dans ce parcours pour contribuer à la construction d'un espace sûr pour la communauté queer à Dar es Salaam?

Je crois fermement que les personnes privilégiées doivent étendre leurs privilèges et c'est une chose à laquelle je réfléchis beaucoup ces derniers temps. En ce qui concerne la création d'espaces sûrs, j'essaie de contribuer avec ce que j'ai, avec ce que je peux donner grâce à mes propres compétences et aux choses que j'aime, ainsi qu'avec mes privilèges et les espaces que j'occupe. L'une de mes manières de procéder consiste à recréer des espaces que j'aurais pu créer pour quelqu'unE d'autre à grands frais, et à le faire pour moi et pour les mienNEs dans mon propre espace, dans ma maison. J'ai le privilège de vivre dans un quartier où mes voisinEs sont au courant de mon identité queer et me laissent exister. Ma maison est également sécurisée et peut accueillir un grand nombre de personnes, alors j'en profite pour créer des espaces sûrs pour ma communauté. Cela ne veut pas dire que c'est la meilleure façon de procéder, mais c'est l'une des façons dont j'ai essayé d'aborder la sécurité et la création d'un espace sûr à travers ma personne. Les gens considèrent souvent les événements comme des opportunités à but lucratif, mais je veux aborder cela avec une éthique différente. Mon principal objectif en créant ces espaces n'est pas seulement de m'amuser, mais également de faire en sorte que les gens se sentent à l'aise et qu'iels aient envie de revenir.

Pour l'avenir, je cherche des moyens de financer de tels événements, et différentes façons de les rendre publics sans avoir à faire de compromis sur l'aspect sécuritaire. Dans l'ensemble, je dirais qu'il s'agit moins d'un projet artistique que d'un projet événementiel à travers lequel j'explore le thème de la sécurité en tant que concept physique et non-physique.

Comme tu le sais, le thème de ce numéro de Q-zine est la famille. Qui considères-tu comme ta famille

et quelle a été ton expérience de la famille?

Lorsque j'étais à l'université, mes amiEs étaient les personnes que je considérais comme ma famille, et ce parce que je venais de faire mon coming out à ma mère, et qu'elle n'avait pas accueilli la nouvelle aussi bien qu'elle l'aurait pu. J'ai été élevéE par ma mère, ma grand-mère et mes tantes. Pendant une grande partie de ma vie, j'ai donc été entouréE de femmes – des femmes professionnelles, travailleuses, parfois hypocrites, mais surtout très fortes et franches – que j'aime énormément. Puis je me suis aventuréE hors de la cellule familiale et j'ai découvert de nouvelles façons de penser, la vie queer, les arts, l'option de de ne pas avoir un emploi traditionnel, et tous ces concepts auxquels je n'avais jamais été exposéE. Lorsque j'ai fait mon coming out à ma mère, c'était la première fois que j'étais en désaccord avec ces femmes qui avaient toujours été dans ma vie et qui m'avaient toujours soutenu. Je me suis renduE compte que leur conception de la famille s'arrêtait à trouver un mari, avoir des enfants, se ranger en quelque sorte. Rien de tout cela ne m'intéressait. Je n'ai jamais voulu avoir d'enfants. Mais bien sûr, quand vous dites quelque chose comme ça à 18 ans, personne ne vous prend au sérieux. Et au fur et à mesure que vous prenez de l'âge, cette conviction est prise comme un affront à la famille. Ce fut donc le silence entre ma mère, le reste de la famille et moi pendant un moment. Lorsque je suis retournéE en Tanzanie, j'ai quitté la maison familiale très rapidement parce que je ne m'y sentais plus à l'aise.

Photo credits: Arafa C. Hamadi

Pendant un certain moment, je n'ai plus considéré ma famille biologique comme ma famille. Je m'appuyais plutôt sur mes amiEs. J'ai trouvé des personnes qui, bien que n'ayant pas vécu les mêmes expériences que moi, étaient prêtEs à m'aimer et à me soutenir malgré tout. Il y a environ un an, j'ai quitté le Kenya pour m'installer en Tanzanie et j'ai renoué avec de vieilles connaissances. Maintenant que j'étais de retour pour de bon, nos relations se transformaient en amitiés d'adultes. Nous participions à la vie des unEs et des autres en tant qu'adultes, présentEs pour les occasions heureuses tout comme les moins heureuses. À la même période, j'ai commencé à fréquenter davantage ma famille biologique, principalement parce que les femmes de ma vie ont commencé à s'ouvrir davantage sur leurs vécus. Je n'en suis pas encore au point de pouvoir leur parler ouvertement de ce qui se passe dans ma vie, mais j'apprécie qu'elles choisissent de partager avec moi leurs réalités et ce qu'elles traversent. Cela m'a permis de ne plus considérer certaines choses comme de l'hypocrisie, mais plutôt comme des expressions de leur humanité. Quand on y pense, elles ne sont que des êtres humains qui peuvent faire des erreurs au même titre que moi, et peuvent réussir au même titre que moi. Et au fond, peut-être que je les jugeais trop sévèrement.

D'après ce que tu viens de partager, il semble que tu aies une conception assez large de la famille. Que peux-tu nous dire d'autre sur la façon dont tu comprends la notion de famille?

Je ne suis pas attachéE à la famille au sens traditionnel du terme. Je sais que je me sacrifierais pour beaucoup de gens, mais pour moi, la famille se fait et se défait. Il y a des personnes avec lesquelles j'ai eu les relations les plus fortes de ma vie et avec qui je ne suis plus en contact aujourd'hui. Cela ne veut pas dire que je ne les considère plus comme ma famille. Je serai toujours là pour elleux et je chérirai toujours ces relations, mais iels ne font plus partie de ma vie. Pour moi, la famille n'est pas synonyme de proximité; elle ne se définit pas par la naissance ou les liens de sang. Je pense qu'un aspect important de la famille est le degré d'implication dans la vie d'une personne.

Peut-être parce que je ne considère pas la famille comme étant plus importante que d'autres aspects de la vie, je ne vois pas la famille comme étant si différente des amiEs. Je ne pense pas que la famille mérite plus de mon temps que d'autres personnes ou aspects de ma vie. Même si j'aime ma famille, l'idée de devoir constamment y retourner n'est pas centrale pour moi. Et maintenant que j'y pense, un autre aspect déterminant de ma conception de la famille est le fait de choisir de comprendre. Il y a des gens qui sont dans votre vie mais ne vous accepteront jamais au-delà d'une certaine limite. Et il y en a d'autres qui font l'effort de

vous comprendre. Par exemple, ***ma mère, qui ne m'acceptait pas il y a 6 ou 7 ans, essaie maintenant de comprendre ce que signifie être non-binaire.*** Parfois, il lui arrive de m'envoyer des vidéos de lesbiennes blanches qui construisent de petites maisons dans la forêt et de me dire « *ça m'a fait penser à toi* » (rires). Dans ces moments-là, je me conforte en me disant qu'on y est pas encore, mais c'est déjà un progrès (rires) et surtout, cela montre que nous en sommes à un point où elle m'a totalement acceptée

Une dernière question pour conclure: quand tu réfléchis aux différents matériaux que tu utilises dans ta pratique artistique, si tu pouvais en choisir un pour représenter la famille (peu importe le sens que tu veux lui donner), lequel choisirais-tu et pourquoi?

J'ai récemment commencé à utiliser ce matériau qui est un rouleau de papier recyclé d'environ 80 mètres qui me permet de raconter une histoire tout au long de son évolution et parfois, je suis tentéE de découper certaines sections. En général, je n'aime pas utiliser des carnets de croquis parce que j'aime que les choses soient parfaites. Mais ce que ce papier m'a appris, c'est ***qu'il n'y a pas de mal à ce que votre art change d'un point A à un point B. Et métaphoriquement, ce n'est pas grave si des êtres chers entrent et sortent de votre vie.*** Il n'est pas nécessaire de s'accrocher à un moment, parce que les choses s'améliorent, vraiment. Les choses finissent toujours par s'arranger alors continuez à avancer.

Illustration: La Becque 3895

Vous pouvez suivre Arafa sur Instagram @arafa.builds et explorer davantage son travail artistique et communautaire ici.

Petits doigts *noirs*

PAR MAJINI YA MOMBASA
PHOTO DE KADESA

Nous étions en plein cours de biologie lorsque la cloche avait sonné à 10h20, quelques minutes avant notre pause habituelle. Quand les premiers sons de cloche avaient retenti, nous avions ri, pensant que le sonneur de cloche s'était trompé d'heure.

Mais au fur et à mesure que la cloche sonnait, l'inquiétude montait dans nos poitrines. La sonnerie était plus chaotique que mélodieuse. Il ne pouvait y avoir qu'une seule explication à ceci: en ce lundi matin, un rassemblement nous était tombé dessus.

Madame Akumu avait fixé le seuil de la porte d'un regard vide. Tout comme nous, son visage était recouvert de confusion. « Avons-nous des ennuis Madame ? » Une voix faible s'éleva du fond de la classe forçant Madame Akumu à lever les yeux.

« Fermez vos livres et dirigez-vous vers la cour. Nous saurons touTEs ce qui se passe une fois sur place », répondit-elle en sortant précipitamment.

La cour était une symphonie terrestre de bruns riches et doux, s'étendant à quelques mètres de la porte de la salle des professeurEs. Nous nous dirigions vers le lieu de rassemblement, et dans les vibrations de nos voix, des tons étouffés qui essayaient de comprendre ce qui se passait se faisaient entendre

Un silence tomba lorsque la directrice apparut au coin de la salle des profs. Elle était suivie de près par la déléguée des filles qui portait un petit paquet de cannes de cyprès dans ses petits bras.

Dès qu'elle apparut, il était clair qu'elle bouillonnait de colère. Il y avait une tension dans ses gestes, une crispation sur son visage et chaque pas qu'elle faisait donnait l'impression qu'elle avait une horloge dans la tête, peut-être un compte à rebours avant son explosion imminente.

« Bonjour Mada…» Nous avions commencé à la saluer d'une voix à peine audible, comme l'on nous l'avait appris lors de notre orientation scolaire.

Mais elle avait levé la main et avait coupé court à notre salutation. « Tut-tut-tut ! » avait-elle sifflé. « Il n'y a rien de bon par rapport à ce jour, rien ! » Ses grands yeux lançaient un regard glacial et hostile qui avait le même effet sur nous que sur les enseignantEs, une respiration comprimée et haletante.

« Il y a deux nuits, le professeur de garde a vu deux élèves s'embrasser derrière la bibliothèque », poursuivit-elle alors que de la salive moussait aux coins de sa bouche.

« Je n'en croyais pas mes oreilles quand il m'en fit rapport ce matin. Le lesbianisme au l'internat de filles d'Ugenya, Dieu nous en préserve ! Certaines d'entre vous veulent transformer cette école pieuse en Sodome et Gomorrhe. Le lesbianisme est un péché, un péché grave puni par la mort ! La Bible dans le chapitre Lévitique… »

Je n'entendis pas le reste du sermon car un silence s'abattit sur mon âme. Je sentais des frissons me traverser le sang, m'immobiliser le cerveau. Ça y est! J'avais été prise.

Je perdis l'équilibre et trébuchai sur un énorme rocher derrière moi. Je me retournai et le regardai. Si seulement ce rocher pouvait me cacher. « S'il te plaît, cache-moi, rocher », avais-je murmuré. Mais le rocher est resté là, immobile, et semblait me dire, comme il l'avait fait avec le pécheur dans la Bible : « Je ne peux pas te cacher, je ne vais pas te cacher. »

Je portai ma main à mon front brûlant. Puis, comme un marteau qui tombe lentement, une nouvelle pensée m'apparut. « Mes parents ! Que feraient-ils s'ils découvraient que j'ai embrassé une fille ? » Il y avait tellement de manières dont ma vie pouvait déraper.

Lorsque les images de mes parents m'envahissèrent l'esprit, je déglutis péniblement, essayant de garder mon calme. Je ne voulais pas que quelqu'unE

remarque à quel point j'étais secouée. Je devais garder mes pensées et mes peurs loin de leurs regards indiscrets. Pourtant, je restai figée.

« Beryl Adhiambo, venez à l'avant immédiatement ! » La voix de la directrice me fit réagir. Beryl se sépara de la foule et s'approcha lentement de l'endroit où se tenait la directrice.

« A genoux ! » avait crié la directrice avec colère. Beryl s'agenouilla par terre la tête baissée, nous faisant face. « Qui est la fille que tu embrassais? »

Comme elle ne répondait pas, la directrice fulmina, prit une canne et fouetta Beryl dans le dos. Lorsque le cinquième coup déchira son chemisier et entailla sa peau, le cri de Beryl perça le silence. C'était un cri de douleur, une agonie qui s'était infiltrée dans ma peau. Je l'avais absorbé. Et même si j'étais à deux points de m'effondrer, à peine capable de retenir les larmes qui menaçaient de jaillir, je gardai la tête haute et restai là pour être avec elle.

Beryl leva le menton et me regarda droit dans les yeux. J'étais convaincue qu'il n'était qu'une question de secondes avant qu'elle ne soit obligée d'avouer mon nom. Je fis un pas en avant, mais elle secoua la tête pour me signaler d'arrêter. Puis elle murmura quelque chose.

« Parlez plus fort ! », avait rugi la directrice.

« Vous ne pouvez posséder ce que vous ne pouvez voir ou toucher, et personne ne peut voir l'âme. Vous pouvez me briser, entailler cette peau jusqu'à ce que le sang coule, mais jamais vous ne me posséderez. Croyez-vous que le vent ne souffle que pour vous ? Que le soleil ne brille que pour vous ? Tout ce que vous êtes, c'est un bigot, un tyran sous les yeux de Dieu et je préfère être moi que vous – un serpent humain aux yeux bridés et à la langue fourchue. L'ironie est que vous devrez vous racheter un jour ou l'autre et vos péchés sont nombreux. Alors, faites ce que vous voulez. Je ne vous dirai pas son nom.»

« Sasa », Beryl m'avait salué lors de notre première rencontre au réfectoire, il y a trois mois. C'est le premier souvenir que j'ai d'elle, et j'entends encore ce mot aujourd'hui. Sasa

Alors que Beryl continuait à pleurer sous les coups, je fermai les yeux et répétai le mot. Je me retrouvai en ce mardi après-midi ensoleillé où elle s'était approchée de moi.

Cet après-midi-là, j'essayais de tenir en équilibre une assiette de nyoyo, une pile d'assiettes, une cuillère et une cruche d'eau. Beryl était sortie de la cuisine en riant bruyamment avec l'une des cuisinières et avait failli me heurter. « Désolée », avait-elle lancé, et était passée devant moi à toute vitesse, comme si elle devait urgemment se rendre quelque part.

Je l'avais regardé se glisser entre les tables en direction de la porte. Elle avait glissé ses mains dans les poches de sa jupe et s'était arrêtée soudainement. Elle semblait avoir égaré quelque chose d'important, vu la façon dont elle fouillait frénétiquement ses poches.

Elle s'était retournée, avait fait quelques pas en arrière et avait ramassé un billet de cinq cents shillings par terre, à quelques pas de là où je me trouvais. Elle avait levé les yeux et avait remarqué que je la fixais, et c'est à ce moment-là qu'elle s'était approchée de moi.

« Sasa », avait-elle lancé en tendant les mains et en récupérant le plateau de nourriture de mes mains.

« Je m'appelle Beryl... Beryl Adhiambo. Je suis la responsable du réfectoire. Et toi ? »

« Sasa ». Le mot, la voix, le sourire.

Un mot si commun et pourtant, jamais personne ne l'avait prononcé comme elle l'avait fait. Peut-être que l'étincelle s'était allumée à ce moment précis. C'était comme si l'espace et le temps étaient devenus les points les plus fins imaginables, comme si le temps s'était effondré en un minuscule point et avait explosé à la vitesse de la lumière.

« Cynthia », avais-je balbutié doucement.

Un léger gloussement s'était échappé de ses lèvres. Il était plus délicat qu'un carillon mais tout aussi chaotique et mélodique. « Enchantée, Cynthia avec un seul nom », avait-elle répondu d'un ton taquin. « Si ça ne te dérange pas, j'aimerais t'aider. Où est ta table ? »

Peut-être que l'étincelle s'était allumée les jours suivants, lorsqu'elle passait à ma table à l'heure du déjeuner et me demandait comment j'allais.

Ou peut-être qu'elle s'était allumée ce vendredi soir où je l'avais trouvé en train de m'attendre devant mon box. Ce jour où je me rendis compte que j'étais attirée par ses yeux bruns acajou qui brillaient de mille feux.

Le jour où Mr Odhiambo, le professeur de garde, nous avait vu nous embrasser était un samedi. Nous venions juste d'entamer la séance d'étude de dix-neuf heures lorsque je trouvai une note sur ma table. Il y était écrit :

Ma charmante Cynthia à un seul nom, je suis passée devant ta table aujourd'hui au déjeuner et je ne t'y ai pas trouvé. Et bien que cela n'aurait pas dû être le cas, j'ai eu mal au cœur pendant tout l'après-midi. S'il te plaît, viens me voir ce soir après la séance d'étude. Tout le monde sera occupé avec la soirée détente et le professeur de garde sera déjà parti. J'ai entendu les professeurEs parler d'un match de football dans la salle des profs.
Je t'attendrai derrière la bibliothèque.
-Beryl

Beryl fut renvoyée de l'école ce lundi matin après avoir traité la directrice de serpent humain à langue fourchue. Deux jours plus tard, ses parents vinrent la chercher.

Pendant ces deux jours, il lui était interdit de parler à qui que ce soit. La directrice de l'école avait ordonné qu'elle soit isolée dans l'ancien bâtiment du sanatorium qui avait été libéré il y a quelques mois de celà en raison d'une infestation de rats. Personne n'était autorisé à la voir, à l'exception de la matrone de l'école qui lui apportait ses repas.

Le jour où elle devait quitter l'école, je m'étais excusée de classe et avais menti en disant que je ne me sentais pas bien. J'espérais la voir une dernière fois avant son départ. Mais le temps que Madame Akumu me libère, Beryl et ses parents étaient déjà partiEs. La seule chose qui restait d'elle était l'odeur de son parfum qui flottait encore dans l'air.

Plus tard ce jour-là, à la tombée de la nuit, Madame Akumu était venue me voir dans le dortoir. J'avais fait semblant d'être profondément endormie sous les couvertures lorsque je l'entendis m'appeler.

Elle s'était approchée de mon lit et avait soulevé les couvertures. « Je sais que tu ne dors pas », avait-elle chuchoté. « Suis moi », avait-elle ajouté, mais cette fois un peu plus fort.

Elle m'emmena dans la salle des profs. Celle-ci était vide. Les autres enseignantEs avaient dû partir tôt. « Assieds-toi », avait-elle dit en désignant une chaise en bois qui se trouvait près de son bureau. Elle me tendit une assiette d'ugali et de viande et s'installa en face de moi.

Nous étions assises dans un silence profond. J'étais incapable de la regarder, tappant du pied nerveusement. Je pris une bouchée du morceau de viande qu'elle m'avait servi mais celui-ci avait un goût de carton. Ma bouche était plus sèche qu'un bac à sable et j'avais du mal à avaler.

« Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ? »

Je gardai la tête baissée et regardai la viande flotter dans un lac de soupe dans mon assiette. Je passai mon doigt sur les bords de l'assiette en me demandant si je devais lui répondre ou non.

L'air dans la pièce était si friable qu'il pouvait se briser, et s'il ne se brisait pas, je soupçonnais que je le ferais. *« Sens toi en sécurité. », avait-elle continué en guise d'encouragement. « J'ai été dans la même situation que toi. Quand j'étais en quatrième année, je suis tombée amoureuse d'une jeune fille Kikuyu qui était en troisième année. Elle était ma Beryl. »*

Madame Akumu se déplaça sur son siège et prit une gorgée d'eau du verre qu'elle tenait dans la main droite. Elle s'éclaircit la gorge: « Dis-m'en plus sur ta Beryl. »

« Comment avez-vous su ? »

« D'abord, durant le rassemblement lorsque Beryl était en train d'être battue. J'ai remarqué que tu faisais de ton mieux pour ne pas t'effondrer pendant qu'elle pleurait. »

Une courte pause suivit puis elle continua. « Puis, en classe aujourd'hui, quand tu as prétendu avoir des crampes. Tu ne pouvais plus lutter contre les larmes quand je ne voulais pas te laisser quitter la classe parce que tu avais envie de la voir. Les larmes d'un cœur dans le chagrin. Les larmes qui coulent sous le voile de ce que le reste du monde peut voir; ce que les yeux ne peuvent voir mais que l'amour rend visible. »

Je levai les yeux vers elle. « Ils l'ont enfermée dans cet endroit terrible. Je ne peux même pas imaginer ce qu'elle a enduré. Elle a peur des rats. Elle a dû être morte de peur et je ne pouvais pas être là. »

« Je n'aurai jamais laissé une telle chose lui arriver », interjecta-t-elle. « Je me suis arrangée avec la matrone pour lui apporter ses repas moi-même. Je l'ai fait sortir en douce et l'ai amené chez moi. Beryl est restée avec moi jusqu'à ce matin, où je l'ai ramenée en cachette. »

« Je ne comprends pas. Pourquoi la matrone ferait-elle ça ? »

S'éclaircissant la gorge une deuxième fois, elle répondit : « Tu te souviens de la fille dont je

t'ai parlé, c'est la matrone. Nous étions dans le même internat au lycée. Quand notre relation a été découverte, nous avons toutes les deux été expulsées. Mes parents m'ont transféré dans une école locale, près de chez moi. Je me suis inscrite dans une école normale et quand j'y étais, je l'ai cherchée. Quand j'ai découvert qu'elle travaillait ici, j'ai su que je devais la revoir. J'ai donc demandé à être affectée ici il y a sept ans, et nous sommes ensemble depuis lors. »

Je les imaginais, elle et la matrone, au lycée. Je me suis demandée à quoi elles ressemblaient en uniforme. Alors que je souriais en pensant à elles, je saisis quelque chose dans la poche gauche de ma jupe. C'était une photo de Beryl et moi.

« Nous avons pris cette photo au Festival National de Musique le mois dernier », avançai-je en lui montrant la photo. « Elle m'avait dit qu'on s'occuperait de moi si quelque chose arrivait. Je suppose qu'elle parlait de vous. »

Madame Akumu regarda la photo et un sourire se dessina sur ses lèvres. « Vous êtes toutes les deux magnifiques », avait-t-elle complimenté en me rendant la photo.

« Il n'y a pas que moi. Il y a des gens que je veux que tu rencontres », poursuivit-elle en se levant. « Venez les filles. »

Un groupe d'une vingtaine de filles entra dans la salle, mené par la matrone. Quelques visages m'étaient familiers, mais la plupart étaient des filles à qui je n'avais jamais parlé. Chacune d'entre elles s'était présentée et elles s'étaient mises par deux.

« Je ne comprends pas », balbutiai-je. C'est alors que la déléguée expliqua. *Elle, Beryl et Madame Akumu avaient créé un petit cercle de lesbiennes qui se connaissaient et restaient en contact.* Elles s'écrivaient des lettres discrètes et se rencontraient souvent dans la salle des profs lorsque les autres enseignantEs n'étaient pas là.

« Beryl nous a appris à peindre nos petits doigts en noir et c'est ainsi que nous arrivons à nous reconnaître », avait-elle ajouté.

Sa petite amie prit le relais. « Nous prenons soin et veillons l'une sur l'autre. Moi, je livre les mots d'amour et les lettres, comme je l'ai fait avec les vôtres. Tu peux m'appeler la poste », avait-elle souri et tout le monde ria.

« Baissez le ton », prévint Madame Akumu. Elle sortit pour s'assurer que personne ne venait.

Les larmes de mon âme coulèrent de mes yeux et les filles se précipitèrent pour me prendre dans leurs bras. *« Nous sommes là. Tu es avec nous maintenant »*, avait ajouté Mercy, la déléguée.

Ma Famille Choisie

PAR PACIFIQUE SLAM

Illustration par Rosie Olang

Ma famille choisie n'est pas uniquement
Celleux avec qui j'ai des liens de sang,
Mais aussi des liens de cœur.
Je ne le comprenais pas avant,
Mais j'ai compris maintenant
Grâce à mon ami Alban.

Ma famille, c'est aussi mes amiEs,
Comme les pépins dans une pastèque.
Ils font aussi partie de ma vie.
Dans la tristesse et le malheur,
Ils me soutiennent avec dignité et honneur,
Me regardent avant tout avec le cœur,
Sans que leur âme se farde de mots manipulateurs.

Ma famille, c'est mon organisation,
Les membres de ma communauté,
Ces personnes avec qui je travaille chaque jour,
Pour impacter et poser des actions
Afin de rester gravéEs dans l'histoire,
L'histoire que demain nous conterons.

Vous me demandez ce qui fait une famille ?
Qui est ma famille ?
Alors je réponds en vous écrivant ce texte,
Dans une poésie modeste,
À vous qui pansez mes maux,
À ma famille choisie,
Pour la vie!

Ma Famille *de Cœur*

PAR GAYTURE
ILLUSTRATION PAR AISHA SHILLINGFORD

J'avais peut-être deux ans quand je l'ai entendu pleurer pour la première fois. Cette nuit-là, je m'étais rapprochée d'elle pour savoir ce qui n'allait pas. D'une voix tremblante, elle m'avait répondu « Va te coucher ». *Ce sont les premiers souvenirs que j'ai de ma famille: une mère en pleurs, battue par mon père.* Et je me souviens de cette scène comme si c'était hier.

Quelques mois après, je m'étais retrouvée à devoir voyager pour la Côte d'Ivoire avec mon oncle qui venait de se marier. N'ayant jamais quitté mon quartier, j'étais très contente à l'idée d'aller dans un autre pays. Je n'ai aucun souvenir des aurevoirs avec mes parents, mais j'aurais tant aimé en avoir.

Je ne m'en doutais pas, mais à Daloa, ma vie allait prendre une autre tournure. À presque trois ans, ma vie chez mes parents se résumait à jouer, manger et dormir. Mais dans cette nouvelle ville, dans ce nouveau pays, j'étais devenue une machine à tout faire pour la femme de mon oncle. Nous habitions dans une plantation, alors il fallait cueillir le cacao, le café, les bananes, le manioc, les papayes et le riz. Mon séjour à Daloa fut très traumatisant.

Mais un jour, un de mes oncles qui était en visite se rendit compte de ce que je vivais dans cette maison après quelques jours passés avec nous. Dès son retour, il en avait parlé à la famille. La grande sœur de ma

mère s'était révoltée et avait insisté pour que l'on me ramène à Ouaga. C'est ainsi que l'oncle revint me chercher pour me ramener chez moi. Ce fut l'un des plus beaux jours de mon enfance. Je me souviens comment j'admirais le paysage pendant le voyage en train, consciente de ma liberté recouvrée.

De retour à Ouaga, j'étais restée quelques temps chez mon père avant de rejoindre une tante chez qui j'allais désormais vivre. Mon esprit naïf d'enfant avait également cru que ce serait le paradis. Mais après une semaine chez elle, l'ambiance avait commencé à changer. Elle était devenue de plus en plus agressive. Et c'est dans cet environnement que j'ai passé mon adolescence qui ne fut pas aisée. J'enviais beaucoup les enfants qui recevaient de l´amour. Je voulais être unE de ses enfants qui, quand iels rentraient chez elleux, avaient de quoi manger.

J'avais commencé à jouer au foot avec les garçons du quartier. À l'époque, j'étais la seule fille qui jouait au foot qu'ils connaissaient. J'ai essuyé toutes les moqueries, toutes les insultes sexistes imaginables. Puis au lycée, un entraîneur de foot féminin me repéra et m'approcha pour me recruter dans son équipe. Je ne savais même pas qu'il y avait d'autres filles qui jouaient au foot alors j'étais très enthousiaste à l'idée de pouvoir pratiquer un sport que j'aime avec des filles comme moi. Je rejoignis l'équipe et quelques temps après, je transitionnai pour une autre équipe, puis une autre, et une autre. ***C'est durant cette période que ma vie bascula parce que j'allais connaître ce que c'était que de se sentir aimée.*** En effet, c'est dans cet environnement que je fis la connaissance de ma meilleure amie. Je me sentais très bien avec elle. Elle ne me mettait aucune pression, me comprenait. Nous faisions presque tout ensemble.

Mais la situation avec ma tante devenait invivable et je pris la décision de quitter la maison, même si je n'avais aucune idée où je vivrais. Je me rendis chez mon amie sans lui avouer que je n'avais pas où rester. J'étais la bienvenue dans sa famille. Là-bas, je recevais tellement d'attention. C'est à partir de là que ***je pris la décision de faire ma vie loin de toute personne avec qui j'avais des liens de sang.***

Les fois où je tombais malade et devais être hospitalisée sont des moments que je n'oublierai jamais. Celui que j'appelle affectueusement *mon amour* restait jour et nuit avec moi. Il faisait toutes les courses nécessaires pour mes soins à l'hôpital. Pendant ces moments, je fermais parfois les yeux en soupirant, me demandant ce que j'avais fait pour mériter une personne qui m'aimait tant, moi qui n'avais jamais connu l'amour d'un proche ou d'un membre de ma famille.

Mon amour, qui n'est autre que le petit frère de ma meilleure amie, est aujourd'hui le pilier de ma vie. Il me donne tant d'attention. Je ne saurais trouver les mots adéquats pour le décrire. Il est tout simplement ma famille, et ***s'il existait un autre mot plus fort que famille pour décrire ce que je ressens, je l'aurais utilisé.*** Au-delà de tout cela, il y a l'amour inconditionnel que leur mère

m'a toujours donné depuis le premier jour qu'elle m'a rencontré. Elle n'a jamais fait de distinction entre ses enfants et moi. Parfois, je me surprends à expliquer à ma mère qu'elles sont deux à m'avoir mises au monde.

Enfin, il y eut celui avec qui j'ai passé les plus beaux moments de mon enfance, celui qui me fit ressentir la fibre familiale. Avec lui, je ne m'ennuyais jamais. C'est quelqu'un de vraiment drôle et en lui, j'eus un grand frère d'une autre mère. Une fois, je me suis même aventurée à lui faire mon coming out. « Et puis quoi ? C'est ta vie! Je te souhaite le meilleur, tout simplement! » Telle avait été sa réponse.

Je vous épargne les hypothèses sur ce qu'aurait été la réaction de mon frère biologique.

J'ai rencontré des personnes queer extraordinaires à partir du moment où je me suis éloignée de ma famille biologique. J'ai rencontré des gens qui m'ont aimé tel que je suis, qui m'ont compris, qui m'ont soutenu dans mes choix de vie et qui continuent de le faire. Et c'est ainsi que j'ai commencé à comprendre ce qu'était l'amour véritable. Dans les moments de joie comme de peine, ils et elles étaient là pour moi. Nous avions presque les mêmes inquiétudes et les mêmes plans de vie.

J'ai commencé mes premiers pas dans l'activisme quand des personnes ont vu en moi une personne capable de relever des défis. Je n'aurais jamais pensé qu'il était impossible de faire chemin dans l'activisme sans de gros diplômes. Mais malgré mes craintes, ces personnes m'ont toujours rappelé que je pouvais y arriver malgré mon faible niveau de scolarisation. Ces personnes sont ma famille. Iels m'ont donné l'attention que je n'ai jamais reçue avec ma famille biologique. Et aujourd'hui, ma famille est composée de toutes ces personnes qui, de loin ou de près, m'ont aimé et soutenu.

***PAR* CHIKA ANYANWU**

EZI NA ULOM

À travers cette œuvre, j'essaie d'exprimer ma perception de ce qu'est une famille en utilisant les mots Igbo « *Ezi na Ulo* ». Pour moi, la famille est un espace plein de couleurs, où chaque personne trouve sa place, indépendamment de son identité de genre, de son orientation sexuelle ou même de son lieu de résidence. C'est un espace sûr où règnent l'acceptation et l'amour. C'est un espace dans lequel la plupart d'entre nous souhaitent se trouver, où nous pouvons touTEs être libres.

Description:

Titre de la peinture: **EZI NA ULOM (Ma famille)**
Médium: Acrylique sur toile
Taille : 23*30 pouces
Date: Septembre 2022
Lieu : Nigéria

essai

Représentations des Familles Queer dans le Carnaval de Trinité-et-Tobago

PAR AMANDA T. MCINTYRE

PHOTOGRAPHE, JASON AUDAIN (2020)

Au cours des dix dernières années, d'importantes campagnes de plaidoyer et d'activisme féministes queer ont eu lieu dans les Caraïbes, pétitionnant pour l'inclusion, la visibilité et des affirmations positives des cultures queer dans l'environnement socio-politique général des Caraïbes. En 2016, la loi de Belize interdisant la sodomie fut déclarée inconstitutionnelle. De même, la loi sur la sodomie de Trinité-et-Tobago fut abolie en 2018. Toujours en 2018, en Guyane, la loi interdisant le travestissement fut invalidée. Au cours des cinq dernières années, plusieurs défilés de Pride ont également eu lieu dans les Caraïbes. Ces campagnes ont facilité un changement culturel, passant de l'invisibilité à l'expression ouverte et fière des cultures queer dans les Caraïbes, y compris des codes esthétiques queer situés dans un mouvement artistique plus large qui remet en question l'effacement historique des personnes queer.

Dans ce contexte, les politiques féministes queer ont été au centre de mes actions publiques. Je suis partenaire de programmation de la Pride de Trinité-et-Tobago depuis cinq ans et je suis fondatrice du *She Right Collective*. J'ai également occupé des postes de leadership dans d'autres organisations féministes et queer. Ce travail de plaidoyer et d'activisme féministe queer influence mes concepts, mes créations et mes performances de la mascarade contemporaine Baby Doll. ***Dolly Mas est une initiative artistique***

futuriste queer caribéenne qui utilise la mascarade contemporaine de la Baby Doll caribéenne. Dolly Mas croise les thèmes de science-fiction, de voyage dans le temps et de métamorphose avec l'histoire, la culture et la sociopolitique des Caraïbes et de sa diaspora. Elle reflète l'histoire des Caraïbes, commente les conflits sociopolitiques actuels et imagine l'avenir des Caraïbes en se référant étroitement aux théories féministes et queer des Caraïbes dans son interrogation et sa présentation du genre et de la sexualité. Dolly Mas est une intervention culturelle qui explore les significations possibles de l'identité, de la citoyenneté, du foyer, du déplacement, de la personnification et de la dislocation.

Photographe, Jason Audain (2020)

La Baby Doll est la seule mascarade de Trinité-et-Tobago qui, dans sa conception traditionnelle, construit une famille. La mère, son ou ses enfants, et le père qui, bien qu'absent, est recherché et finalement nommé. Certaines représentations contemporaines de la mascarade Baby Doll caribéenne ont été définies par l'inclusion formelle de politiques féministes queer qui subvertissent les suggestions hétéronormatives de la construction traditionnelle de la mascarade. Avant l'avènement de Dolly Mas, il y eut deux représentations de la vie familiale queer au carnaval de Trinité-et-Tobago. En 2010, Stephanie Leitch présenta « Leslie the Lesbian Baby Doll » (Leslie, la Baby Doll Lesbienne). Cette œuvre présentait un personnage Baby Doll lesbien, maternant une enfant-poupée et recherchant une femme, par opposition aux représentations traditionnelles de la mascarade dans lesquelles la personne recherchée était un homme qui était ensuite identifié comme le père de l'enfant. « Leslie the Lesbian Baby Doll » était ouvertement « queer » dans son inclusion de personnages de même sexe et dans le titre qui jouait sur le mot lesbienne. De plus, elle suggérait la possibilité d'une famille composée de deux femmes comme parents de l'enfant. En 2019, j'ai présenté « You are Worthy » (Tu es Digne) en collaboration avec Jarula M.I. Wegner. ***Cette unité familiale queer Baby Doll suggérait des structures possibles de vie familiale queer incluant des personnes lesbiennes, transgenres, non-binaires et de genre non-conforme.***

En 2020, j'ai présenté la première itération du personnage de Dolly Ma au carnaval de Trinité-et-Tobago. Cette œuvre était dédiée aux enfants migrants de Trinité-et-Tobago et était interprétée en référence à la Charte Internationale des Droits Humains, aux Droits de l'Enfant et aux Droits des Travailleurs Migrants et leurs Familles. Alors que je travaillais individuellement sur Dolly Ma, j'étais également en pourparlers avec Hazel Brown pour une collaboration. Hazel était la coordinatrice du Réseau des ONG pour la Promotion des Femmes et l'une de mes mentors. Elle a été la première à utiliser la mascarade de la Baby Doll contemporaine dans la pratique féministe des Caraïbes. Les performances Baby Doll de Hazel plaidaient pour la mise en œuvre de politiques pour la protection des femmes et des enfants au sein des environnements domestiques. Depuis 2011, nous avons participé à plusieurs campagnes de sensibilisation, notamment la campagne de 2017 visant à mettre fin au mariage des enfants à Trinité-et-Tobago qui aboutit à la modification des lois sur le mariage afin de mettre fin au mariage légal des personnes de moins de 18 ans. En 2020, nous nous sommes rencontrées plusieurs fois à son bureau pour planifier notre collaboration. Durant cette saison de carnaval, nous avons partagé les mêmes poupées lors de deux compétitions. Le premier carnaval était le concours de Mas Traditionnel d'Adam Smith Square qui attire chaque année un large public. Nous nous sommes également produites ensemble lors du Carnival Monday au Queen Park Savannah, toujours devant un large public, où Hazel a ouvertement plaidé contre la politique de non-divulgation des relations intimes proposée au Parlement. Dans ce partage d'art et de plaidoyer, je l'appelais continuellement la Tata Hazel des enfants. C'était une extension de son influence sur mes performances artistiques et mes pratiques de plaidoyer. C'était également une extension de l'unité familiale de Dolly Ma pour inclure une relation familiale non romantique et non sexuelle.

Photographe, Shaun Rambaran (2020)

En 2021, j'ai présenté Dolly Ma Brigitta dans le cadre d'un récit dans lequel Brigette Delamar et sa partenaire Cynthia Betancourt sont des sorcières métamorphes voyageant dans le temps qui pratiquent le vaudou et co-parente un enfant. Dolly Ma Brigitta est une fiction spéculative réalisée par le biais de la photographie, du cinéma et du théâtre. L'œuvre est futuriste dans la mesure où elle place les protagonistes dans des contextes passés, présents et futurs, considérant même le présent comme un contexte futur puisque l'intrigue commence des siècles avant le début du récit. Il s'agit d'un futurisme caribéen dans la mesure où il englobe la sociopolitique d'une Trinité-et-Tobago contemporaine et ses contingences historiques avec des illustrations de futurs projetés vers lesquels les personnages voyagent grâce à l'utilisation de dispositifs magiques incluant le vaudou, le folklore et les mascarades. L'œuvre examine les thèmes de la dislocation et de la transition, notamment les changements de genre et la fluidité de la sexualité. Les discours de la diaspora mondiale sont utilisés pour établir le mouvement géopolitique des protagonistes à travers l'espace et le temps dans un récit non linéaire qui suit la logique du rêve. Ce travail comprend des vignettes, des montages et des juxtapositions surréalistes qui incluent des codes esthétiques queer caribéens. En

Photographe, Matthew Creese (2022).

La maison miniature qui orne le chapeau d'Amanda a été créée et offerte par l'artiste trinidadien Tremayne Frauenfelder.

2022, j'ai approfondi ces thèmes en interrogeant l'intériorité du corps et la domesticité dans les performances de *Rosa de Oxalá*. *Rosa de Oxalá* a été inspirée par un cadeau d'un autre mentor de Mas, le designer Alan Vaughan, qui m'a offert son exemplaire du roman *Tent of Miracles* de Jorge Amado, qui explore les pratiques Yoruba à Bahia. Ma Rosa de Oxalá était une présentation féminine d'Obatalá, chef Orisa Nla ChefFE de l'Étoffe Blanche, qui est la divinité yoruba associée au mythe de la création. Obatalá est également fluide, personnage à la fois masculin et féminin qui utilise les pronoms « il » et « elle » et marié à l'entité féminine Yemaya. Rosa de Oxalá spécule également sur la façon dont les femmes caribéennes du milieu du XIXe siècle et du début du XXe siècle se sont efforcées, par le biais de la mode, de poursuivre les observations yoruba, contribuant ainsi à la conservation de l'héritage africain dans les Caraïbes. Ces considérations sur l'intériorité et la domesticité ont élargi mon interrogation précédente sur la subjectivité esthétique. Ce travail s'est également développé autour de la relation entre les femmes et la propriété. Il s'agit d'une réflexion sur l'historicité des femmes en tant que propriété et sur la façon dont cela a ensuite affecté leurs

droits à la propriété. J'ai commencé à conceptualiser ce travail en 2020, lorsque je faisais partie de la faculté *La Practica,* une résidence d'artistes accueillie par le New Local Space, à Kingston. À cette époque, l'une des résidentes, Desanna Watson, avait présenté une discussion sur les femmes et la propriété qui avait inspiré ma propre interrogation sur le sujet.

Photographe, Robert Schittko (2021)

Je fais partie de la génération qui a assisté et participé à ce que j'appelle le grand tournant queer des Caraïbes. La première fois que j'ai entendu le mot lesbienne, c'était à la maison, dans le centre de Trinité, lorsque j'étais une petite fille dans les années 80. Ma famille discutait d'une parente qu'elle soupçonnait d'homosexualité. Le mot « lesbienne » avait été craché dans leur conversation avec une inflexion de répulsion qui semblait mutiler ses syllabes. Dans mon imagination d'enfant, je voyais un monstre, une créature répugnante, une menace. À l'adolescence et au début de l'âge adulte, j'ai traversé des périodes d'angoisse intense en raison de ma propre attirance homosexuelle. Il y avait une grande ambiguïté sociale parmi mes pairEs au sujet de la sexualité. Je ne pouvais pas dire à ma meilleure amie à quel point j'avais envie de l'embrasser. J'avais très peur d'être rejetée et humiliée. À cette époque, être attiréE par une personne de même sexe était étiqueté et largement accepté comme une déviance. À l'âge adulte, en dehors de mon travail formel de plaidoyer queer féministe, mes œuvres d'art témoignent de la normativité des cultures queers dans les Caraïbes. Les performances artistiques Dolly Mas approfondissent les discours féministes queer caribéens sur la vie familiale par des présentations publiques d'unités familiales queer pendant le carnaval de Trinité-et-Tobago. ***Ces performances interrogent et suggèrent des réponses possibles sur ce que la famille signifie, ce à quoi elle ressemble, comment elle se forme et ce qu'elle soutient.*** Les performances ont inclus des relations romantiques et sexuelles queer ainsi que des relations non-romantiques et non-sexuelles queer telles que celles entre parents et enfants, et entre parentEs éloignéEs. ***Dolly Mas utilise l'art comme outil dans le plaidoyer féministe queer caribéen et interroge le concept de la famille en tant qu'entité politique.***

Se Tourner *Les* UnEs Vers Les Autres

Une conversation avec Kedolwa Waziri du Kenya Trans Queer Fund

PROPOS RECUEILLIS PAR ROSIE OLANG
ILLUSTRATIONS PAR MOGOI

Les projets d'aide mutuelle sont une forme de participation politique dans laquelle les gens prennent la responsabilité de s'occuper les unEs des autres et de changer les conditions politiques, pas seulement par des actes symboliques ou en faisant pression sur les représentantEs du gouvernement, mais en construisant réellement de nouvelles relations sociales qui sont plus viables. L'aide mutuelle ne cherche pas seulement à répondre aux catastrophes naturelles, mais aussi aux désastres quotidiens du capitalisme et de la suprématie blanche qui menacent la vie (tels que définis par Dean Spade et Ciro Carrilo).

Dans cette conversation avec Kedolwa Waziri, membre de l'équipe de Trans Queer Fund Kenya, Q-zine a exploré les concepts de la famille et de la communauté: être là les unEs pour les autres dans les moments difficiles et au-delà – à travers le projet d'aide mutuelle du Trans Queer Fund Kenya qui organise un soutien monétaire et non monétaire pour les Kenyans trans et queer

Pourrais-tu nous parler des débuts de Trans Queer Fund Kenya et de ce qui a motivé la décision de créer ce fonds ?

Le Trans Queer Fund a été créé au début de l'année 2020. À l'époque, la pandémie de COVID-19 était à sa genèse, du moins ici au Kenya. Nous avons fondé l'organisation en réalisant que de nombreux moyens de subsistance trans et queer étaient menacés, les secteurs de l'hôtellerie et du divertissement – au sein desquels plusieurs personnes trans et queer évoluaient – étant durement touchés. Avec toute l'incertitude entourant la pandémie et ses impacts sociaux, beaucoup de gens ont été licenciés ou ont dû renoncer à des projets commerciaux. De nombreuses personnes trans et queer ont été touchées de manière disproportionnée par des licenciements massifs et d'autres formes de perte

de revenus parce que de nombreux employeurs ont saisi [la récession économique] comme une occasion d'exercer leur homophobie, leur queerphobie et leur transphobie de manière tangible. À l'époque, l'unE des organisateur-trice-s du fonds et membre de l'équipe fondatrice qui se trouvait à l'étranger contacta unE autre membre de l'équipe pour envoyer des fonds qu"iel avait afin de les distribuer à des personnes queer et trans au Kénya. Depuis lors, l'équipe travaille à collecter des fonds à des fins d'aide mutuelle et d'efforts de solidarité.

Quelle différence faites-vous entre l'aide mutuelle et la charité et comment cela influence-t-il votre approche à ce travail ?

Pour moi, ***l'aide mutuelle est enracinée dans les mouvements sociaux qui sont centrés sur les soins, la solidarité, la flexibilité et le travail d'abolition.*** Je pense que l'aide mutuelle bouleverse de nombreuses restrictions systémiques, cis-hétéro-capitalistes dans le but de construire des communautés mutuellement durables. En revanche, la charité s'articule autour du capitalisme et des systèmes qui rendent possible la pauvreté et les inégalités. La charité prive des groupes de leur dignité en les forçant à poursuivre des solutions dont l'agenda est externe. La charité a beaucoup d'attentes – il y a des conditions – alors que l'aide mutuelle est basée sur la collaboration. La charité ressemble beaucoup à la coercition. L'aide mutuelle est plus politique et même intentionnelle dans son aspiration à démystifier la carcéralité. La charité est un surplus du capitalisme qui entretient les catégorisations oppressives, tandis que l'aide mutuelle soutient les efforts de construction de la communauté. J'ai beaucoup à dire sur la charité, mais par-dessus tout, il s'agit d'une performance consistant à montrer que l'on se soucie des autres afin de rendre ses propres fautes oppressives plus gérables.

Quelle est la législation actuelle au Kenya en matière de droits des personnes transgenres et queer et comment cela affecte-t-il, le cas échéant, votre façon de travailler ?

La législation actuelle maintient encore les codes pénaux de l'ère coloniale qui criminalisent les relations entre personnes de même sexe. En ce qui concerne la législation relative aux droits des personnes trans, de nombreuses personnes ont affaire à la loi lorsqu'elles souhaitent changer légalement leur nom ou leur sexe sur des documents officiels. Bien que les kényanEs peuvent légalement changer de nom, les kényanEs trans en sont souvent empêchéEs en raison de l'amalgame entre transphobie et homophobie, et de la criminalisation du fait de ne pas appartenir à des catégories d'identités acceptables. Audrey Mbugua a beaucoup parlé et écrit sur cette question. L'existence de ces codes pénaux affecte

Illustration par Mogoi

directement et indirectement notre travail. Ces codes n'entament pas seulement les expériences des personnes queer au Kenya, mais ils influencent également la législation plus large concernant les rassemblements queer, les contenus queer, l'accès aux soins de santé pour les personnes queer, etc. ***Lorsque le Kenya Film Classification Board interdit les contenus queer, il s'aligne avec la répression de la vie des personnes queer par l'État. En réalité, il n'interdit pas seulement les contenus queer mais rend également visibles les lois qui normalisent la violence contre les corps queer, le plaidoyer queer, l'amour queer, l'existence queer.***

Par effet domino, les personnes queer s'organisent dans des silos d'anxiété et de peur. Nous nous organisons en sachant que les agences/autorités de l'État peuvent surveiller nos activités, en sachant que les rassemblements en présentiel présentent de nombreux risques, et nous gardons également ces risques à l'esprit lorsque nous mettons en place nos efforts de solidarité et de soutien pour les communautés queer au sein desquelles nous nous organisons. En tant que personnes queer, le luxe de faire l'expérience de la joie et du confort est encore plus réduit, et lorsque l'État invite le grand public à participer au discours queer par le biais d'interdictions, de débats

sur la moralité, ou lorsque le président déclare que les personnes queer ne sont pas un problème, la vie des personnes queer / l'organisation queer est mise à l'épreuve publiquement et ridiculisée quotidiennement par les KenyanEs de tous les jours, en ligne, en personne, dans les émissions radio, à la télévision, dans les églises, dans les mosquées, au sein des familles, etc. Presque tout se passe dans l'incertitude, sur des coquilles d'œufs, et ***même si les risques au Kénya sont importants, les risques liés au fait de ne pas co-créer des communautés queer d'entraide le sont encore plus.***

L'aide mutuelle est souvent une réponse aux défaillances institutionnelles qui empêchent les communautés marginalisées de vivre dans la dignité. En réponse, nous trouvons des exemples de personnes qui se tournent les unes vers les autres et canalisent leur colère et leur déception vers des actes d'entraide et d'action directe. Pourrais-tu nous faire part de quelques histoires notables/absurdes/difficiles/humoristiques tirées de ton travail?

Eish, il y en a tellement (rires). Je ne sais pas quoi choisir. Nous avons fait l'expérience de personnes qui faisaient semblant d'être queer pour bénficier de notre aide, de menaces de poursuites judiciaires contre le Fond; nous avons eu à recevoir les messages les plus fous de la part de parfaitEs inconnuEs. Nous avons reçus des conseils bizarres non sollicités de la part de personnes qui voulaient nous apprendre comment l'aide mutuelle pouvait devenir un business rentable, etc.

Mais jusqu'à présent, je pense que la chose la plus incroyable a été lorsque, au plus fort de la pandémie, nous avons contacté les organisations LGBTQ+ locales pour qu'elles nous aident à répondre aux besoins matériels des personnes trans et queer au Kenya car nous recevions tellement de demandes que nous n'avions pas la capacité d'y répondre. Nous avons supposé que, puisque les rassemblements en personne n'étaient plus possibles, les organisations qui disposent de sources de financement plus diversifiées seraient disposées à réorienter certaines parties de leurs budgets pour aider la communauté à survivre. Mais on nous a dit que ce n'était pas possible, et que cela ne pouvait être une option que si ces organisations avaient déjà des dispositions d'aide mutuelle dans leur budget, ce qui, comme vous pouvez l'imaginer, n'était pas le cas. De nombreuses organisations trans et queer enregistrées disposaient de fonds déjà affectés à des activités mais ne pouvaient pas utiliser ces fonds pour aider les personnes trans et queer touchées par la pandémie. ***Il était choquant de constater que des organisations pouvaient disposer de ressources abondantes dans leur budget, mais étaient incapables de faire preuve de flexibilité en temps de crise.*** Cela nous a montré à quel point la bureaucratie peut

être incroyablement contraignante et a réaffirmé notre engagement à nous organiser en dehors des structures de travail strictes, centrées sur les bailleurs et dépourvues d'imagination. Centrale à notre travail est notre ligne idéologique selon laquelle nous ne pouvons pas être principalement redevables au capitalisme ou aux bailleurs. Les intérêts des personnes trans et queer les plus marginalisées existent en opposition au capitalisme, qui comprend les riches philanthropes et leurs fondations, ainsi qu'une grande partie du secteur des ONG internationales qui impose des conditionnalités susceptibles de détourner nos loyautés des communautés avec lesquelles nous travaillons et de nous pousser à satisfaire les indicateurs de performance clés des bailleurs.

L'un des moments les plus marquants a été notre parution dans un rapport de Pollicy.org sur le futur des données afro-féministes.

Quelle est la structure organisationnelle interne du Trans Queer Fund, et comment entretenez-vous des relations les unEs avec les autres tout en faisant ce travail important et exigeant de liberté et d'entraide ?

Le Trans Queer Fund n'est pas hiérarchisé. TouTEs les organisateurs-trices et le travail que nous effectuons ont le même poids et la contribution de chacunE est tout aussi valable. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous faisons également de notre mieux pour éviter la bureaucratie dans nos méthodes de travail. Nous travaillons sur la base d'un système de confiance mutuelle au sein de l'organisation et avec les communautés que nous servons. Nous entretenons des relations les unEs avec les autres par le biais de check-ins individuels et collectifs, en nous réunissant souvent pour réarticuler notre mission, notre vision et notre objectif, et en nous engageant mutuellement dans l'éducation politique – lectures, discussions – sur l'aide mutuelle et le travail d'abolition chaque fois que cela est possible. En ce qui concerne la collaboration et le travail en commun, nous nous engageons à diviser les tâches aussi équitablement que possible afin de nous assurer que nous ne travaillons pas plus de sept heures par semaine sur le travail lié au Trans Queer Fund et d'éviter qu'une seule personne ne soit débordée ou épuisée.

Quelle est la place des réseaux sociaux et du crowdfunding (financement communautaire) dans votre travail, et quelles ont été les réactions à la mobilisation de soutien monétaire et non monétaire ?

Nous avons principalement recours au crowdfunding et à la construction d'une communauté par le biais des réseaux sociaux. Il en a été ainsi par défaut puisque toute cette organisation s'est déroulée dans le cadre de la pandémie [COVID-19]. Nous

mobilisons des fonds principalement en lançant des appels à l'action sur Twitter et Instagram. La plupart de nos contributeurs-trices sont kényanEs, mais nous recevons aussi beaucoup de soutien du Canada, des États-Unis et du Royaume-Uni. Je pense que les réseaux sociaux sont un excellent outil pour communiquer avec plusieurs personnes dans différentes parties du monde en même temps, ce qui nous aide à atteindre un public diversifié qui pourrait être désireux de soutenir ce travail. Nous avons également été en mesure de construire et d'avoir accès à la solidarité transnationale grâce aux réseaux sociaux. Depuis notre création, nous avons soutenu plus de 1000 personnes trans et queer au Kenya principalement, mais aussi au Nigeria lors des manifestations « EndSARS » et en Namibie lors des manifestations « Total Shutdown ».

Les réponses à la mobilisation de soutien pour les personnes trans et queers kényanEs ont été essentiellement excellentes, et comme il s'agit d'un processus d'apprentissage, je pense qu'il y a beaucoup à améliorer.

Quelles sont les personnes et les organisations de votre réseau au Kenya et sur le continent qui rendent possible le travail que vous faites ?

Définitivement nos communautés, sur les réseaux sociaux et autres, qui maintiennent ce travail en vie en partageant notre contenu, en apportant des contributions monétaires et non monétaires et qui font en sorte que nous restons redevables devant la communauté. Nous avons également des personnes et des organisations extraordinaires qui nous aident à répondre aux besoins matériels et sociaux des personnes trans et queer, et nous adressons parfois des demandes spécifiques à des personnes particulières.

Quels sont vos projets et vos rêves pour le Trans Queer Fund, et sur quoi les membres de la communauté LGBTQIA+ et leurs alliées devraient-iels travailler dans un avenir proche ?

Trans Queer Fund rêve d'un avenir où toutes les personnes seront libérées de l'impérialisme, du capitalisme, du patriarcat cis-hétéro et de l'ethnonationalisme, et un présent où les personnes trans et queer travailleront collectivement à la justice alimentaire et au logement, à des soins de santé accessibles et abordables/gratuits qui incluent des soins d'affirmation de genre et des soins de santé mentale, au repos et à une communauté de soutien et d'entraide. Nous prévoyons de nous informer et de travailler activement à la mise en place des systèmes d'entraide nécessaires à la concrétisation de ce présent et de cet avenir. Nous espérons que le Fonds inspirera d'autres personnes/groupes à mettre en place des structures d'entraide au sein de leurs communautés. Je dirais que les alliés devraient certainement s'efforcer de recalibrer les réalités

dans lesquelles nous vivons touTEs pour comprendre que la violence anti-queer, sanctionnée par l'État, est une attaque contre ce qui est perçu comme une différence. À mesure que les lois et les restrictions contre les vies queer se resserrent, il en va de même pour les lois et les restrictions contre tout le monde. Au Ghana, par exemple, avec le projet de loi sur le travestissement, toute personne qui porte une boucle d'oreille et ne se présente pas comme une femme socialement acceptable pourrait être emprisonnée. J'encourage les alliéEs à ne pas considérer ces violences uniquement comme des questions liées aux personnes queer et à construire une solidarité avec les personnes queer à partir d'un point de vue immersif plutôt qu'en tant que personnes extérieures/ classes privilégiées qui regardent à l'intérieur.

Pour les personnes qui souhaitent en apprendre plus sur l'aide mutuelle et s'impliquer davantage, un excellent point de départ est Introduction to Mutual Aid et cette vidéo, en particulier avec les travaux et les réflexions de Mariam Kaba. Millennials Are Killing Capitalism est également une excellente recommandation de podcast.

bout mutual aid and become more involved, a great place to start is Introduction to Mutual Aid and this video, especially with the works and reflections of Mariam Kaba. Millennials Are Killing Capitalism is also a great podcast recommendation.

NOUS ESPÉRONS QUE LE FONDS INSPIRERA D'AUTRES PERSONNES/ GROUPES À METTRE EN PLACE DES STRUCTURES D'ENTRAIDE AU SEIN DE LEURS COMMUNAUTÉS.

Happy Family

PAR JUDE MUOJEKEPE
ILLUSTRATION PAR CREATIVE POWERR

Pour la plupart des gens, la famille est une question de sang, et pour d'autres, c'est une question d'acceptation. ***Pour moi, la famille est une personne, et cette personne est ma grand-mère.*** Sa maison en bois, dans mon village de Bibi, me manque toujours. C'était chez moi jusqu'à ce que je parte pour mes études à l'Université du Nigeria. En dehors de ma grand-mère, il n'y avait rien d'agréable à Bibi, à part peut-être Vera. Une belle amie, un ange gardien au franc-parler.

AdolescentE, je me posais d'innombrables questions sur mon identité et sur les raisons pour lesquelles je n'étais pas le/la préféréE de tout le monde. L'école primaire avait été gérable. Mes camarades de classe d'alors ne me jugeaient pas. Mais le secondaire avait été un véritable cauchemar. J'avais tellement de questions, et ma pauvre grand-mère faisait de son mieux pour y répondre.

« J'aurais aimé être différent », avais-je dit avec irritation un après-midi après l'école.

« Pourquoi veux-tu être différent, Chetachi ? » demanda Nnee en ajustant son pagne. Elle se leva et se rendit dans notre petite cuisine aux murs noirs assombris par la fumée de bois de chauffage. Elle en ressortit avec une assiette de soupe akpu et d'egusi pour mon déjeuner. Je restai un moment sans pouvoir répondre à sa question. Comme si son énorme silhouette était une pensée éveillée, je finis par répondre de manière impromptue. « J'aimerais avoir au moins quelques amis garçons. Je me sens très souvent seul », avais-je murmuré en allant me laver les mains pour le repas.

« Vera est tout ce qu'il te faut. Tu n'as pas besoin d'amis stupides. Tu as seulement besoin d'une amie vraie et ouverte d'esprit. »

« Et comment sais-tu qu'elle est tout ce qu'il me faut et qu'elle est ouverte d'esprit Nnee ? »

Elle vint s'asseoir sur une chaise en bois à côté de moi, s'éventa le visage avec ses paumes nues et se racla la gorge, un comportement remarquable de sa part qui précédait généralement une conversation sérieuse.

« Tu sais, je me réjouissais toujours de vous voir pendant les fêtes de fin d'année. Mon fils ne vous amenait qu'une fois par an. Enfant, tu étais adorable et tu jouais dans la cour avec mes chaussures et mes écharpes. Un jour, durant des fêtes de Noël, je pus lire un regard sur le visage de ton père et je compris une chose qu'il n'y avait point besoin de révéler. »

Je sentis son gros bras autour de mon cou. Son gros bras était froid dans la cuisine chaude. Je déposai ma tête dessus.

Immédiatement après avoir terminé le repas, grand-mère m'emmena dans sa chambre et me demanda de me tenir devant le miroir. D'une voix ferme, elle me dit : *« Chetachi, regarde le miroir et dis-moi ce que tu vois ».*

Au bout d'une minute, elle demanda à nouveau : « Qu'est-ce que tu vois ? Rapproches-toi du miroir. Qui vois-tu dans ce miroir ? »

« Je me vois grand-mère ».

« Quel est le nom de la personne que tu vois ? »

« Chetachi », avais-je répondu, me demandant où elle voulait en venir.

« Eh bien, c'est la seule personne qui a le pouvoir de mettre fin à ce sentiment de solitude; la seule personne qui devra commencer à s'aimer elle-même. Chetachi est tout ce dont tu as besoin dans ce monde pour devenir ce que tu souhaites. Je ne veux plus jamais t'entendre dire que tu es seulE. Apprends à n'avoir besoin que de toi-même. C'est compris ? » J'acquiesçai sans vraiment comprendre ses paroles.

Un jour, alors que j'étais allongé dans mon lit à l'université, je me souvint de ces paroles comme si c'était hier. Ces moments me manquaient. Mais ce qui me manquait le plus, c'était ma chère grand-mère qui était décédée sept mois après que Vera et moi partîmes pour l'université.

Je me souviens comment j'avais voulu porter une jupe courte comme Vera pour notre fête de fin d'année, comment j'avais

toujours rêvé de me maquiller comme elle. Malheureusement, ma grand-mère n'avait que de l'*utajele.* Alors j'en avais soigneusement mis autour de mes yeux. J'avais regardé ma grand-mère en appliquer à plusieurs reprises. Ensuite, j'appliquai le gloss rouge que j'avais pris dans le sac à dos de Vera la veille. Je bichonnai gaiement mon visage devant le miroir de table de ma grand-mère, puis je courus pour me rendre à la fête de fin d'année.

Le soleil de l'après-midi était doux. Mes camarades de classe étaient dans leurs plus beaux vêtements et prenaient déjà des photos. Je cherchai le visage de Vera parmi les visages méchants que j'avais dû affronter au cours des six dernières années. Je remarquai que tout le monde me regardait bizarrement. L'une des filles qui ne pouvait plus se contenir s'exclama : « Sale gueule ! » On aurait dit que les autres n'attendaient que cela pour se déchaîner. *Homosexuel! Fille-garçon! Sale chose! Quel honte!* Les injures fusaient de toute part. Je fis de mon mieux pour rester impassible, cherchant Vera dans la foule. Plus je cherchais, plus j'étais déçu. Je gardais les bras croisés, espérant que Vera apparaisse au milieu des injures persistantes. Alors que je perdais tout espoir, je fus tenté de m'enfuir, mais Uche, la plus grande brute de la classe, me tira vers l'arrière et me gifla. Tout devint flou autour de moi. Mes oreilles se mirent à bourdonner j'atterris sur le sol.

Une autre gifle me tomba sur le cou, me forçant à pousser un cri douloureux. J'eus à peine le temps d'ouvrir la bouche que j'entendis la voix de Vera. Les voix se turent.

« Vous allez arrêter ça ? Qu'a-t-il fait ? » Sa voix résonna comme un coup de tonnerre. Elle m'aida à me relever. Je réussis à épousseter mon pantalon et je les regardai partir. Vera arrêta un okada et je rentrai chez moi en larmes.

Vera et moi nous parlions souvent bien qu'elle était dans une autre école. Lors de notre dernier appel, je lui racontai comment j'avais quitté la salle après que le pasteur ait affirmé que tous les homosexuels étaient destinés à l'enfer, un sermon qui avait pris une autre tournure dès que je mis pied dans l'église.

« Alors comme ça tu ne vas plus à l'église, hein ? », avait-t-elle demandé avec un rire qui me rappela le bon vieux temps.

« C'est mieux que de se voir rappeler constamment à quel point Dieu me méprise. »

« Je suis sûre que je t'aurais rejoint lorsque tu as quitté la salle si j'avais été là. Je dois y aller maintenant, *Cheta* ».

Désormais étudiantE en troisième année, j'avais déposé ma candidature à Brighter F.M., une station de radio voisine du campus, dans le cadre de ma formation en communication de masse. L'entretien s'était bien passé. Ma présentatrice préférée, Cindy, était heureuse de m'annoncer que j'avais été acceptéE dans son équipe.

J'avais sauté dans toute la pièce et avais même fait quelques pas de danse. Je n'avais pas été aussi heureux-se depuis mon arrivée sur le campus. JubilantE, je rentraWi chez moi pour me préparer pour le lendemain.

Le lendemain matin, je pris une douche chaude, me séchai le corps rapidement et mis ma plus belle tenue bleu ciel de *sénateur*. Vera m'avait conseillé d'être moi-même, mais pour garder ce travail, je devais me présenter de manière conventionnelle.

J'arrivai au bureau avec cinq minutes d'avance, avec la même exaltation que la veille.

« Bonjour Madame, où dois-je m'inscrire ? » avais-je demandé à la réceptionniste, rayonnantE.

« Désolée, votre candidature a été rejetée. » Depuis son siège, elle avait détourné son visage maquillé de l'écran de son ordinateur.

« Pardon ? »

« Oui, femmelette! Tu n'es plus le bienvenu ici », dit-elle en clignant ses cils en queue de cheval et ses ongles multicolores qui deviennent palpables lorsqu'elle caresse sa perruque bon marché en queue de cheval.

Excusez-moi ?

« Oui Sissy, vous n'êtes plus le.la bienvenu.e ». Elle fit battre ses cils en queue de cheval et ses ongles multicolores ostentatoires firent une apparition lorsqu'elle caressa sa perruque bon marché.

« Comment m'avez-vous appelé ? » avais-je demandé, hors de moi.

« Si j'étais toi, je partirais avant que la sécurité ne m'escorte, *homo!* ». Elle s'était levée pour partir mais je l'avais immédiatement repoussée sur sa chaise.

« Mais ça ne va pas non? » avait-elle répondu

« Je vois que vous ne connaissez pas les bonnes manières, mais ne vous en faites pas, avec moi, les cours se feront gratuitement! Est-ce qu'il y a une personne décente dans ce bureau à qui je peux parler ? » J'avais élevé la voix et avais tapé sur la table. Mon cœur s'emballait. Alors que je frappais de plus belle sur la table, Cindy apparut.

« Chetachi, je peux vous voir dans mon bureau ?» Son visage agréable était invitant, mais toute l'affection que j'avais eu pour elle s'était dissipée.

« Non, je n'ai pas envie d'aller dans votre bureau. Dites-moi pourquoi ma candidature a été rejetée alors que vous m'aviez déjà informé que j'avais été retenuE. Répondez-moi ici! »

Cindy détourna le regard et acquiesça en disant « désolée ». « Ce n'était pas ma décision. » Je me dirigeai vers la porte d'entrée et la claquai en sortant. Elle me suivit. Je fis signe à un tricycle qui me ramena chez moi.

Le reste de la journée me sembla long. Le temps était devenu lent. ***Pour la première fois depuis longtemps, je me sentis complètement seulE au monde.*** Je me retournai dans mon lit avec mon costume de sénateur que je n'avais pas eu la force d'enlever après avoir retiré mes chaussures. Vera avait déjà appelé dix fois, mais je n'avais aucune envie de décrocher ou de faire quoi que ce soit. Soudain, je me mis à transpirer. J'avais réussi à boire de l'eau, mais je n'avais pas l'appétit. Je me redressai et regardai le soleil du soir depuis ma fenêtre lorsque j'entendis un léger coup à la porte.

Lorsque je vis Cindy, ma mâchoire se serra. Je me retournai et elle me suivit.

« Je suis désolée pour ce qui s'est passé aujourd'hui. Tu ne méritais pas cela. »

« Pourquoi êtes-vous là ? J'ai besoin que vous me laissiez tranquille », avais-je interrompu.

Il y a certaines personnes dans mon bureau qui ne t'aiment pas. Mais moi, je t'aime bien.

« Je m'en fiche. »

« Je me soucie de toi, Chetachi. Quand tu es partiE ce matin, j'ai cherché ton CV, et j'ai trouvé ton adresse pour venir ici. J'ai également contacté Brain. C'est mon ami, un étudiant en dernière année de gestion qui est aussi le fondateur de Happy Family, une association sur le campus ». Elle lui fit signe et un grand jeune homme noir entra. Il me sourit et me dit bonjour. J'hochai la tête. Il avait l'air calme et élégant dans un pantalon en jean noir et une chemise turquoise à manches courtes qui mettait en valeur ses biceps.

« Je m'appelle Brain Uche. Cindy m'a raconté ce qui t'est arrivé et je compatis car je suis passé par là. Mais je veux que tu saches que nous sommes là pour toi. »

« Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez rien de ce que j'ai eu à traverser et nous n'avons rien en commun. » Je me levai et marchai vers la fenêtre.

Je sentis deux mains sur mes épaules. Cindy me tapota le dos et Brain avait sa main sur mon épaule.

« Rejoins la famille. »

« Quelle famille ? » Je me retournai et lui fis face. Nous avions la même taille.

« Ce sont des gens comme toi et moi. Des gens bienveillants qui ne te jugeront pas. CertainEs d'entre elleux ont connu pire. Tu peux venir demain. » Il glissa une feuille de papier dans ma main.

« Nous allons te laisser tranquille maintenant » , dit Cindy.

« Mon numéro est là. Appelle-moi si tu décides de venir. Nous n'avons pas de lieu fixe pour nos réunions. Ils varient pour des raisons de sécurité. Si tu appelles, je t'indiquerai l'adresse exacte. Tu peux m'appeler à tout moment, même si tu ne veux pas venir à la réunion ». Il sourit. Cette fois, ses dents le rendaient encore plus beau qu'avant. Je les regardai passer la porte.

Une semaine plus tard, je fis la rencontre des membres de Happy Family. J'aurais aimé les avoir rencontré plus tôt. Je me sens différentE. Lors des réunions hebdomadaires, où chaque personne compte et peut être elle-même, l'on discute du bien-être des membres. *Pour la première fois de ma vie, je me sens à ma place.*

Plus tard, Cindy me recommanda à une entreprise de médias avec laquelle je travaille actuellement. Brain est devenu un bon ami et ce week-end, Vera vient me rendre visite. Je vais également recevoir Cindy et Brain pour dîner et j'aurai tellement aimé que ma grand-mère puisse être là aussi.

Illustration par Rosie Olang

MUTATIONS

PAR AFFOUA NOELLY AKA

Autrefois paradisiaque
Lieu de parfaite harmonie
Où jamais l'on ne perdait le sourire
Lieu d'union et de force
Source d'apaisement et de réconfort
Elle était le socle de notre avenir et de notre devenir
Mine d'encouragement et de conseils
La famille d'autrefois était unité et vérité

Hélas ! Les temps changent,
L'humain autant,
Et la famille ne fut point infaillible
En perpétuelle mutation,
Aujourd'hui lieu de plusieurs illusions,
Centre de divisions

À chaque conversation ses tensions
La famille aujourd'hui est point de départ des plus grandes trahisons

La famille de notre ère alourdit l'atmosphère
Une ville où les membres ne veulent plus respirer le même air
Consanguins, utérins, germains, pères et mères
Se lancent des paroles amères
Les enfants n'ont plus de repères
Les membres s'évadent
Pour s'allier d'affinité à des inconnus
Inconnus devenus paires au détriment des pères

La lignée d'aujourd'hui est un cercle infernal
Où personne ne veut exprimer son mal
Adopter et acquiescer les idées des géniteurs
Ne pas rouspéter même si ceux-ci sont en erreur
Par peur d'être accusé de désobéissance
Un enfant n'a jamais raison sur ses parents
Béni oui-oui
À vouloir démentir les dires de la fratrie
L'on devient *Thiéni Gbanani* l'enfant terrible

La famille de cette époque nous divise,
Lieu d'humiliation et de manque de considération
L'on ne veut plus faire de confessions
Un environnement qui nous pousse vers d'autres horizons
Se faire des amis et faire d'eux notre consolation

La famille de cette ère nous tire vers le bas
Et nous pousse dans des batailles sans armes
Elle est l'endroit où l'on verse le plus de larmes
Espace de perte de confiance et de méfiance
Elle fait de nous des êtres meurtris
Cachés sous des carapaces
Et qui, peu à peu, s'effacent

Une véritable tragédie,
La famille d'aujourd'hui veut créer l'enfant parfait
Des valeurs qu'elle nous inculque,
Elle attend obéissance et exécution
Bonnes ou mauvaises, elles doivent être appliquées
Et à Dieu l'on se remet

Fonder une famille, tel est notre devoir
D'un homme et d'une femme, elle devra être conçue
L'erreur est humaine et le pardon divin,
Mais aimer un être du même sexe,
En voilà une bien vilaine transgression
Point de différence entre LGBTQIA+ et créature du diable
Un être possédé à délivrer du mal
Ripapapapa!

De notre âme, le diable s'est emparé
Aimer son prochain, un verset aux oubliettes
Ils omettront que faire famille, c'est aimer son semblable

PREUVE QU'AIMER NE SAURAIT ÊTRE UN CRIME

Avec ses qualités et ses défauts,
Ses forces et ses faiblesses
Ils oublieront les préceptes enseignés par leurs pasteurs
L'amour familial disparaîtra au profit de la haine
Et fera place aux séances de délivrance

De la vie de ces possédés, il ne sera alors que perpétuelle souffrance
Sans honneur ni bonheur
Désavoués par ceux qui auraient dû nous protéger
Humiliés, bafoués,
Livrés à la vie,
Jetés dans l'arène,
Seuls face à leur haine

Ils oublieront que le pardon est divin
Et que l'amour ne peut être malsain

Auprès de la communauté LGBTQIA+, nous trouverons réconfort
Famille choisie, famille unie
Famille arc-en-ciel, unie comme les doigts de la main
Preuve qu'aimer ne saurait être un crime
Ni délire, ni caprice
L'amour de ma famille choisie est inconditionnel

Loin des tentations et des trahisons
Ma famille choisie accueille
Elle écoute et conseille

Défenderesse des droits de ses membres,
Avocate au barreau de la vie
Juge des tutelles,
Protectrice des siens

Sans honoraires ni remerciements,
Son plus grand bonheur est de voir les siens
Dans les plus hautes sphères de la société
Braver les obstacles, ne plus se laisser intimider
Briller par le travail et voler de ses propres ailes
Ma famille choisie, mon monde parallèle.

Ohana, Ma Famille

PAR KEVYNN HONFO

ILLUSTRATION PAR AISHA SHILLINGFORD

Quand j'étais petit, on m'a appris que la famille, ce sont d'abord les liens du sang. Un père, une mère, un ou plusieurs enfants. Pour aller plus loin, on ajoutera les oncles, tantes, cousins, cousines, neveux, nièces, et grands-parents; touTEs celleux avec qui l'on partage des liens de sang. Faire partie d'une famille est un cadeau extraordinaire pour un enfant car cela lui permet de recevoir de l'amour, d'être protégé, d'avoir des perspectives d'avenir et de se sentir en sécurité. En outre, la famille inculque les valeurs essentielles qui permettent aux enfants de mieux vivre en société, d'interagir avec les autres et d'être plus heureux.

En grandissant, j'ai compris qu'en réalité, il n'y a pas de définition type de la famille. Il ne s'agit pas que des liens de sang, mais d'un mélange d'expériences, de ressemblances, de connaissances, de patience, de tolérance et de beaucoup d'amour. Chaque époque, chaque société connaît des formes de familles différentes. Et ***même si le schéma de la famille nucléaire semble aujourd'hui être le plus répandu, d'autres schémas ont existé et continuent de se dessiner.***

Dans la tradition africaine, la famille est sacrée. Elle est valorisée car représentant l'unité de base de la société, ainsi que le principal lieu d'éducation et de solidarité. C'est le cadre d'évolution et de développement des qualités des

parents, le lieu par excellence de la transmission des patrimoines (financier, culturel, social) et donc de la reproduction des groupes sociaux et culturels. C'est pourquoi, lors des mariages, ce sont plusieurs familles, plusieurs mœurs, plusieurs éducations, plusieurs traditions et coutumes, qui s'unissent pour le bonheur de deux personnes.

Le rôle de la famille dans la société actuelle a évolué. Elle n'est plus ce socle infaillible mais parfois, un simple passage, sans établissement de réelles valeurs familiales. L'environnement est parfois plus important et joue un rôle prédominant chez l'enfant. La famille ne constitue alors plus la base de l'être humain, mais celle qui va le former. Elle devient moins indispensable, car ce qui entoure l'enfant prend plus de place que la famille.

De nos jours, les associations et mouvements queers sont également considérés comme des familles. Ils assurent la protection, la prise en charge et l'accompagnement des jeunes LGBTIQ+. Ils accueillent les membres de la communauté renvoyés et reniés par leurs parents, leur assurent parfois un toit, à manger et un suivi. Ils sont également un grand soutien pour les personnes vivant avec le VIH. Dans ces associations, tu apprendras la confiance en soi, l'empathie, le respect de soi et des autres, la notion de consentement, l'honnêteté et l'humilité.

Tu rencontreras des frères et sœurs qui vivent des situations similaires à toi, des potes de galère qui seront toujours là pour toi et avec qui tu partageras le goût des choses simples de la vie. Ici, iels t'accueilleront à bras ouvert, et te donneront avec le cœur sans rien attendre en retour. Iels n'auront que l'amitié à t'offrir et t'aimeront pour la personne que tu es, sans jugement et sans moqueries. Vous partagerez la joie, les perruques, les robes et les talons. Vous vous taquinerez. ***Et puis les soirs où tu auras le blues, sache qu'il y aura toujours quelqu'unE pour t'écouter, une épaule pour pleurer.***

La famille, c'est ce qui te reste quand tu es au plus bas de l'échelle, quand tu as tout perdu. Elle est là, même quand tu la déçois, quand tu fais un faux pas ou un mauvais choix. C'est ce groupe de personnes avec qui tu partages tes moments difficiles. Elle est le lieu d'un amour inconditionnel. Ce sont les personnes sur qui tu peux compter; celles qui prennent position pour toi, qui te protègent, te défendent, et s'impliquent dans ta vie à travers leur présence et leur soutien. Parfois même, la famille, c'est le voisin d'à côté qui t'offre un morceau de pain; la voisine du palier qui te défend lors d'une agression, ou le petit garçon de la rue qui aime te faire des câlins.

« Bonjour marraine, merci pour le cadeau », « Je suis trop heureuse pour toi ma sœur », « Tonton, c'est toi qui m'emmènes au foot mercredi ? », « Rentre vite s'il te plait, tu me manques », « Eh ma copine, j'ai une bonne idée à te proposer », « Je serai toujours là pour toi », « Maman, on peut

manger devant la télé ce soir ? », « Je t'aime Papa », « Copina! J'ai un chic dossier d'affairage pour toi ». Voici autant d'expressions de l'amour familial.

Alors, Ohana, retiens que la famille existe dans tous les schémas possibles et imaginables, même si sa forme change parfois d'une société à une autre. Il s'agit d'une richesse incroyable; l'oxygène même de l'être humain. Il n'y a que la famille qui donne les outils nécessaires pour pouvoir affronter les moments extraordinaires, les moments les plus difficiles, les hauts et les bas.

Parce que la famille est une et indivisible,
Parce que rien ne peut remplacer la famille,
Parce qu'on ne peut pas tout dire sur la famille,
Parce que ce monde ne serait rien sans la famille.
J'envoie de l'amour à toutes les familles du monde.

La Famille

et Ce Qu'elle Représente Pour Moi

PAR EHIKIOYA ATAMAN
ILLUSTRATION PAR
AISHA SHILLINGFORD

Rédiger cet article m'a procuré un sentiment mitigé. D'une part, j'ai le privilège de partager mon point de vue, ma vérité, ma réalité. D'autre part, j'écris sur les difficultés que j'ai eu à rencontrer. Néanmoins, je suis heureux d'aborder le thème de la famille, une institution qui m'a toujours intéressé.

La famille dans laquelle je suis né et ai grandi a été une expérience unique qui m'a façonné en tant que personne queer. Je crois qu'on ne sait généralement pas que l'on est queer jusqu'au jour où quelque chose se produit : un événement, un sentiment, une scène ou même une injure, peu importe. Quelque chose. Alors, on commence à réaliser qui l'on est, et progressivement, on s'épanouit. On devient alors une personne pleinement consciente et heureuse qui apporte ses couleurs au monde, qui apporte sa fierté. Tout devient plus beau. Mais à ce moment-là, on est généralement incapable de partager cette beauté avec « les autres », de la déployer tel un arc-en-ciel dans le ciel pour l'admiration de touTEs. Principalement parce que l'on a peur.

Mr. Esiri était mon professeur d'anglais en classe de CE2. Il était grand, au teint foncé, avec des yeux gentils et une attitude patiente qui lui valait l'affection de ses élèves. J'étais amoureux de Mr. Esiri. Même

en tant qu'enfant, *je savais que je ressentais pour lui ce qu'aucune autre personne ne pourrait comprendre.* Aussi, lorsque Mr. Esiri fut transféré hors de mon école, j'étais inconsolable. Ce jour-là, j'étais rentré de l'école en larmes. J'avais pleuré et pleuré. L'idée que je retournerais à l'école le lendemain et que je ne verrais pas Mr. Esiri brisait mon cœur de huit ans en d'innombrables petits morceaux.

Mes frères et sœurs voulaient savoir pourquoi je pleurais. Mais je ne pouvais pas leur dire. J'avais peur. Je savais qu'iels ne comprendraient pas. Je savais qu'iels me harcèleraient avec des railleries cruelles et transformeraient le sentiment spécial que je ressentais pour Mr. Esiri en quelque chose de laid et d'abominable. Alors, je ne leur avais pas répondu et avais continué à pleurer.

Peu après, mon père m'approchait pour demander pourquoi je pleurais. J'étais encore plus pétrifié à l'idée qu'il puisse savoir. Il ne pouvait pas savoir. On fait croire à tous les enfants que tout secret qu'iels cachent à leurs parents est mauvais. Et mon secret n'était même pas un secret normal. Je ne pouvais pas lui dire. Alors, je continuai à pleurer.

Et mon père, frustré par mes sanglots, choisit de me punir au lieu de me consoler. Il sortit une canne et me fouetta.

« Puisque tu veux pleurer, je vais te donner des raisons de pleurer! » avait-il aboyé en me fouettant.

C'était si injuste. En plus de mon cœur brisé, je devais également souffrir de mon corps meurtri.

Mais telle était mon expérience de la famille en tant qu'enfant homosexuel. Je souffrais du fait de ma vie privée, mais je devais cacher mes blessures loin des yeux indiscrets de ma famille par peur de ce qu'iels me feraient subir pour cela. Et pourtant, je souffrais tout de même.

Si je ne pouvais pas être moi-même à la maison, à quoi servait donc la famille ? Beaucoup d'entre nous connaissent l'amour et l'attention mutuels que peut procurer la famille/ Mais l'on se rend vite compte que cet amour a ses limites. L'on n' au sein d'un groupe de personnes qui a des attentes à notre égard ; un groupe de personnes qui a créé un être, mais qui ne sait rien de son essence, de ses aspirations. On nous attribue un prénom et un nom de famille et nous vivons selon une liste de comportements autorisés ou attendus en tant que représentantEs de nos familles. Souvent, nos noms de famille sont des cordes attachées à notre cou et nous avons la lourde tâche de n'apporter qu'honneur à nos noms de famille. Nous

devenons des ombres de nous-mêmes, cherchant constamment le réconfort ailleurs : chez les autres, dans les livres, dans les films, dans les bois, dans les forêts, peut-être même dans les grottes. Je ne pense pas que tel était l'objectif de l'institution qu'est la famille.

La famille était censée être un havre de paix, elle l'est encore et le sera toujours. Cependant, d'après mon expérience, la grande majorité des personnes queer ne font pas l'expérience de la famille comme un havre de paix. Alors que tout autre système a le potentiel d'échouer, la famille devrait être le point de chute le plus sûr pour une personne queer, même si cette acceptation ne devait venir que d'un seul membre de la famille. Bon nombre de nos familles ont failli à la tâche, la mienne y compris. Ce qui m'attriste le plus, c'est que j'ai toujours accepté leurs défauts individuels, quels qu'ils soient. Je les ai toujours aimés peu importe leurs défauts. Je n'ai jamais eu à remettre à qui que ce soit une liste d'attentes ou à nommer explicitement des limites à ce que je peux tolérer. Pourtant, je souffre du poids de ces attentes. *Cela fait très mal de devoir négocier l'amour de la part des personnes mêmes qui devraient nous protéger de ce monde impitoyable.*

Pour être tout à fait honnête avec vous, ces dernières décennies m'ont appris ce que la famille n'est pas et ce qu'elle devrait être, que ce soit une famille queer ou non. Malgré mes difficultés et ma déception à l'égard de la famille dans laquelle je suis né, j'ai une autre famille, ma famille queer. Nous sommes heureux-ses telLEs que nous sommes. Ce groupe de personnes m'a appris ce qu'est une famille idéale. Notre famille repose sur différents principes d'amour, de communication, de respect mutuel et de confiance. Nous sommes littéralement notre propre système de soutien, car nous sommes tout ce que nous avons. Nous veillons les unEs sur les autres et nous nous affirmons mutuellement. J'ai hâte d'avoir des enfants biologiques et c'est le modèle que j'ai l'intention de suivre pour les élever.

Voici ma résolution pour le futur modèle de famille que je défendrai : pas de cordes autour du cou; pas de liste interminable de choses à faire et à ne pas faire; pas d'attentes d'honneur à apporter à un nom de famille; mais de l'amour, rien que de l'amour, pur et inconditionnel.

SPOILER ALERT:

Vous Pouvez Choisir Votre

FAMILLE

PAR KÓLÁ
ILLUSTRATION PAR AISHA SHILLINGFORD

J'ai toujours été une personne sociable. Aussi loin que je me souvienne, les membres de ma famille biologique m'ont toujours dit que j'avais trop d'amiEs, que je me souciais trop de mes amiEs. « La seule chose que Kólá connaît, c'est amiEs, amiEs, amiEs ». J'étais loin de me douter que ces amiEs qui posaient problème à ma famille biologique, ainsi que ma capacité à trouver, à choisir et à prendre soin de personnes en dehors de la « famille » – des personnes qui me choisiraient en retour – allaient me sauver la vie à maintes reprises. J'ai été élevé par un groupe de personnes, une famille biologique, qui redoutait l'idée d'amitié. Alors, ce que je suis, une personne qui chérit ses amiEs, a toujours été un problème pour ma famille biologique. Vous découvrirez, au fil des lignes, que cela a été et sera toujours vrai, et ce, sur plus d'un front.

Il est vrai qu'avec la dynamique de ma famille biologique, je n'ai pas eu besoin de beaucoup d'encouragement pour redéfinir ce que signifie la famille pour moi ; pour trouver et faire famille avec des gens qui n'ont aucun problème avec la personne que je suis et qui m'aiment pour tout ce qui fait qui je suis. *Je me suis souvent senti en inadéquation dans la plupart des concepts sociétaux, mais aucun aussi douloureusement que celui de la famille.* Enfant, je n'étais pas calme. J'étais espiègle et brutal, et je me battais, même si c'était souvent pour défendre les autres. Pour les membres de ma

ENFANT, JE N'ÉTAIS JAMAIS PRESSÉ DE RENTRER À LA MAISON. MON DOMICILE NE ME PROCURAIT PAS DE SENTIMENT DE « CHEZ MOI »

famille, cela n'avait aucun sens que je sois ainsi et que je réussisse quand même à l'école. J'aimais le sport et toutes les activités que la petite fille que ma famille biologique voulait que je sois ne devait pas aimer. Tout le monde mettait cela sur le compte du fait que j'étais un « garçon manqué ». Iels ne pouvaient pas envisager la possibilité que je sois simplement un garçon. Les choses que j'aimais, les sports que je pratiquais et ma façon d'agir, de m'habiller et de me comporter étaient si différents des autres, et iels ne manquaient pas de me le rappeler.

Je suis sûre qu'iels diraient que c'était leur façon de montrer leur affection, mais toutes les réprimandes pour avoir simplement été moi-même et pour avoir fait les choses qui me venaient naturellement ont marqué le début de la fin de notre relation. C'était le début d'un fossé qui n'allait cesser de se creuser au fil du temps. Iels m'ont appris très tôt que qui j'étais, ma manière d'être, le fait d'être un garçon comme moi, n'était pas bien. De manière générale, je dirais que ces réprimandes n'ont pas porté leur fruit. Enfin, regardez-moi voyons!

Par contre, iels ont réussi à faire de moi une version plus calme et plus silencieuse que je n'ai pas reconnue ni aimée pendant très longtemps. En grandissant, le déni de ma famille biologique ne s'est pas amélioré, et la réalité de qui je suis – un homme nigérian abrosexuel, queer et d'expérience trans – n'a cessé de s'amplifier. Je n'ai pas perdu de vue les implications d'une telle affirmation.

Je me suis toujours senti à l'écart de ma famille biologique. Je n'ai jamais été proche d'elle comme j'enviais les gens qui étaient proches de leur

famille biologique, et cela se voyait dans la façon dont je leur parlais et passais du temps avec elleux. *Enfant, je n'étais jamais pressé de rentrer à la maison. Mon domicile ne me procurait pas de sentiment de « chez moi ».* J'aimais l'école plus que la plupart des enfants et même si certaines personnes pensaient que cela avait quelque chose à voir avec mes résultats scolaires, c'était plutôt les gens qui s'y trouvaient – mes amiEs – qui en étaient la raison. Et cela est devenu évident avec le temps. Les membres de ma famille biologique n'étaient pas des gens avec qui je pouvais échanger, être moi-même ou me sentir à l'aise, alors j'ai toujours recherché cela chez mes amiEs. Je n'ai jamais vraiment pu compter sur ma famille biologique pour quoi que ce soit d'authentique et de vrai. Je ne trouvais aucune partie de moi-même et aucun soutien pour quelqu'un comme moi dans l'image parfaite de ce qu'iels pensaient être. Je savais qu'iels ne pouvaient aimer que la version de moi qu'iels voulaient et créaient dans leur esprit ; que si jamais j'étais moi-même avec elleux, je ne recevrais plus l'amour, l'attention et le soutien qu'iels prétendaient avoir pour moi. Je savais que je me mettrais en danger, que je ferais l'objet d'un chantage affectif, d'obligations et d'exigences auxquelles je ne pourrais répondre. Avec ma famille biologique, je n'étais jamais assez. Je n'étais jamais assez sérieux, ni assez délicat, ni assez doux. Et iels en avaient conclu que cela était dû à l'exubérance de l'enfance. Jusqu'au jour où j'ai été *outé.*

Je ne peux pas attribuer le fossé qui s'est creusé entre nous au fait que j'avais été outé. Mais il faut dire que cela n'a fait que l'amplifier, le rendre indéniable et déclencher une série d'événements qui ont bouleversé ma vie et ma personne et auxquels je n'aurais jamais pu être préparé. Plus que jamais, non seulement je ne me sentais plus chez moi à la maison, mais *j'ai appris qu'il n'était pas toujours possible de « rentrer à la maison ». Les portes ne m'étaient pas toujours ouvertes. Je n'étais pas toujours le bienvenu à la maison.* Certaines versions ratées et imparfaites de moi n'étaient pas les bienvenues. Après mon outing, de nombreux événements traumatisants se sont produits, mais ma famille biologique ne pouvait pas, et ne peut toujours pas, accepter l'homme que je suis, ni la largesse de mon cœur, ni mon amour, ni les personnes à qui cet amour s'adresse. Les choses changèrent et je ne pouvais plus supporter d'être en présence des membres de ma famille biologique sans que cela ne provoque de l'anxiété, de la panique et un sentiment général d'effroi, car il me fallait toujours me diminuer, effacer ma personne pour les mettre à l'aise. Je n'en étais plus capable, plus comme avant.

Il m'a fallu un certain temps pour réaliser que je pouvais créer ma propre famille. Je me demande

souvent si ce n'est pas quelque chose que ma famille biologique savait et ne voulait pas que je découvre. Iels ne voulaient pas que je sache que j'avais le choix parce qu'iels savaient que je ne les choisirais pas. J'ai toujours eu des systèmes de soutien composés de personnes extérieures à ma famille biologique. Je me suis toujours senti mieux accepté et soutenu par des personnes avec lesquelles je pouvais être authentiquement moi-même, des personnes que j'avais activement fait entrer dans ma vie. Ce contrôle, ce choix, c'est quelque chose que tout le monde devrait avoir. Il a fallu que je sois outé pour que je m'y intéresse comme je le fais aujourd'hui. J'ai instinctivement saisi toutes les occasions qui se présentaient à moi pour prendre mes distances avec ma famille biologique et, grâce à cette distance, je suis devenu de plus en plus moi-même, plus proche de qui je suis vraiment, entouré de personnes qui me voient tel que je suis et qui me donnent ce que les personnes biologiquement obligées de s'occuper de moi n'ont pas pu me donner. Éventuellement, il devint clair que je n'avais pas ma place parmi elleux et que cette famille n'était pas un environnement dans lequel je voulais être. Iels avaient raison. *Dès que j'ai eu le choix, je me suis choisi. Et le pouvoir que j'ai de créer, de faire ma propre famille.*

En repensant aux réprimandes de ma famille biologique dans mon premier paragraphe, je remplaçais parfois le mot « amiEs » par « personnes » et me demandais pourquoi cela leur posait un tel problème. Pourquoi cela les dérangeait tant que je m'intéresse à des gens autres qu'elleux. J'ai réalisé au cours de l'été dernier qu'iels ne voulaient pas que j'aie des options en dehors d'elleux. Des gens vers qui je pouvais me tourner pour obtenir du soutien, un logement, de l'aide, des soins, de l'aide et de l'amour, ou leur définition de l'amour. D'après mon expérience, il est évident que la définition de la famille donnée par la société repose sur un sentiment de dépendance constant qui se traduit par un endettement déguisé en gratitude. Gratitude envers des personnes qui ont eu tout le pouvoir de créer la dynamique à laquelle elles attendent que vous participiez, sans poser de questions. Un endettement pour des choses que vous n'avez pas demandées mais dont vous avez néanmoins besoin parce que vous êtes néE et en êtes immédiatement dépendantE.

C'est pour cette raison que la société s'efforce d'ancrer cette différence entre les amiEs et la famille, afin d'enraciner le sentiment d'obligation et de culpabilité qui fait que de nombreuses personnes déjà vulnérables, qui n'ont pas eu le choix des exigences qui leur sont imposées, participent à des situations qui ne leur profitent pas. La « famille » donne l'impression qu'il n'y a pas de choix possible et que vous devez faire pour elleux ce qu'iels ont fait pour vous, même si cela peut être préjudiciable aux deux parties, parce qu'iels vous considèrent comme une récompense pour le dur labeur qu'iels n'ont probablement pas voulu faire. *Je fais très attention à ne pas faire référence à ma famille biologique en parlant simplement de « famille » car c'est*

un langage que notre société oppressive utilise pour normaliser une structure et aliéner l'autres. Elle présente l'une comme la norme et l'autre comme anormale, alors que les deux sont normales et naturelles, simplement parce qu'elles existent. C'est de la même manière que j'évite intentionnellement de parler d'un homme cis comme d'un « simple homme ». Toutes deux sont des familles. Tous deux sont des hommes. Légitimes et entiers.

J'ai maintenant un groupe de personnes que j'appelle mes amiEs, mes frères et sœurs. Iels sont devenuEs, par choix, ce que la biologie n'a jamais pu me procurer. Iels me choisissent chaque jour et me permettent d'être moi-même, tout en m'aidant à réaliser mon potentiel. Je ne peux pas dire que je serais devenu la personne que je suis aujourd'hui sans l'amour, l'attention, le soutien, l'éducation, l'engagement et le dévouement dont iels ont fait preuve envers moi.

En 2022, Cuba a redéfini la famille dans sa constitution comme tout groupe de personnes qui prennent soin les unes des autres. Telle est ma définition de la famille. Un groupe de personnes qui se réunissent, malgré les difficultés de la vie, les traumatismes passés et les expériences, pour guérir et prendre soin les unes des autres. C'est le choix d'aimer inconditionnellement ou de partir si le besoin s'en fait sentir. Ce n'est pas un piège ; ce n'est pas un espace dépourvu de raison ; ce n'est pas une prison ; ce n'est pas une source de culpabilité ni un espace ou l'on est forcé d'endurer le mal. La famille a à cœur votre intérêt et celui de la collectivité. Elle nous appelle à nous soutenir les unEs les autres dans la vie et au fur et à mesure que nous évoluons, quels que soient les dommages et les faiblesses. Elle nous encourage et nous aide à sortir de normes dépassées et toxiques pour entrer dans un espace de sécurité constante et inébranlable. La famille choisie est un pouvoir. Ma famille choisie représente un choix là où ma famille biologique ne voulait pas que j'aie un choix. *La famille choisie m'a sauvée et continue de me sauver, de nous sauver.* Je leur suis et serai toujours reconnaissant pour le choix, et le(s) choix que nous continuons à faire ensemble. La famille choisie est TOUT. Tout ce que ma famille biologique n'a jamais été.

LA FAMILLE CHOISIE M'A SAUVÉE ET CONTINUE DE ME SAUVER, DE NOUS SAUVER.

Dévoiler l'Expérience Humaine à Travers la Photographie de Portrait

UNE CONVERSATION AVEC
KADESA

PROPOS RECUEILLIS PAR CLAIRE BA
PHOTOS DE KADESA

Où puiser le courage et la force de poursuivre ses rêves lorsque les gens ne les comprennent pas? Pour Q-zine, la Photographe kenyane Kadesa s'est ouverte sur sa famille, son amour pour la photographie de portrait et la manière dont ce style de photographie – qu'elle a initialement exploré pour développer ses compétences relationnelles – a fini par contribuer à son appréciation de l'expérience intérieure humaine.

Qu'aimerais tu partager avec nos lectrices-teurs à ton sujet ?

Je m'appelle Sarah Kadesa, mais mes amiEs et ma famille m'appellent Kadi. Je suis une fille tranquille et pétillante qui adore les chats (rires) et la plupart des gens qui me connaissent savent que je suis une maman chat. J'en ai deux.

Comment as-tu débuté dans la photographie ?

J'ai toujours été très artistique. Quand j'étais plus jeune, je dessinais et faisais beaucoup de calligraphie. Plus tard, j'ai décidé, ou plutôt j'ai été influencée par mon père, de m'orienter vers les sciences. J'ai donc étudié la chimie à l'université de Nairobi. C'est au cours de ma dernière année d'université que j'ai commencé à m'intéresser à la photographie. Quatre ans auparavant, si vous m'aviez dit que je deviendrais photographe, je vous aurais ri au nez. Cela n'a jamais été dans mes plans. Mais un jour, une amie qui tenait un blog de mode a eu besoin de moi pour être sa

photographe. Elle m'a donné son appareil photo et m'a dit : « Vois si tu peux t'en servir. Essaie-le. » Et c'est ainsi que tout a commencé. Ce qui n'était au départ qu'une curiosité est devenu une obsession.

Et pourquoi la photographie de portrait ?

Au début, je photographiais surtout des objets banals. J'aimais particulièrement photographier des paysages. Je me suis aventurée dans le domaine des portraits spécifiquement parce que je voulais développer mes capacités relationnelles (sourires). Je suis une personne très réservée et je voulais me mettre au défi de développer des compétences relationnelles en photographiant des gens. Et j'ai appris que les portraits permettent de voir différentes facettes des gens. Par exemple, lors d'une séance individuelle, on en apprend beaucoup sur la personne parce qu'à un moment donné, elle baisse sa garde et devient plus vulnérable. C'est quelque chose qu'il faut non seulement respecter, mais aussi apprécier. Ce processus m'a également aidé à baisser mes propres gardes, car j'ai réalisé qu'une séance de photos est beaucoup comme une séance de partage. Il ne s'agit pas seulement de prendre des photos d'une personne, mais d'avoir une conversation franche avec elle. Et si vous voulez qu'elle soit vulnérable en votre présence, vous devez également l'être. En ce qui concerne les compétences relationnelles en question, je ne dirais pas que je suis là où j'aimerais être, mais j'ai fait des progrès depuis (rires).

Qu'as-tu appris sur toi-même grâce à la photographie ?

En général, avant de prendre une photo, j'ai une vision en tête, et je ne m'arrête pas tant que je n'ai pas réalisé cette vision. Grâce à la photographie, j'ai appris que je suis une personne très exigeante envers moi-même et envers les équipes avec lesquelles je travaille. Souvent, je veux atteindre la perfection, ce qui, je l'apprends à mes dépends, n'est pas très productif (rires). J'ai appris qu'il est important de se ménager, même s'il m'est encore difficile de me défaire de ce désir de perfection. Je sélectionne minutieusement mon travail et ce que je montre au monde. Parfois, je prends plusieurs photos et beaucoup d'entre elles ne voient jamais la lumière du jour parce que je ne les considère pas assez bonnes.

Tu soulèves un point intéressant concernant la manière dont tu choisis ton travail final. Lorsque je suis tombée sur ton profil pour la première fois, j'ai remarqué que la plupart de tes travaux étaient en noir et blanc. J'ai ensuite réalisé que tu avais un compte séparé pour tes œuvres en couleur. Y a-t-il une raison à cela ?

Lorsqu'il s'agit de présenter mon travail, je préfère le montrer en noir et blanc parce que c'est un style que j'apprécie beaucoup. Je me suis rendue compte que lorsqu'il s'agit de portraits en couleur, l'on se concentre beaucoup plus sur les vêtements et les aspects extérieurs du modèle. Mais en noir et blanc, on ne voit pas forcément les vêtements, on voit les émotions. On a alors un aperçu du monde intérieur de la personne, et c'est sur ces histoires-là que je veux me concentrer. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas la couleur. Il est important pour moi de montrer aux gens que je peux aussi les voir en couleur. Et bien sûr, il est également possible de percevoir les émotions à travers la photo en couleur. Mais dans mon travail en noir et blanc, je dois faire un effort supplémentaire pour voir plus profondément la personne que je photographie, et c'est un processus que j'apprécie beaucoup.

Maintenant que nous savons que tu es très exigeante dans ton travail, je suppose qu'il y a beaucoup de préparation. Peux-tu nous parler de ton processus de création ?

Je commence généralement par déterminer le thème de la séance. Je passe pas mal de temps sur Pinterest pour trouver de l'inspiration. L'équipe avec laquelle je travaille est composée d'amiEs, donc notre processus créatif est relativement décontracté. Vu de l'extérieur, cela ressemble beaucoup à un groupe d'amiEs qui passe du bon temps mais nous veillons toujours à produire un travail de qualité. C'est très détendu. Nous mettons de la musique et c'est l'une des façons de créer un environnement confortable pour les modèles que nous photographions. Je m'assure de jouer le genre de musique que les modèles aiment et j'y mélange des choses que j'aime ; tout cela pour m'assurer que nous sommes touTEs à l'aise. Une fois que les modèles sont à l'aise, il leur est

plus facile de s'ouvrir, et c'est ce qui fait le succès d'une séance photo.

Lorsque je fais un montage, je suis le plus souvent chez moi, alors j'écoute aussi de la musique. J'écoute un large éventail de musiques, en fonction de mon humeur. La musique fait partie intégrante de ma vie et de ce que je suis en tant qu'artiste, c'est donc une source d'inspiration importante pour moi.

En parlant de musique, y a-t-il une chanson qui te tient particulièrement à cœur dans ton processus de création ?

Parmi les artistes qui influencent ma pensée créative, je peux citer Lana Del Rey. Elle a grandement influencé mon parcours créatif. *Blue Jeans*, en particulier, est une chanson qui a eu une influence sur mon orientation vers la photographie. Je trouve ses vidéoclips très attrayants et inspirants, et les regarder m'a fait réaliser : « *Voilà ce que je veux faire!* »

Comme tu le sais, le thème de ce numéro est *La famille.* Qu'est-ce que cela évoque pour toi et comment cela se reflète-t-il dans ton travail ?

La famille a été une grande source d'inspiration pour moi, en particulier ma mère. Ma mère a été mon plus grand soutien. Lorsque j'ai terminé l'université et que j'ai décidé de me lancer dans la photographie plutôt que de chercher un emploi dans un laboratoire, elle a été très compréhensive. Je pense qu'elle savait. J'étais une artiste depuis mon plus jeune âge et cela m'a toujours rendu heureuse. Mon père, en revanche, n'a pas eu la même réaction. Il ne comprenait pas vraiment ce qui se passait dans ma tête. Mais pour moi, cela n'avait pas d'importance car ma mère me soutenait. Elle m'a même acheté mon premier appareil photo et c'est quelque chose que je ne pourrai jamais oublier. Mes frères m'ont aussi beaucoup soutenu.

Mes amiEs sont aussi des personnes qui sont devenues ma famille. Iels m'ont vraiment poussé là où je suis aujourd'hui. J'apprécie énormément lorsque les gens prennent le temps de poser pour moi parce qu'iels auraient pu aller faire autre chose. Si vous regardez mes pages de réseaux sociaux et mon portfolio, la plupart des personnes qui y figurent sont des gens que je considère comme ma famille. J'aime prendre des photos eleux, et chaque fois que l'occasion se présente, je la saisis.

Et bien sûr, ***aucune famille n'est parfaite, nous avons nos problèmes. Mais au bout du compte, nous savons que nous serons toujours là les unEs pour les autres, que nous nous soutiendrons quoi qu'il arrive...*** ce qui est essentiellement ce que la famille devrait être, n'est-ce pas ? Se soutenir et s'entraider, quoi qu'il arrive. Pour moi, la famille est tout. Je ne serais pas où je suis et je n'aurais pas accompli ce que j'ai accompli jusqu'à présent sans touTEs celleux que je considère comme ma famille.

Si tu avais la possibilité de choisir ta famille et ne pouvais choisir que quatre personnes de cette vie pour les emmener dans ta prochaine vie, qui choisirais-tu et pourquoi ?

Je choisirai définitivement ma mère ! Elle a toujours été mon roc, le ciment de notre famille et la personne sur laquelle nous avons toujours pu compter. Elle a toujours été d'un grand soutien, et j'ai énormément d'admiration pour elle.

Les deux autres personnes que je choisirai sont mes frères, Peter et Timothy. Timothy est le frère qui m'a connu toute ma vie et il m'a toujours soutenu dans tous les choix que j'ai faits. Peter a quitté le pays quand j'étais très jeune, je n'ai donc pas vraiment eu l'occasion de le connaître. Mais ce que je sais de lui, c'est qu'il est très gentil et qu'il me soutient beaucoup. C'est quelqu'un que je peux appeler à tout moment et qui m'aidera sans hésiter. C'est donc quelqu'un que j'aimerais avoir à mes côtés. Et oui, je l'emmène dans cette prochaine vie pour pouvoir le connaître un peu mieux (rires).

Enfin, je choisirais mon meilleur ami Amos. Il est l'une des rares personnes, en dehors de ma famille biologique, à m'avoir accepté telle que je suis et à avoir toujours été là pour moi. Il a également été mon premier modèle lorsque j'ai commencé la photographie. Il est la seule personne, en dehors de ma famille biologique, qui m'a accompagné dans ce voyage photographique depuis le début.

Bien sûr, il y a beaucoup d'autres personnes que j'aimerais transporter dans ma prochaine vie (rires), mais comme je ne peux en choisir que quatre, voici celles que je choisirais.

Un dernier mot pour nos lectrices-teurs ?

En tant qu'êtres humains, nous avons de multiples facettes. Nous sommes parfois joyeux-ses, parfois triste, des fois en colère, d'autres fois épuiséE, etc. Ne voudriez-vous pas capturer toutes ces facettes pour mieux vous connaître ? Si oui, je suis votre photographe !

Vous pouvez explorer le travail de Kadesa sur Instagram @kadesasarah pour ses travaux en noir et blanc, et @kadesa.rgb pour ses travaux en couleur.

Illustration par Creative Powerr

Les ÉluEs

PAR LEE MODUPEH

Nous sommes les éluEs,

Celleux qui reviennent à la vie quand tout est dit et fait

Et même lorsque les pièces sont recollées, nous ne connaissons parfois jamais la paix.

À touTEs les fées, les pédés, les princesses,

Je vous choisis.

À touTEs les gouines, les garçons manqués, les hommes-femmes et les femmes-hommes,

Je vous choisis.

À toutes les tapettes, les LB, les reines et les rois,

Je vous choisis.

À touTEs celleux qui sont une honte pour leur famille,

Je vous choisis.

Je vous choisis pour avoir osé exister

Je vous choisis pour avoir osé résister

Je vous choisis pour avoir osé vivre et aimer authentiquement

Je vous choisis pour vous être simplement autoriséEs à être

VOUS êtes la famille que je choisis parce que nous sommes à la fois BéniEs et Bénédiction.

Il y a de la joie dans nos contradictions

Il y a de l'espoir dans notre souffrance

Il y a de l'exaltation dans nos lamentations

Car nous sommes les ÉluEs.

Amour Bâillonné

PAR ROLI

Illustration par Creative Power

Être homosexuelLE en Afrique? Quelle audace ! Pire, « lutter » pour fonder une famille à partir d'un couple homosexuel? Bon sang! Même le courage des rares cascadeurs qui ont survécu à l'ascension de l'Annapurna semblait insuffisant. Assumer sa sexualité relevait déjà d'un acte héroïque, s'il fallait en plus rajouter la parentalité, quelle bravoure ! Une bravoure souillée de honte car l'amour ne devrait pas être un éternel combat.

Malgré toutes ces années, ma mémoire, quoique défaillante d'ordinaire, me rappelle, avec une clarté intrigante, l'une des nombreuses scènes dont seules ma mère et moi avons le secret. Après lui avoir signifié que je n'étais pas obligée d'épouser un homme pour avoir le petit enfant dont elle rêvait tant, sa réponse fut la suivante : « Donc toi, une jolie femme comme ça, tu vas juste faire un enfant avec un homme et le quitter » suivi d'un cri de stupeur. Ce jour-là, j'ai rigolé en lui rétorquant que je n'avais aucune obligation d'être en couple avec un homme pour pouvoir contracter une grossesse (tout comme les femmes hétéros d'ailleurs), surtout ***qu'il était question d'élever mon futur enfant avec une femme.***

Après toutes nos discussions sur ma sexualité, ma mère est encore vivante et bien portante, même si elle essaye encore de m'intimider avec des crises de désespoir exacerbées par un air exagérément dramatique. Toutefois après mon coming-out saugrenu qui fut suivi d'une crise de larmes de la part de ma mère – larmes qui ne m'ont nullement fait fléchir d'ailleurs – ma mère, une femme africaine robuste et très conservatrice semblait

être parée contre toutes les éventualités liées à « ma folie ». Cette folie qui me faisait assumer d'aimer les femmes et bien pire : caresser le désir de fonder avec celle sur qui mon choix se porterait, une famille.

Fonder une famille. Qu'en était le sens? La famille est souvent définie comme un ensemble formé par un père, une mère (ou l'unE d'eux) et des enfants; définition que je trouve d'ailleurs beaucoup trop simpliste. En outre, sur la liste des 55 pays du continent Africain, seul l'Afrique du Sud autorise le mariage homosexuel depuis 2006. Seize années plus tard, seulement une dizaine de pays « s'abstiennent » de pénaliser l'homosexualité en Afrique. Devant la preuve ainsi faite que créer une famille homoparentale en Afrique relève de la folie, on pouvait mesurer mon goût du risque. Cependant, les risques, ou plutôt les plus grandes épreuves de cette aventure, sont pour la plupart intrinsèques. Le plus difficile dans l'homosexualité était de s'accepter soi-même, d'être en paix avec sa sexualité malgré tout. Avec l'homophobie qui règne en maître dans ce monde, il existe de nombreux autres démons à combattre, d'étapes à franchir, avant de pouvoir matérialiser ce rêve.

Cette démarche commençait par trouver une femme qui aimait les femmes, qui l'assumait et qui était prête à fonder une famille. La définition de Google sur la famille est tellement rigide. Un homme et une femme, ou plutôt deux adultes qui offrent de l'amour et un foyer à un enfant ne forment-iels pas une famille ? Deux femmes ou deux hommes qui s'aiment, puis donnent la vie à un enfant n'ont-iels pas aussi la légitimité de former une famille? Iels sont aussi dignes de former une famille que n'importe qui d'autre. Alors, pourquoi ces familles, différentes dans leur composition mais similaires dans leur essence, recevaient-elles des pierres à tout va ? ***L'élément le plus important, l'essence de la famille, est censé être l'amour et non le genre des adultes qui la composent.*** Cela semblait tellement évident. Les liens de sang ne suffisent pas pour garantir l'amour. Nombreuses sont les familles qui le prouvent chaque jour.

Après avoir trébuché maintes fois à la première étape, la seconde étape consistait à choisir comment concrétiser notre désir de concevoir. Dans la panoplie d'infinies possibilités qui existent, les plus récurrentes sont : surveiller sa période de fécondité puis coucher avec un homme de son choix durant une ou plusieurs soirées arrosées et disparaître sans préavis une fois enceinte ; ou alors l'insémination artisanale ; et enfin, dans les meilleurs cas de figure, l'insémination artificielle.

L'adoption légale aurait pu être envisageable mais ce n'est pas vraiment une option pour les couples comme nous. Alors que les hétérosexuelLEs n'avaient qu'à claquer les doigts pour entendre les pleurs d'un bébé à elleux, ***notre couple, pourtant doté de deux utérus et d'un amour profond, devait se munir d'un courage herculéen avant de pouvoir réaliser ce rêve.*** Ce désir de fonder une famille (qui parfois n'était même pas présent chez les hétérosexuelLEs), aussi intense fusse-t-il n'était malheureusement pas suffisant pour voir mon ventre s'arrondir. Il fallait un courage inébranlable pour pouvoir aller au bout de cette aventure.

Une fois cette étape déterminante franchie, venait l'étape du choix du donneur, un homme qui correspondrait à des critères soigneusement élaborés, mais surtout, qui aurait des spermatozoïdes sains. Certaines femmes faisaient le choix de se priver du moindre contact physique avec un homme. D'autres, par manque de moyens financiers ou même d'informations conséquentes, devaient faire cet ultime sacrifice. Chaque choix était fait en fonction des capacités de la future maman.

Puis arrivait le jour décisif avec son lot d'épreuves: pisser sur une petite baguette en plastique, l'impatience fiévreuse, l'inquiétude palpable qui précédait l'apparition des deux traits qui confirmerait la concrétisation d'une grossesse. L'apparition d'un trait unique créait un sentiment de désespoir qui envahissait chacune des particules de votre corps, faisant ensuite place à l'amertume et à la tristesse. Le souvenir du jour du sacrifice ultime vous revenait alors avec un haut-le-cœur. Ces moments gênants, et parfois même horribles, que vous aviez souhaité ne plus jamais revivre défilaient alors dans votre esprit avec douleur. Et parfois, la dépression remportait la bataille et vous vous laissiez sombrer pendant des jours, des mois ou même des années avant que l'espoir ne ravive à nouveau le désir d'enfanter.

À l'apparition de deux traits en revanche, la joie submergeait votre âme et manquait de vous couper le souffle. Un bonheur indescriptible. Comme si vous aviez attendu cette nouvelle toute votre vie. Un miracle pour lequel vous aviez prié et jeûné des semaines entières. Après cet émoi, informer la femme de sa vie! À l'annonce de cette nouvelle qui changerait à jamais notre quotidien, elle réagit avec des larmes de bonheur qui scellèrent la magie de l'instant.

Au fur à mesure que les jours passaient, l'euphorie faisait place à une série d'angoisses qui perdureraient bien au-delà des neuf mois de grossesse, durant toute votre vie de parents. Un chapelet de questions auxquelles l'on n'avait pas toujours de** réponses. Le bébé sera-t-il en bonne santé ? Notre régime alimentaire, notre rythme de vie ne ralentissaient-ils pas son développement ? À combien de semaines devrait-il bouger ? Une tonne de questions empreintes d'inquiétude que le début de la longue série de consultations gynécologiques nous permettait d'atténuer lorsque notre mental se prêtait au jeu. Mais certains jours, les crises de larmes étaient inévitables et aucun mot ne semblait pourvoir nous rassurer, tandis que d'autres, le sang-froid était au rendez-vous.

****

Les jours s'égrenaient avec lenteur et le rôle de ma partenaire de vie se dessinait crescendo. Elle était présente à chaque visite gynécologique et prenait le soin de noter mieux que moi toutes les recommandations du médecin. Après les consultations, elle courait directement à la pharmacie et me forçait parfois à prendre mes médicaments malgré les regards venimeux que je lui lançais en boudant. Et il y avait ces fois où elle me calmait lorsqu'au milieu de la nuit, j'avais une folle envie de soupe à la viande d'éléphant; ou encore lorsqu'elle sortait à une heure du matin pour me trouver mon fameux placali. Au fil des mois, il m'était impossible de prendre soin de mon corps comme avant ou même de m'épiler les

parties intimes sans son aide. Elle avait toujours des astuces et des jeux qui étaient censés faciliter l'accouchement. Comme une termitière en chantier, notre lien se consolidait chaque jour car durant cette attente qui semblait durer une éternité, personne ne m'avait vu pleurer autant qu'elle. ***Je l'aimais avec force et elle me montrait chaque jour qu'elle aussi nous aimait intensément, notre bébé et moi.***

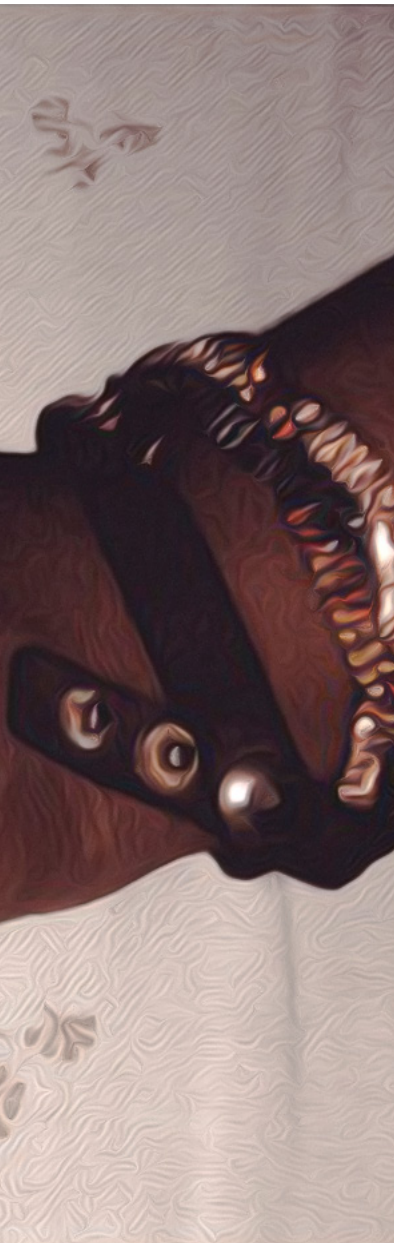
Après deux cent cinquante-huit jours, la merveilleuse rencontre eut lieu. Le premier son que l'on entendit était strident mais tellement mélodieux. Les pleurs de ce minuscule être qui avait instantanément emplit nos poumons d'amour et de joie, avaient convié nos larmes en étouffant nos gorges de bonheur. Nous nous sommes tenues les mains pendant longtemps et nos baisers montraient à quel point nous étions les personnes les plus heureuses et reconnaissantes de l'univers.

Puis les nuits blanches firent leur apparition. La plupart du temps, j'avais l'impression qu'elle était plus impliquée que moi mais je ne m'en inquiétais pas car elle était autant sa mère que moi. Pourtant, ce matin où je devais aller faire reconnaître la naissance de notre enfant, je ne pus y mentionner son nom. Le choc fut brutal. La réalité que j'avais inconsciemment (ou peut être consciemment) ignorée me rattrapait tel un boomerang. Ce jour-là, ainsi que toutes les autres fois où ***je ne pouvais crier au monde que cet enfant n'était pas le mien mais le nôtre***, j'écrasai une larme au coin de mes yeux. Ces larmes manquèrent même de tâcher l'extrait de naissance de notre enfant sur lequel j'avais inscrit « NÉANT » dans la case du deuxième parent parce que la seule autre option était d'y inscrire le « Nom du Père ». À chaque étape, tout devenait tellement plus pénible à encaisser: lorsque dans la rue, bébé criait innocemment « maman » et que l'on se retournait toutes les deux avant de remarquer les regards hostiles posés sur nous; à l'école, lorsque je devais présenter ma femme comme ma sœur afin qu'elle ait elle aussi le droit de récupérer bébé en mon absence; sans oublier ***ma mère qui refusait de considérer notre enfant comme son petit enfant vu la manière dont il avait été conçu.***

Notre famille n'était donc reconnue qu'entre les quatre murs de notre domicile et dans nos cœurs, ces trois cœurs qui battaient à l'unisson, remplis d'amour les uns pour les autres. Fallait-il fuir dans un pays de liberté ? Ou lutter et attendre que la liberté nous atteigne un jour, même si celui-ci semblait lointain ? Dans les yeux de ma femme, je voyais le désespoir même si elle essayait de ne pas en rajouter à mon amertume. Chaque jour, je remarquais avec impuissance toutes les frustrations de cette femme qui avait tout traversé avec moi, avant, pendant et après l'accouchement, sans jamais pouvoir recevoir un minimum de l'honneur qui lui était dû. Elle avait posé tous les actes que de nombreux hommes ne posaient pas avant de recevoir gracieusement le titre honorifique de parent. Certaines nuits, je m'endormais le cœur serré de ne pas pouvoir avoir ce minimum de reconnaissance malgré tout le bonheur dont ma femme, ma famille me comblait. Je priais fort pour qu'un miracle se produise. Je priais pour que ces épreuves n'ébranlent pas notre amour, mais n'était-ce pas trop demander au destin dans cette Afrique?

Envers Et Contre Tout

PAR ABAKAR MANSA
ILLUSTRATION PAR CREATIVE POWERR



Je suis une lesbienne ghanéenne de 26 ans qui a grandi dans une société qui reconnait « la famille » comme étant l'union d'un homme et d'une femme, avec leurs enfants. J'ai été élevée dans l'idée que la famille est un groupe de personnes liées par la naissance, le mariage ou l'adoption et qui vivent ensemble. Ces personnes, avec leurs origines religieuses et ethniques parfois différentes, appartiennent à un clan spécifique et constituent une famille.

Bien que la communauté LGBTIQ n'est pas légalement reconnue au Ghana, ma partenaire lesbienne et moi-même avons choisi, au cours des trois dernières années, de vivre et de nous installer ensemble de manière permanente, pour le meilleur et pour le pire. Je l'ai fait même si cela signifie que la famille que je suis sur le point de construire ne ressemblera peut-être pas à la structure familiale hétéronormative reconnue dans notre société. *Pour ma partenaire et moi, faire famille, c'est être là l'une pour l'autre envers et contre tout, l'amour étant notre engagement ultime.*

Rencontrer une personne s'identifiant comme LGBTIQ et fonder une famille est notoirement difficile pour les personnes queer au Ghana. En effet, l'amour et les familles queer sont non seulement rarement représentés dans la société, mais mon expérience m'a également montré combien il est difficile d'en faire une réalité. Des personnes LGBTIQ peuvent être attirées l'une

par l'autre, mais cela ne signifie pas nécessairement qu'elles souhaitent s'engager dans une relation ou fonder une famille ensemble.

En fonction de l'endroit où vous vous trouvez au Ghana, il existe des moyens de trouver d'autres personnes LGBTIQ à la recherche d'amiEs, de personnes à fréquenter ou avec qui se connecter via Internet, notamment sur les réseaux sociaux. Vous pouvez également rencontrer d'autres personnes lors de fêtes privées, dans des bars et des clubs connus pour être LGBTIQ *friendly*. Parfois, les rencontres ont lieu dans des espaces publics destinés à touTEs. ***J'ai rencontré ma fiancée dans un bar gay friendly à Accra, en 2016.***

Après avoir été amies pendant plus de deux ans, notre amour a vu le jour à la fin de l'année 2019, ce qui nous a permis d'entamer plus facilement une relation. J'assume de nombreuses responsabilités telles que le paiement des factures de la maison et l'entretien de la maison. Ma partenaire prend en charge d'autres responsabilités et nous partageons les tâches ménagères en fonction de nos disponibilités. Nous faisons de notre mieux pour entretenir notre maison et veillons à ne pas reproduire de structure familiale patriarcale au sein de notre foyer.

À un moment, nous avons pensé à copier le style familial ghanéen typique entre un homme et une femme... Mais nous avons vite réalisé que ceci serait extrêmement difficile pour nous, étant donné que nous sommes un couple de lesbiennes et que nous ne pouvions pas vivre notre relation ouvertement. Nous avions peur d'être victimes de discrimination et même d'être attaquées physiquement. Nous avons donc décidé de pratiquer notre propre structure familiale, une famille de deux femmes qui s'aiment passionnément. Au sein de la communauté LGBTIQ locale, il est assez courant de voir des partenaires loger ensemble. L'impression donnée peut être qu'il s'agit simplement d'amiEs qui apprécient la compagnie l'unE de l'autre. Ma fiancée a choisi que nous vivions ensemble comme si nous étions simplement des sœurs ou des meilleures amies. Nous sommes très vigilantes quant à la manière dont nous montrons notre affection en public, car la société ghanéenne considère que les lesbiennes sont des personnes perdues et qu'elles devraient avoir des hommes comme partenaires intimes.

Maintenir notre flyer n'a pas été chose facile en raison de la stigmatisation des personnes qui nous soupçonnent d'être un couple de lesbiennes. Nous

avons dû faire face à plusieurs difficultés à cause de nos familles, du propriétaire de notre logement, de nos amiEs hétérosexuelLEs et de nos proches. Au fil du temps, nous recevions des questions telles que :

« Pourquoi ne voyons-nous pas d'hommes venir vous rendre visite ? »

« Tu prends de l'âge. Qu'attends-tu pour te marier? »

« Tu veux vieillir avant de te rendre compte que tu as besoin d'un homme dans ta vie ?»

De plus, le type de soutien physique et émotionnel que nous nous témoignions, même devant certains membres de notre famille, soulevait d'autres questions. Faire famille comme nous l'entendions commençait à devenir difficile à maintenir, et nous en ressentions la pression. Et puis, nous ne vivions pas très loin de la ville alors nos familles pouvaient facilement nous localiser.

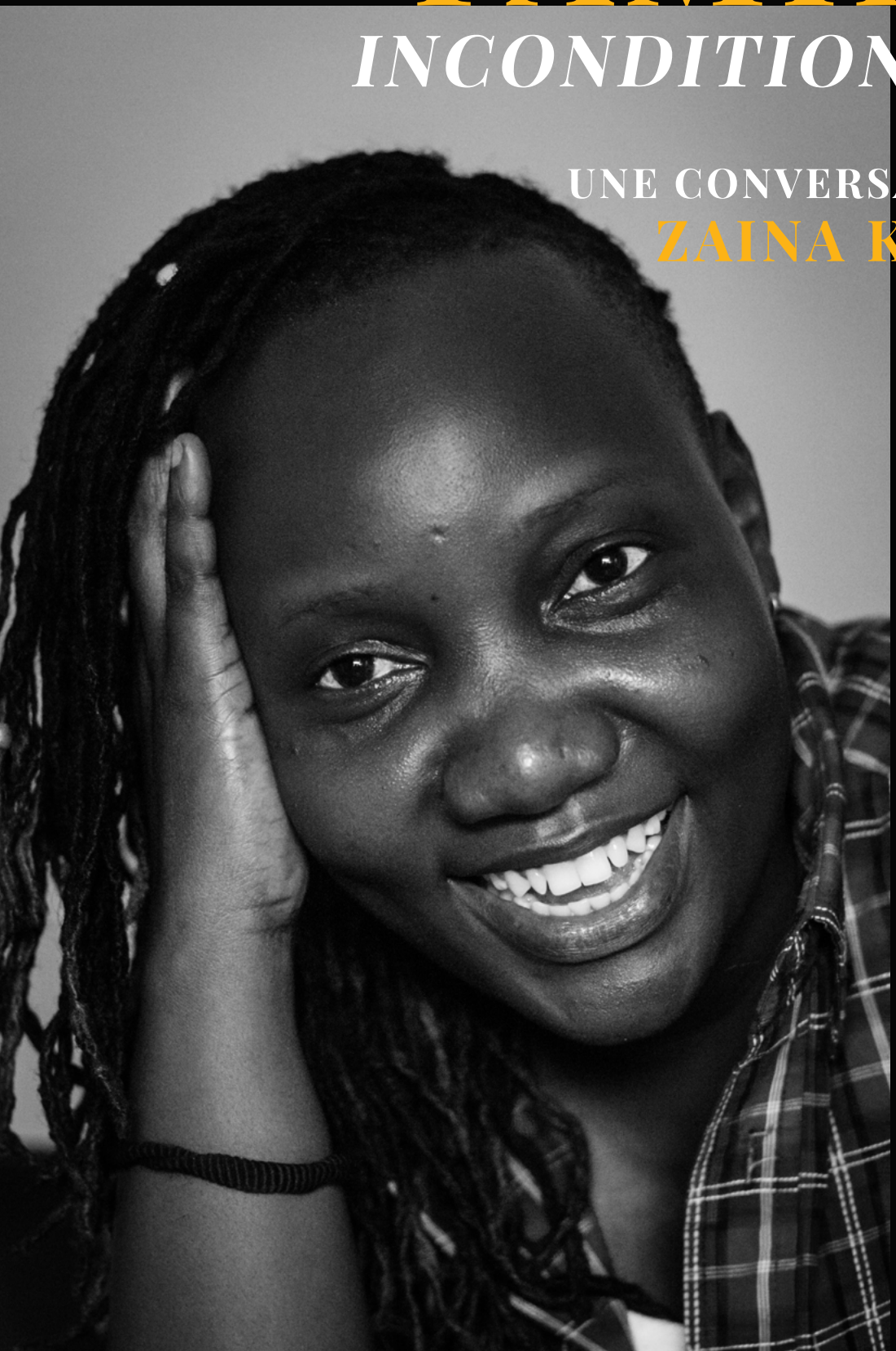
Nous avons dû faire face à de nombreux autres défis parce que je suis masculine et que ma partenaire est féminine. Elle est davantage courtisée par les hommes hétérosexuels. C'est une belle femme. Je n'avait aucun doute qu'elle attirait le sexe opposé. Parfois, elle nous proposait de trouver des hommes, juste pour faire croire à nos familles que nous étions capables d'avoir des relations avec des hommes et que nous étions prêtes à fonder une famille « normale ». Il y a également eu des disputes à cause de la pression que sa famille lui mettait pour qu'elle se range avec un homme et ait enfin des enfants.

Quand on est un couple LGBTIQ dans « le placard », les attentes de la société à notre égard sont déchirantes et démoralisantes. C'est pénible d'entendre que la famille hétéronormative est le meilleur et le seul type de famille acceptable dans la constitution ghanéenne et aux yeux de Dieu. ***Notre société oublie que tout le monde, y compris les personnes LGBTIQ, a besoin d'une personne avec qui se lier spirituellement, mentalement, émotionnellement et sexuellement.***

Aucune relation n'est parfaite, mais le lien qui s'est formé entre ma partenaire et moi est surréel et nous apporte un épanouissement total. ***Notre famille s'est construite sur la confiance, l'honnêteté, la transparence et la liberté.*** Le fait que nous soyons deux femmes mûres qui ont compris ce que signifiait faire vœux de fidélité, quelles que soient les circonstances, a été un moyen sûr de continuer à croire et à maintenir la relation que nous avions commencé à nourrir en tant que jeune couple. Notre capacité à tenir bon en tant que couple nous a apporté non seulement de la compagnie, mais aussi un sentiment total d'appartenance l'une à l'autre, quelle que soit la définition que le monde donne de notre famille. Nous avons vraiment cru (et croyons toujours) en l'amour.

FAMILLE *INCONDITIONNELLE*

UNE CONVERSATION AVEC ZAINA KASHEGA



PHOTOS ET PROPOS RECUEILLIS PAR RUTH LU

Parmi les mots associés à la famille, il y a l'amour, le soutien, la solidarité, et bien plus. Bien entendu, telle n'est pas l'expérience de touTEs, et à la famille peuvent également être associés d'autres mots comme la déception, l'abandon, le rejet. Dans les lignes qui suivent, découvrez l'engagement sans faille de la militante Zaina Kashega pour la communauté LGBTQ+ auprès de laquelle elle s'est trouvée une famille "inconditionnelle". Avec Q-zine, elle s'ouvre également sur ses différentes expériences de la famille et sur ses aspirations pour fonder une famille avec sa partenaire.

Est-ce que tu pourrais te présenter à nos lectrices-teurs ?

Je m'appelle Zaina Kashega. Je suis militante et je travaille contre la stigmatisation, la discrimination, les violences et tout ce qui a trait à la violation des droits humains. Je suis membre des associations *Jeunialissime* et *House of Rainbow*. House of Rainbow est une organisation qui œuvre à la conciliation de la spiritualité et de la sexualité des personnes LGBTQ+. Nous travaillons avec les leaders religieux parce que nous avons compris qu'ils sont la source de rejet des personnes LGBTQ+ au sein de plusieurs familles. Les pasteurs, les imams etc. détiennent une place importante dans la vie de leurs adeptes, alors quand ils prêchent la haine envers les personnes LGBTQ+, ceci a une incidence sur la manière dont les parents, les familles, traitent leurs enfants LGBTQ+ une fois qu'ils découvrent leur orientation sexuelle ou leur identité de genre. Les enfants sont rejetés, chassés de la famille. Alors nous nous sommes dit qu'il fallait aller vers la source: les personnes qui prêchent ces messages, qui prônent la haine, etc.

Au sein de Jeunialissime, je suis cheffe de projet et je dirige un projet qui s'appelle *Talents Pluriels* qui a pour but d'autonomiser les jeunes LGBTQ+ en matière d'entrepreneuriat, de recherche

d'emplois. Nous travaillons avec des entreprises et des organisations de la place pour les sensibiliser sur l'inclusion et la diversité sexuelle. Jeunialissime travaille également à la sensibilisation et à l'éducation des jeunes LGBTQ+ et de la société en générale sur l'inclusion, la diversité, le respect des droits humains, et œuvre à l'amélioration de la qualité de vie de la personne LGBTQ+.

Comment as-tu atterri à Jeunialissime ?

Quand je faisais mes études, j'ai eu le privilège de pouvoir faire mon coming out, si je peux dire ça comme ça. Ma famille pensait que c'était un caprice alors mes parents ont continué à payer mes études, ce qui m'a permis de terminer mon éducation. C'est par la suite qu'ils se sont rendus compte que ce n'était pas un caprice. Ils voulaient que j'aille plus loin dans les études, alors ils ont quand même continué à payer mes études à Kampala, en Ouganda pour que je développe mon anglais, dans le but que j'aille ensuite au Canada. Cependant, ils sont arrivés à la conclusion que si je partais au Canada, ce serait encore plus grave [faisant référence à sa sexualité, ndlr] donc ils m'ont fait revenir au Congo. C'est à ce moment-là que le rejet a réellement commencé à se faire sentir. Les regards de mes frères et sœurs, les médisances sur moi commençaient à me déranger. Alors j'ai décidé que je n'allais pas les déranger et leur imposer ma personne. C'est comme ça que je suis partie à l'aventure dans une ville ou je ne connaissais personne.

Comme j'avais étudié le droit, j'avais décidé d'utiliser cette opportunité pour tenter ma chance en passant le concours de la magistrature, mais je ne recevais pas de réponses. Alors j'ai commencé à chercher à faire autre chose et je suis rentrée en contact avec une amie qui m'a orienté vers l'association Oasis. C'est comme ça que je suis entrée en contact avec l'activisme pour la première fois. C'est plus tard que Jeunialissime a fait appel à moi. À l'époque, l'organisation n'était pratiquement composée que d'hommes gays et ils avaient besoin d'une personne lesbienne pour certains de leurs projets alors ils ont fait appel à moi.

Pour le concours de magistrature, cela fait trois ans et toujours rien. Ils ont relancé ça récemment et lorsque les candidatures seront ouvertes, j'irai passer le concours. Qui sait, je serais peut-être la première femme ouvertement lesbienne à la magistrature du Congo (rires).

Avec ce parcours, que dirais-tu avoir appris sur toi-même en intégrant l'association Jeunialissime?

Je dirais que je ne savais pas que j'étais si activiste, si je peux dire ça comme ça. Je savais que j'avais horreur de l'injustice mais je ne m'étais jamais rendue compte à quel point. C'est en travaillant dans une association qui m'a permis d'aller à la rencontre de personnes victimes de violence, de beaucoup d'injustice, que j'ai découvert ma haine vis-à- vis de l'injustice.

Travailler au sein de ma communauté m'a également permis de me rendre compte que ma famille biologique n'arrivait pas à répondre à certains de mes besoins. Arriver dans un milieu où il y a des personnes que je peux aujourd'hui

appeler ma famille, des personnes qui me ressemblent, a été quelque chose de merveilleux. Apprendre à travailler dans un monde où je me sens épanouie, dans lequel personne ne se soucie des vêtements que je porte ou des personnes que je fréquente, où la seule chose qui importe est le travail que j'apporte dans la communauté, c'est quelque chose qui m'a marqué positivement. Et je peux même dire que les structures LGBTQ+ sont les premières structures à m'avoir donné un vrai travail. Avant ça, j'étais dans l'entrepreneuriat, je me débrouillais dans les petits business mais malgré mes diplômes, je n'arrivais pas à décrocher un emploi. Oasis, House of Rainbow et Jeunialissime sont des structures qui m'ont ouvert leurs portes et m'ont donné une chance de prouver de quoi je suis capable.

Pourrais-tu nous parler un peu plus de comment ton travail au sein des organisations LGBTQ+ a façonné ta conception de la famille ?

Aujourd'hui, ma conception de la famille est loin d'être celle que j'ai eu pendant longtemps. Avant, je pensais que la famille consistait aux personnes avec qui j'avais des liens de sang. Avec le temps, j'ai compris que la famille c'est bien plus que ça. Aujourd'hui, je conçois la famille comme étant les gens qui t'acceptent sans jugement; les personnes qui t'acceptent tel que tu es, qui adhèrent à tes valeurs, qui t'accompagnent à réaliser les choses qui te tiennent à cœur, qui t'accompagnent à militer pour des causes qui te tiennent à cœur. La famille ne te juge pas. Beaucoup pensent qu'être en famille signifie être en compagnie de personnes qui s'identifient comme soi, qui nous ressemblent. *Mais j'ai compris que la famille, c'est accepter l'autre inconditionnellement.* La personne n'a pas besoin de faire telle ou telle chose pour que je l'accepte. La famille, c'est faire l'effort de comprendre la personne qui est en face de toi, et l'accepter telle qu'elle est, sans conditions.

La communauté LGBTQ+ est cette famille que j'aurais bien voulu avoir quand j'avais 10, 11 ou même 18 ans. Cela m'aurait évité de faire beaucoup d'erreurs et m'aurait aidé à être plus concentrée, ce qui aurait été beaucoup plus avantageux pour moi et pour ma communauté. Grandir en ne comprenant pas vraiment qui j'étais m'a désorienté par moment et me donne parfois le sentiment d'avoir découvert ma famille un peu "tard", mais maintenant je me rattrape. D'ailleurs, je décrirais mon engagement pour la communauté LGBTQ+ comme étant au point où je serais prête à mourir pour la communauté au même titre que pour ma famille de sang. J'ai déjà été arrêtée, non pas à cause de mon travail activiste, mais parce que mon expression de genre dérangeait certaines personnes.

Aujourd'hui, qui considères-tu comme étant membres de ta famille?

Tout d'abord, ma famille de sang. C'est celle que l'on ne choisit pas et je suis profondément reconnaissante à leur égard, en particulier, ma grande sœur qui a été d'un grand soutien et qui m'a permis de me défaire de mes complexes.

Ensuite ma partenaire. Elle a commencé l'activisme bien avant moi sans même se rendre compte que ce qu'elle faisait était de l'activisme. Puis elle a arrêté pendant un moment. C'est depuis qu'elle est avec

moi qu'elle a repris goût au travail communautaire et elle est déterminée à apprendre et à s'améliorer. Quand il y a des activités communautaires, elle est toujours là. Elle m'accompagne de la manière dont j'ai toujours rêvé d'être accompagnée par une partenaire. Il y a aussi mon chef, mon boss. Je le considère presque comme le papa que je n'ai pas eu, et pourtant il n'est pas si âgé que ça. Il est un chef, un ami, un frère, une figure paternelle, et tellement plus. Et puis, il y a les autres membres de la communauté que je considère comme des frères et sœurs. On se saoule mutuellement, on se dispute, mais on finit toujours par arranger les choses. Mais ma famille number one, c'est ma partenaire.

Et comment envisages-tu la construction d'une famille à toi, avec des enfants par exemple, gardant à l'esprit le fait que la PMA n'est pas nécessairement accessible aux personnes LGBTQ+ au Congo?

Ma famille, je l'envisage d'abord comme étant composée de ma femme et moi. J'aime beaucoup les enfants mais pas au point d'en avoir de moi-même. Je ne m'imagine pas tomber enceinte. C'est quelque chose que je ne conçois pas du tout. Et cela n'a rien avoir avec le fait d'être lesbienne. Je ne m'imagine juste pas traverser tous ces changements avec mon corps juste pour avoir un enfant. Mais si ma femme le désire, je suis ouverte à ce qu'elle porte notre enfant. Je ne la forcerai pas. Si elle veut avoir un enfant et veut le porter ou si elle est ouverte à l'adoption, c'est une possibilité que l'on peut explorer ensemble.

C'est important de savoir qu'il y a très peu de lesbiennes ici qui s'assument à 100%. Même lorsqu'elles sont indépendantes, beaucoup sont convaincues que pour faire un enfant, il faut forcément coucher avec un homme. Et il y a d'autres qui ont tellement peur de leur famille qu'elles ont toujours un mec à côté qu'on appelle en lingala "*mufiniko*" qui est en quelque sorte une couverture sociale. Donc de nombreuses lesbiennes passent par ce circuit, ont des relations avec des hommes, pour fonder leur famille.

Si je devais fonder ma famille, on le ferait avec un homme gay mais je n'aimerais pas que quelqu'un couche avec ma meuf. Je ne sais pas si vous connaissez ce que l'on appelle les bébés seringues. C'est essentiellement l'insémination artificielle. Donc *si on n'a pas d'argent pour aller à l'étranger et concevoir notre enfant, on fera nos petits "bébés seringues".* Et bien entendu, si l'homme gay en question veut faire partie de la vie de l'enfant, c'est envisageable. Il pourra être présent en tant que tonton, ou même en tant que père s'il le désire, mais ce sera notre enfant à nous, à ma femme et moi. On ne lui demandera rien en retour. Et ce sont des conversations qui auront lieu au préalable.

Si tu pouvais choisir 4 personnes pour faire partie de ta famille dans ta prochaine vie, qui choisirais-tu et pourquoi?

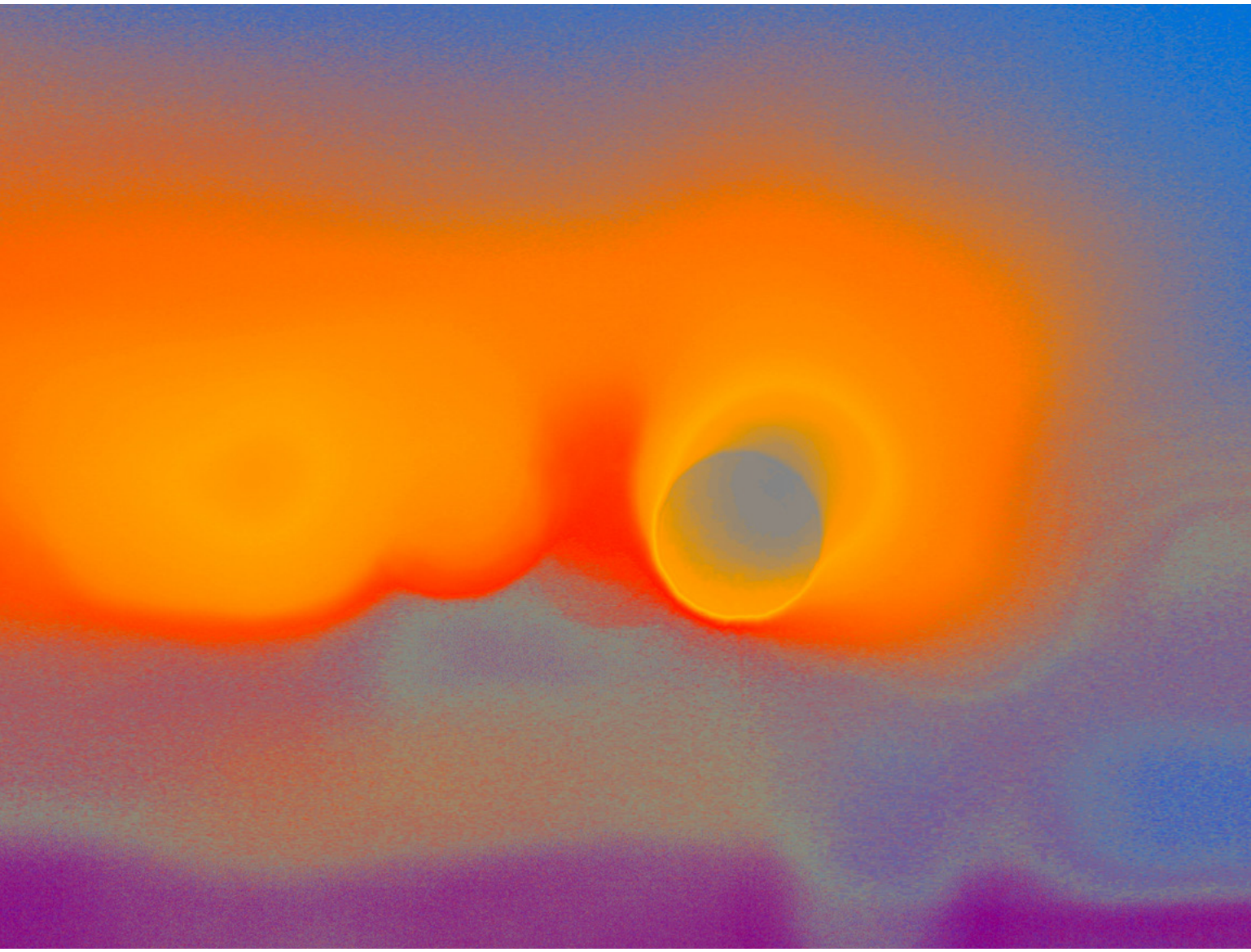
La première personne serait mon papa parce qu'il est parti très tôt, et j'ai toujours été convaincue que s'il était là, il m'aurait compris et m'aurait peut-

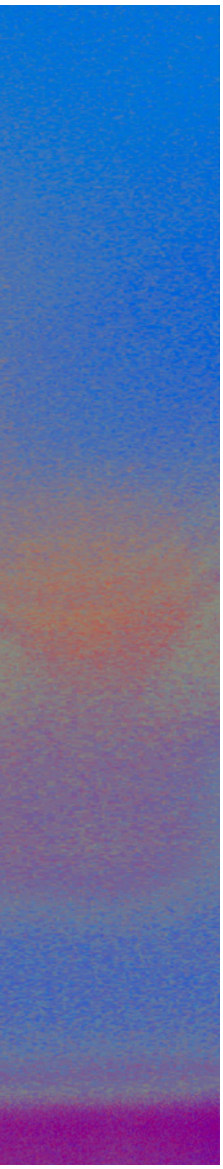
être mieux orientée. Je pense qu'il m'aurait accepté et aurait permis que je sois acceptée dans la famille.

La deuxième personne serait ma maman parce qu'elle est géniale. Elle ne m'a pas rejetée quand elle a découvert mon homosexualité. Je suis de tribu swahili, et chez nous, venir dire à un parent *"maman, j'aime les femmes"* c'est impensable. C'est vouloir sa mort en quelque sorte. Et pourtant je l'ai fait. Ma famille savait déjà que j'étais une personne à fort caractère et lorsque j'ai fait mon coming out, ma maman m'a répondu *"oui, je savais. J'avais peur pour toi parce que je sais que les choses ne seront pas faciles dehors".* Venant d'une femme qui n'a pas fait de longues études, c'était fort pour moi.

La troisième personne…hmmm, bien que j'aie été rejetée par ma famille, il y a quand même des personnes que j'aime bien et que j'aimerai revoir dans ma prochaine vie (rires). Mais bon, disons que la troisième serait une ex. Mais c'est une ex qui m'a vraiment permis de découvrir toute la beauté d'être avec une femme.

Et enfin, la quatrième personne que je choisirais serait ma femme!





COCONUT VISION, 2020
PAR IAN GICHOHI

Un Cri d'Amour

PAR MALIX CAMPBELL

Une famille est un jardin de fleurs
Fleurs du bonheur aux mille lueurs
Une famille est un chemin de lumières
Pour les enfants, le meilleur des repères

Mes frères je vous aiment de tout mon cœur
Mes sœurs je vous aiment de tout mon cœur
Mes mamans je vous aiment de tout mon cœur
Vous ne m'avez pas donné la vie mais vous en avez bien pris soin

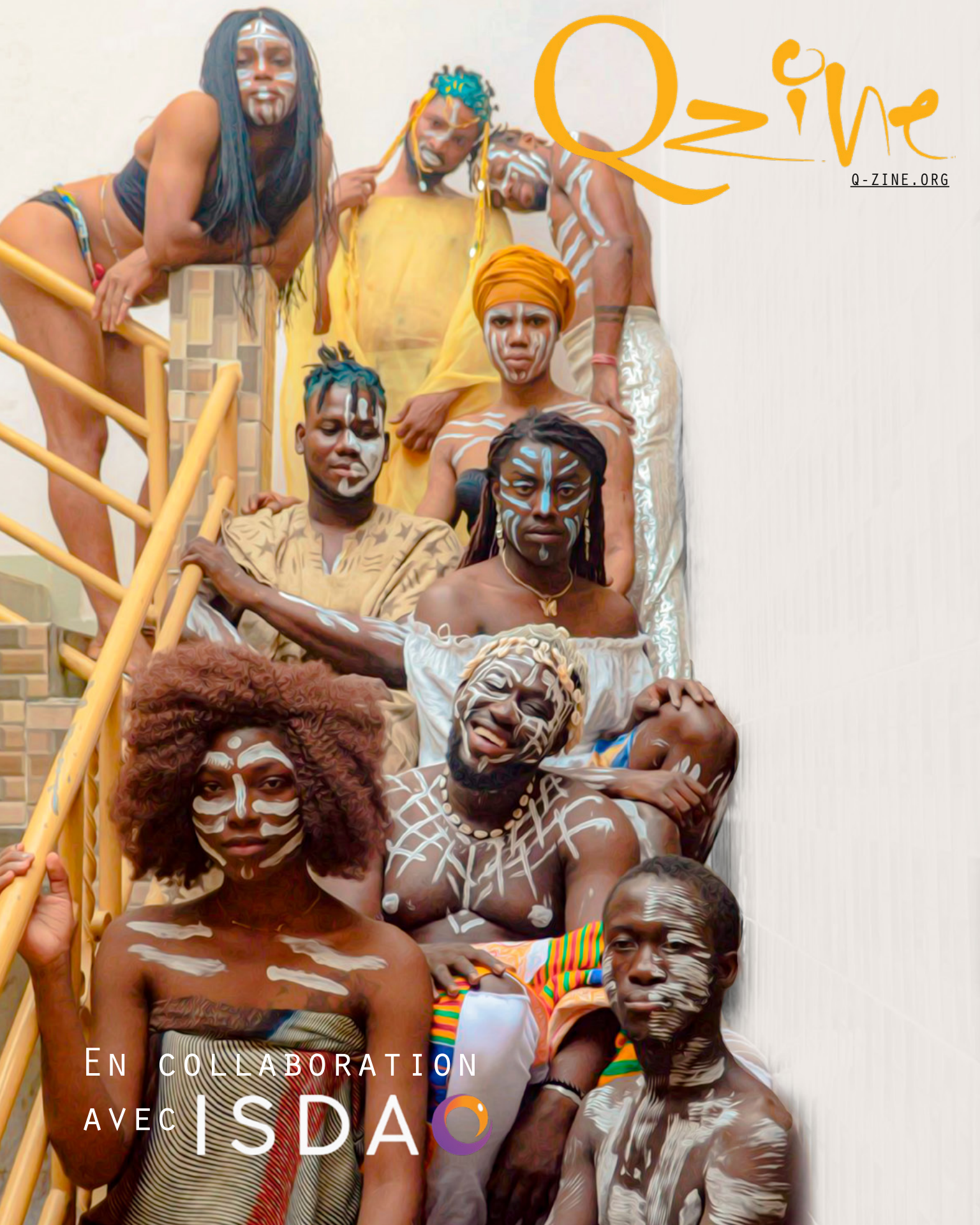
Couvert de tendresse, mes douces mamans
Couvert de tendresse mes douces sœurs
Couvert de tendresses mes doux frères
Couverts de tendresse ma douce famille
Ce petit poème pour ma merveilleuse famille
Est un cri d'amour fait de sentiment infini
Mots doux en l'honneur de la meilleure des familles
Des grandes personnes, des si belles âmes, ma jolie famille

Les mamans sont des cadeaux du ciel
Les femmes par qui naît un amour éternel
Des reines aux pays de la famille heureuse
Des fées du logis qui font la vie affectueuse

Mes mamans vous êtes mon cadeau de l'existence
Vous êtes mon modèle, ma belle chance
Par vous je suis heureuse depuis le jour que j'ai croisé vos chemins
Je vous aime tendrement ma belle communauté.

Q-zine

Q-ZINE.ORG



En collaboration avec ISDA